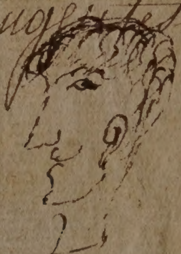
Ex Libris
R. D. ...
hippiatricae arti
studentis
alumni

anno millesimo Cito
Octingentesimo Octavo



Li
Contich
1808

NOUVEAU
TRAITÉ
DES VAPEURS,
OU
TRAITÉ DES MALADIES
DES NERFS,

DANS LEQUEL ON DÉVELOPPE
LES VRAIS PRINCIPES DES VAPEURS.

PAR M. PRESSAVIN,

Gradué de l'Université de Paris, Membre du College Royal de Chirurgie de Lyon, & Démonstrateur en matiere Medico-Chirurgicale.



A LYON,

Chez la Veuve REGUILLIAT, Libraire, Place de Louis-le-Grand.

M. D. CC. LXX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVANT-PROPOS.

...... Ego, cur acquirere pauca,
Si possum invideor?

HORAT. de Art. Poet. v. 55. & 56.

LES humectants, les délayants & les rafraîchissants ont été depuis quelques années annoncés pour des remedes si souverains dans la plupart des maladies, qu'il est dangereux de voir aujourd'hui leur usage dégénérer en abus très-pernicieux.

Déjà le plus grand nombre des Citoyens aisés de nos villes, séduits par les avantages trop étendus, que quelques Médecins ont cru reconnoître dans ces remedes, & qu'ils

ont vantés avec un zele inconsidéré, s'abandonnent aveuglément à leur usage. Abus cruel, préjugé funeste, dont le vrai Médecin gémit & s'indigne.

Je n'ai pu voir accréditer ce systême, sans être effrayé des suites pernicieuses qu'il peut entraîner. Si les humectants & les délayants ont la propriété de diviser les humeurs, d'en adoucir l'âcreté, de détendre & de ramollir les solides; si en conséquence ils conviennent aux tempéraments qui pechent par trop d'acrimonie & d'épaississement dans les fluides, trop de rigidité & de sécheresse dans les solides; il est aisé de comprendre

qu'ils ne peuvent manquer de nuire à ceux qui ſe trouvent dans des diſpoſitions toutes contraires, puiſque leur effet dans ces derniers, ſera d'affoiblir le reſſort des ſolides & de diminuer la cohérence naturelle des fluides ; d'où dépend la force du tempérament.

L'expérience nous confirme tous les jours cette vérité. Combien de ſujets que la nature ſembloit avoir favoriſés d'une ſanté robuſte, dont la conſtitution paroiſſoit propre à réſiſter aux travaux les plus pénibles, aux fatigues de la guerre & des voyages, ſont devenus, par l'uſage immodéré des humectants, ſi

foibles & ſi délicats, qu'ils ne pourroient lutter avec des adoleſcents.

On reproche, non ſans raiſon, à la plupart des hommes d'avoir dégénéré, en contractant la molleſſe, l'habitude & les inclinations des femmes: il ne leur manquoit que de leur reſſembler par la conſtitution du corps. L'uſage abuſif des humectants accéléreroit très-promptement la métamorphoſe, & rendroit les deux ſexes preſque auſſi reſſemblants dans le phyſique, que dans le moral.

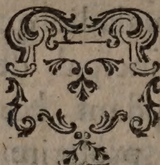
Malheur à l'eſpece humaine, ſi ce préjugé étend ſon empire ſur le peuple; plus de laboureurs, plus d'artiſans &

de soldats, parce qu'ils seront bientôt dénués de la force & de la vigueur, qui sont nécessaires dans leur profession.

C'est pour combattre la fausse opinion, sur laquelle ce dangereux préjugé paroît fondé, que j'ai entrepris cet ouvrage, & comme c'est dans l'affection hypocondriaque, que l'usage des humectants a reçu les plus grands éloges, je n'ai pu choisir une matiere plus propre à exécuter mon projet, que celle que fournit le Traité de cette maladie qui fait aussi l'objet principal de mon livre. Cependant, bien-loin que je veuille proscrire ces remedes, on verra que je les emploie avec la plus grande

confiance ; je connois leur efficacité dans plusieurs maladies : mais ne pouvant supporter l'excès & l'abus, j'ose leur fixer des bornes. Si je n'ai pas atteint mon but, comme je l'aurois desiré, je me flatte du moins d'avoir ébauché un grand ouvrage, qu'il est réservé à un autre de perfectionner.

Est modus in rebus, sunt certi denique fines,
Quos ultrà, citraque, nequit consistere rectum.
HORAT. Sat. 1. lib. 1 vers. 106. & 107.



RECHERCHES

SUR les vrais Principes de l'Animalité, pour ſervir au Traité des Maladies des Nerfs.

AVANT que d'entreprendre ce Traité des Maladies des Nerfs, j'ai long-temps médité ſur la nature de ces organes, en qui réſide eſſentiellement cette vertu active & ſenſitive, qui eſt le caractere diſtinctif des corps animés; c'eſt ſur cette propriété particuliere aux corps animés & qui les diſtingue des autres corps, que roulent mes recherches.

Toutes les hypotheſes qui nous ont été tranſmiſes juſqu'à préſent, par les Auteurs qui ont travaillé ſur ce ſujet, quelque ſpécieuſes qu'elles aient paru, ſous quel jour avantageux qu'elles ſe ſoient montrées, n'offrent rien qui puiſſe

ſatisfaire l'obſervateur attentif des phénomenes de la nature.

J'ai cru avoir vu la raiſon de leurs mauvais ſuccès, dans la maniere dont ils ont dirigé leurs recherches ſur l'économie animale. Ils n'ont enviſagé qu'un phénomene l'un après l'autre, ſans avoir égard à leur dépendance mutuelle ; enſorte qu'ils n'ont pu éviter de transformer les cauſes en effets & les effets en cauſes ; & faute d'avoir cherché le point fondamental de la machine, c'eſt-à-dire, le premier mobile de toutes les autres fonctions, pour en faire le centre du cercle parfait qu'elles doivent néceſſairement décrire, ils ſe ſont de plus en plus éloignés de la route que leur auroit tracé cette précieuſe découverte.

Une autre ſource de leurs erreurs, c'eſt d'avoir recherché dans des ſciences preſque étrangeres, les principes de l'économie animale, dont les loix ſont particulieres & nulle-

ment analogues à celles de la Physique & de la Chymie auxquelles ils ont voulu les asservir.

C'est dans l'animal même, dans les phénomenes que nous présente sa propre substance, lorsqu'elle jouit de la vie, qu'il faut rechercher l'essence de l'animalité, je veux dire, la premiere qualité qui le constitue tel, & le distingue des autres êtres. Ce n'est point le scalpel à la main, ni à la lumiere des connoissances anatomiques qu'il faut faire cette recherche, parce que l'animal, privé de la vie, & réduit à l'état de cadavre, rentre dans la classe de tous les autres corps, ayant perdu toutes les propriétés qui l'en distinguoient.

En examinant le premier élément de l'animal, c'est-à-dire, la fibre qui compose ses organes, on y découvre une élasticité particuliere, essentielle à sa nature, qui par ses propriétés differe singuliérement de l'élasticité commune des autres

corps phyſiques. Dans ceux-ci la réaction eſt toujours le juſte produit de la cauſe qui la met en jeu, tandis que la réaction de la fibre animale peut ſurpaſſer de beaucoup l'action de ſon agent. Cette hypotheſe ne ſeroit ſans doute qu'un paradoxe abſurde, ſi l'économie animale étoit ſubordonnée aux loix des autres corps phyſiques ; puiſqu'elle eſt diamétralement oppoſée à ce principe reçu, que l'effet étant le produit de la cauſe, il ne ſauroit la ſurpaſſer.

Ce principe qu'on a mal-à-propos appliqué aux corps vivants, a toujours rendu inexpliquable le méchaniſme animal dont les mouvements offrent des phénomenes qui ne ſauroient s'y rapporter. L'animal préſente une machine, qui, par ſa ſtructure & les propriétés des ſubſtances qui la compoſent, remplit parfaitement toutes les conditions du mouvement perpétuel. On l'a toujours cherché en vain & on ne

le trouvera jamais, à moins qu'on ne rencontre une ſubſtance, dont l'élaſticité ſoit telle qu'elle puiſſe réagir avec une force ſupérieure à celle qui la met en jeu, pour être en état de vaincre les réſiſtances que tous les milieux oppoſent au mouvement des corps. Cette découverte ſuppoſée, le mouvement perpétuel devient la choſe la plus facile.

Je dis plus, que l'on me donne une matiere qui jouiſſe de cette élaſticité, & à qui, ſans l'altérer, je puiſſe donner toutes les formes qu'il me plaira, j'oſe me flatter de faire un vrai animal.

Si la difficulté invincible de trouver le mouvement perpétuel vient de la réſiſtance des milieux, parce que ces milieux enlevent peu-à-peu, ou tout-à-coup, la portion de mouvement communiqué aux corps, dans quelle propriété de la ſubſtance animale pouvons-nous rechercher la cauſe du mouvement que nous remarquons dans l'animal,

qui ſoumis à des frottements multipliés à l'infini devroit être promptement détruit ? Ce ne peut être que dans l'élaſticité de la fibre organique, qui eſt en état de réagir contre ſon agent, avec une force égale à la ſienne, & de plus avec celle qui lui eſt néceſſaire pour rendre nuls les frottements.

Comment ne s'eſt-on pas douté juſqu'à préſent d'un phénomene qui nous eſt annoncé par des effets ſi évidents ? Comment ces obſervateurs, qu'une ſavante curioſité conduiſit à épier la nature dans ſes différentes manieres d'être, qui ont conſulté les entrailles palpitantes des animaux ſacrifiés à leurs expériences, ont-ils méconnu cette propriété de la fibre animale qui ſe repliant ſous le fer qui l'attaque, & entrant dans des mouvements de trémulation dont la force, ainſi que la durée, ſurpaſſe infiniment la cauſe qui les a produits, annonçoit ſi clairement cette éminente vertu

élaſtique qui lui eſt particuliere?

L'auroient-ils reconnue ſous le nom d'irritabilité, dont ils ont fait retentir nos Ecoles? Ce nom eſt vuide de ſens qui n'exprime ni l'effet, ni la cauſe. Ce qu'ils ont nommé irritabilité, n'eſt autre choſe que la réaction de la fibre animale miſe en jeu, & dont le mouvement eſt plus grand & plus durable que celui qui lui a été communiqué.

Si Gliſſon, qui a le premier obſervé ce phénomene de la fibre organique, en avoit conçu l'idée qu'il étoit naturel de ſaiſir, ne l'auroit-il pas déſigné ſous une expreſſion plus claire? Ce mot *irritabilité* par ſon obſcurité, a été diverſement entendu de ceux qui ont fait après lui les mêmes obſervations: delà cette foule d'erreurs, répandues dans leurs écrits, parce qu'il eſt naturel à l'eſprit humain de varier ſur les choſes qu'il ne conçoit pas clairement, comme on le voit toujours invariable dans

celles dont la perception n'est enveloppée d'aucune obscurité.

Si sous le nom d'irritabilité, Glisson eût entendu une propriété élastique, capable d'une réaction supérieure à la force de son agent, lui auroit-on vu confondre, ainsi que ses successeurs, ce phénomene de la fibre animale, avec la sensibilité qui n'en est qu'un accident. (*a*)

(*a*) On a toujours confondu l'irritabilité avec la sensibilité, & presque toujours on a identifié les phénomenes qu'elles présentent; cependant, comme on le verra dans le cours de cet Ouvrage, il est entre elles une différence essentielle, puisque ce qu'on a appellé jusqu'à présent irritabilité, & que je crois être mieux désigné sous le nom d'élasticité vivante, est une qualité essentielle à la fibre animale, sans laquelle cette fibre, si je puis ainsi m'expliquer, n'est plus animale, mais un simple corps physique; tandis que la sensibilité n'en est qu'un accident qui l'accompagne assez ordinairement, sans cependant résider toujours avec elle. On remarque même que la fibre, qui jouit le plus éminemment de cette élasticité vivante, n'est pas toujours celle en qui la sensibilité est plus exquise. Le cœur qui est l'organe le plus mobile de l'animal, n'est certainement pas le plus sensible. On a vu des membres insensibles, au point de pouvoir être calcinés sans aucune douleur, & qui cependant jouissoient de tous leurs mouvements. (*Voyez le chapitre de la Paralysie.*

Telle eſt cependant l'erreur qu'a entraîné l'obſervation mal conçue

---

L'élaſticité vivante réſide dans la fibre animale & lui eſt inhérente ; la ſenſibilité, qui n'en eſt qu'un accident dépend de certaines conditions qui peuvent être regardées comme étrangeres à l'élaſticité vivante, puiſque, pour avoir lieu dans une partie animée, il faut qu'elle conſerve avec le ſens intérieur, ſeul organe de la ſenſibilité, un certain rapport qui la faſſe participer à l'ébranlement que la partie peut recevoir des corps qui l'environnent. Tout ceci ſe trouve confirmé par les expériences multipliées de M. le Baron de Haller, qui prouvent clairement que l'irritabilité ſe rencontre dans pluſieurs parties de l'animal ſans aucune ſenſibilité ; par conſéquent, quelqu'ingénieux que puiſſe paroître le ſyſtême ſur la ſenſibilité que l'on donne pour une qualité eſſentielle & inhérente à la fibre animale, il ne pourra jamais ſe ſoutenir contre des faits dont on peut tous les jours ſe remettre l'évidence ſous les yeux.

L'homme qui eſt ſans contredit de tous les animaux celui qui eſt doué de la ſenſibilité la plus exquiſe, n'eſt pas cependant celui en qui l'élaſticité vivante ſoit pouſſée au plus haut degré ; nouvelle preuve que la ſenſibilité eſt différente de cette élaſticité. On remarque dans le reptile, le plus vil des animaux, celui qu'on peut regarder avec raiſon comme le moins ſenſible, une élaſticité vivante ſupérieure à celle de tous les autres. J'ai conſervé un cœur de vipere, pendant douze heures avec un mouvement ſenſible de dilatation & de contraction, qui n'a ceſſé que lorſque la ſoupleſſe de la fibre a été détruite par ſon deſſéchement : la pointe du cœur commença à ſe deſſécher, mais le mouvement ſe

d'un phénomene qui eſt la baſe des connoiſſances de l'économie animale.

Le ſentiment que je propoſe n'eſt point un ſyſtême, fondé ſur quelques analogies appuyées par des vraiſemblances ingénieuſement imaginées ; c'eſt une vérité nue, ſenſible, & qui ne laiſſe à la prévention aucune arme pour ſe défendre ; elle eſt inconteſtablement prouvée par les trois expériences ſuivantes.

I. EXPÉRIENCE.

Ouvrez un chat vivant, enlevez

---

conſerva toujours depuis l'endroit qui avoit encore de la ſoupleſſe juſque vers ſa baſe, qui, étant plus épaiſſe ſe deſſécha la derniere, & conſerva un mouvement bien apparent juſqu'au moment qu'elle fut entiérement ſéche.

Ce mouvement, conſervé ſi long-temps dans un organe particulier, ſéparé du corps de l'animal, ne ſeroit-il pas mal ſpécifié ſous le nom d'irritabilité, puiſqu'il n'eſt l'effet d'aucun ſtimulant? Ne paroît-il pas au contraire annoncer un corps doué de cette éminente élaſticité qui lui fait long-temps garder le mouvement qui lui a été une fois communiqué, malgré la réſiſtance que les milieux peuvent lui oppoſer?

lui le cœur, laiſſez-le repoſer ſur une table, & lorſqu'il y ſera tout-à fait immobile, piquez-le légérement avec la pointe d'une aiguille; vous exciterez dans l'inſtant un mouvement de dilatation & de contraction, dont la durée ſera plus ou moins grande; & vous remarquerez que ce mouvement ſera le même qu'il étoit dans l'animal vivant.

II. Expérience.

Lorſque le chat ſera parfaitement mort, faites la même expérience ſur les inteſtins grêles; à l'inſtant qu'ils ſeront piqués, il s'excitera un mouvement d'ondulation, qui commencera à l'endroit de la piquure & ſe communiquera le long du canal inteſtinal: ce mouvement ſera auſſi le même que dans l'animal vivant.

III. Expérience.

Si vous n'avez point altéré le diaphragme, piquez-le dans ſon

centre, que l'on nomme improprement nerveux ; à l'inſtant vous le verrez ſe ſoulever & s'abaiſſer comme il le fait lorſque l'animal reſpire.

EXPLICATION.

Le cœur immobile, iſolé de tous les autres organes qu'on pourroit ſuppoſer être les principes du mouvement dont il jouit dans l'animal vivant, en reçoit un parfaitement ſemblable de l'aiguille qui le pique, ſans qu'on puiſſe ſoupçonner en lui aucun principe actif, puiſqu'il ſeroit reſté à jamais ſans mouvement, ſi on ne lui en avoit point communiqué au dehors ; donc le cœur, dans cette expérience, n'a reçu ſon mouvement que de l'aiguille qui l'a piqué ; mais la durée & la force de ce mouvement ne peuvent être la meſure de celui qui lui a été imprimé, puiſque l'intenſité de l'un eſt de beaucoup inférieure à celle de l'autre ; donc la fibre qui le compoſe,

eſt capable d'une réaction ſupérieure à la force de ſon agent.

Les deux autres expériences confirmatives de la premiere, donnent la même démonſtration, puiſque elles préſentent exactement le même phénomene.

Cette propriété reconnue de la fibre animale, que je nommerai élaſticité organique ou vivante, puiſqu'elle differe eſſentiellement de l'élaſticité des autres corps, devient le principe de tout le méchaniſme animal, la cauſe ſimple mais feconde de cette multitude de phénomenes qui ont été juſqu'à préſent inexplicables.

Que de vérités tranſcendantes auroient naturellement pris la place d'une foule d'erreurs qui ont coûté à leurs Auteurs autant de travaux que d'efforts d'eſprit, ſi on avoit bien connu cette propriété de la fibre organique, dont la machine animale eſt compoſée!

Ces premiers pas faits vers l'éco-

nomie animale, si on n'en perd point de vue la direction, ceux qui restent à faire deviendront toujours de plus en plus faciles.

En concevant la fibre animale, douée de la propriété que nous venons d'indiquer, il est aisé de comprendre comment tel ou tel organe, par exemple, le cœur & le systême artériel, concourent à imprimer un mouvement progressif & circulaire aux liqueurs qu'ils contiennent. Ce phénomene est le produit de la réaction alternative du cœur sur les arteres, & des arteres sur le cœur; leurs mouvements de dilatation & de contraction dépendent de la maniere dont la fibre qui les compose, s'y trouve arrangée. (*a*) Le mouvement

---

(*a*) Tous les mouvements dans l'animal ne s'exécutent que par la contraction & le relâchement de la fibre organique : dans la contraction, la fibre se raccourcit, elle s'alonge par le relâchement ; il est donc aisé de connoître quel doit être le mouvement d'un organe, par l'inspection de l'arrangement de la fibre qui le compose.

du diaphragme, qui en ſe levant & s'abaiſſant, diminue & augmente alternativement la capacité de la poitrine, dépend de la façon dont il eſt attache autour de cette capacité, qui ne permet pas à la fibre qui le compoſe, une autre direction. Le mouvement périſtaltique des inteſtins qui ſe dirige du haut en bas, lorſque le premier branle ſe donne à la partie ſupérieure du canal, & de bas en haut, lorſqu'il ſe donne à la partie inférieure, dépend de la diſpoſition de la fibre dans ces organes, & de leur ſituation flottante dans la capacité du

---

La diſpoſition de la fibre muſculaire qui compoſe le cœur, eſt telle qu'en ſe raccourciſſant, elle diminue dans tous les ſens ſes ventricules, enſorte que le cœur, dans le temps de ſa contraction, ſe raccourcit & ſe rétrécit en même temps. Cet effet eſt dû à la différente direction de trois plans de fibres muſculaires qu'on obſerve dans cet organe, dont l'un eſt longitudinal, l'autre ſpiral, & le troiſieme circulaire.

La tunique de l'artere a deux plans de fibres muſculaires, l'un longitudinal & l'autre circulaire; ſes fibres ne peuvent donc ſe raccourcir, ſans auſſi raccourcir l'artere & diminuer ſon diametre.

bas-ventre. Le foie, la rate, le pancréas, les reins, & tous les autres viſceres qui ont chacun une action particuliere, telle que l'exigent les fonctions auxquelles ils ſont deſtinés, portent dans la texture de leur ſubſtance un arrangement particulier de la fibre organique, qui fixe le mouvement propre à chaque viſcere.

Dirigeons maintenant nos recherches plus particuliérement vers le premier mobile de la machine, qui eſt le point fondamental de toute l'économie animale.

Il faut pour cela obſerver l'animal dans deux états. En commençant par celui de ſon origine, ſi nous en conſidérons les premiers éléments, nous le trouverons ſous la forme d'un liquide de nature mucilagineuſe. La ſubſtance qui doit compoſer la partie ſolide de ſon corps, eſt en diſſolution dans le fluide qui doit remplir ſes vaiſſeaux, comme des cryſtaux ſalins

le ſont dans leur diſſolvant ; la chaleur lui donne peu-à-peu une forme concrete ; dans cet état elle renferme ſous le plus petit volume poſſible, les premiers linéaments de tous les organes de l'animal qui ſont parfaitement homogenes, quant à la nature de la fibre qui les compoſe ; ils ne different que par l'arrangement de cette même fibre qui les rend ſuſceptibles chacun d'une action particuliere, & leur donne une aptitude plus ou moins grande au mouvement, ſelon l'uſage que la nature leur a deſtiné. Dans cet état, ils jouiſſent au plus haut degré de la propriété élaſtique que nous avons remarquée dans la fibre animale, parce que cette fibre, qui eſt alors de la plus grande ténuité, n'eſt encore aſſociée avec aucune autre ſubſtance, qui puiſſe en diminuer l'effet ; elle eſt purement nerveuſe ; Malpigi nous l'annonce, l'obſervation le confirme.

Moins un fœtus eſt éloigné de

ſon origine, plus le volume de ſa ſubſtance nerveuſe paroît conſidérable, comparé à celui que préſente l'animal qui a pris tout ſon accroiſſement ; c'eſt donc dans la ſubſtance nerveuſe que réſide l'élaſticité de la fibre animale. Il nous reſteroit à découvrir d'où elle tient cette précieuſe propriété. Si nous nous permettions quelques conjectures, nous pourrions l'attribuer à la matiere électrique qui paroît la ſeule capable des effets que nous lui remarquons ; (*a*) mais pourquoi perdre du temps dans la recherche toujours infructueuſe des cauſes premieres que la nature prend ſoin de nous cacher ? Contentons-nous d'obſerver les effets ſenſibles, ſurtout lorſque leur connoiſſance ſuffit pour jeter aſſez de lumiere ſur les

---

(*a*) La Commotion que la matiere électrique fait éprouver dans l'expérience de Leyde, donne l'exemple le plus frappant de la ſupériorité de l'effet à la cauſe qui l'a produit.

choſes dont il eſt important de nous inſtruire.

Dès que le fœtus, qu'on peut comparer dans ſa première origine à un cryſtal ſalin, diſſous dans la quantité d'eau requiſe pour le tenir en diſſolution, a commencé à ſe cryſtalliſer, c'eſt-à-dire, à prendre une forme ſolide, le cœur qui eſt l'organe en qui la fibre ſe trouve la plus mobile, reçoit la premiere impreſſion du mouvement, & par ſa réaction le communique aux autres organes qui réagiſſent à leur tour ſur lui, chacun à ſa maniere, c'eſt-à-dire, ſelon la force & la direction que leur permet la texture de la fibre qui les compoſe, & dès ce moment les fonctions purement vitales ſont établies. Ce mouvement qui part du centre & ſe dirige à la circonférence doit néceſſairement développer chaque partie du fœtus; enſorte que celles qui ſont plus voiſines du mouvement central ſe développent les premieres.

Dans cet état, l'animal n'a pas encore, à proprement parler, une vie particuliere; elle dépend entiérement de celle de ſa mere, dont il a reçu le premier mouvement. Mais ce mouvement ſeroit bientôt détruit, parce que n'étant entretenu que par l'élaſticité de ſa fibre, elle perdroit en peu de temps cette propriété, ſi elle n'étoit ſoutenue par une réparation continuelle des pertes que les frottements lui font néceſſairement éprouver. Les organes deſtinés à préparer les ſubſtances propres à cette réparation, étant en lui ſans action, il faut que ſa mere les lui fourniſſe toutes préparées : il a donc beſoin pour ſon entretien & ſon accroiſſement de recevoir des ſecours étrangers à ſon individu, & ſa maniere d'être dans cet état pourroit ſe comparer à une ſimple végétation.

Il ſubſiſte ainſi dans le ventre de ſa mere, jusqu'à ce que ſes organes qui ſe développent inſenſi-

blement, aient acquis aſſez de force pour exercer les fonctions que la nature leur a deſtinées. Il eſt très-important à l'animal qui va bientôt être abandonné à ſes propres forces, que ce développement ſe faſſe bien réguliérement, parce que delà dépendent la bonne ou mauvaiſe conſtitution de ſon tempérament, ſa force ou ſa foibleſſe.

Dès que le terme de ce premier accroiſſement eſt arrivé, il quitte ſa premiere vie pour paſſer à une autre abſolument différente, & qui eſt celle qui acheve de caractériſer ſon animalité. Dès ce moment, deux principaux organes, juſques alors ſans action, entrent dans l'exercice de leurs fonctions, pour ne ceſſer qu'avec la vie de l'animal; ces organes ſont le diaphragme & le canal inteſtinal, pris depuis le fond de la gorge juſqu'à l'anus. La reſpiration dans l'un, & la digeſtion dans l'autre, ſont les ſeules fonctions qu'on leur ait attribuées

jusqu'à présent ; cependant si on examine attentivement le jeu de la machine animale, & que pour cela on considere sur soi-même les différents mouvements qui s'exécutent dans le corps, on s'appercevra, par un sentiment toujours constant & qui ne sauroit tromper, que le centre de toutes les forces animales est situé dans la région épigastrique, précisément dans l'endroit où le diaphragme & le canal intestinal s'appuyent l'un contre l'autre. (*a*) Si on veut faire un effort violent, soit pour soutenir un poids considérable, soit pour vaincre quelques obstacles puissants, on a soin de faire une grande inspiration qu'on soutient autant de temps que l'effort continue, mais qui pour cela ne sauroit être de longue durée, les forces de tous les muscles du corps

(*a*) Voy z un ouvrage qui a pour titre : *Specimen novi Medicinæ conspectûs, editio altera plurimùm aucta*, imprimé à Paris, chez Hippolyte-Louis Guérin, rue Saint Jacques.

qu'on met alors en contraction, prenant leur point d'appui vers la région épigastrique, l'état d'inspiration est celui où ce point d'appui oppose une plus grande résistance, & par conséquent soutient mieux tous les efforts de la machine.

Ce n'est pas dans ce seul cas que l'on éprouve les effets des forces épigastriques. Si on s'observe attentivement, on s'appercevra que tous nos sens deviennent plus délicats, c'est-à-dire, plus propres à recevoir les impressions pour lesquelles ils sont destinés, dans le temps de l'inspiration, que dans celui de l'expiration. C'est dans l'inspiration que l'on prête une oreille plus attentive aux sons qu'on desire d'entendre; c'est dans l'inspiration que l'on fixe mieux l'objet dont on cherche à découvrir des parties que leur finesse rend presque imperceptibles.

J'ai poussé plus loin l'observation, & j'ai apperçu que le sens

intérieur, cet organe immédiat de l'ame, éprouve ſenſiblement les influences des forces épigaſtriques. Un effort de mémoire, d'imagination, une penſée ſublime, l'expreſſion vive d'une paſſion, ne ſe produiſent ordinairement que dans le temps de l'inſpiration, pendant lequel tous les reſſorts de la machine animale ſont bandés, de maniere qu'on peut en quelque façon regarder celui de l'expiration comme un état de repos.

Il réſulte de ces différentes expériences que tout le monde peut éprouver ſur ſoi-même, & qui ne tromperont jamais ceux qui les feront ſans prévention, que le diaphragme & le canal inteſtinal jouent un des plus grands rôles dans la machine animale.

Si l'on examine enſuite l'ordre que la nature a établi dans les différents organes de l'animal, on appercevra bientôt le rapport qu'ils conſervent entre eux & les ſecours

mutuels qu'ils ſe prêtent par leur réaction réciproque.

Le cœur ſitué dans le centre de la machine, en devient le premier mobile ; il doit lui ſeul jouir d'une force réactive, égale & en quelque façon ſupérieure aux forces réunies de tous les autres organes, parce que c'eſt lui qui provoque & en même temps contre-balance leur mouvement. Auſſi la nature l'a pourvu d'une quantité de fibres ſi conſidérable, & les y a arrangées d'une maniere ſi avantageuſe, que l'on peut le regarder comme le muſcle du corps le plus ſolide, & en même temps le plus diſpoſé au mouvement.

Le diaphragme tient la ſeconde place parmi les organes de l'animal ; il eſt, comme le cœur, placé au centre de la machine, pour y exécuter des fonctions eſſentielles & qui exigent de ſa part une force & une activité ſupérieure à celle des autres organes. Si on en excepte

le cœur, il eſt en quelque maniere le modérateur & en même temps le point d'appui de toutes les forces; & ſi la machine animale ſouffroit quelque comparaiſon avec celles que la méchanique nous préſente, on pourroit regarder le diaphragme comme un balancier placé dans l'animal, pour en régler les mouvements.

Le canal inteſtinal, (Sous ce nom j'entends le conduit qui regne depuis le fond de la gorge juſqu'à l'anus.) tient la troiſieme place; ſa force & ſon activité doivent être telles qu'il puiſſe réagir contre l'impulſion du diaphragme & dans les grands efforts de la machine s'arcbouter contre lui, afin qu'alors ils ſe ſervent mutuellement de point d'appui.

Loin de regarder le cerveau comme le premier mobile de l'action vitale, je ne le placerai qu'au quatrieme rang, parce que ſes fonctions bien différentes de celles qu'il a plu aux Phyſiologiſtes de lui

attribuer, ne ſont point auſſi néceſſaires que celles des trois précédents organes dont je viens de parler. On a cru juſqu'à préſent qu'il donnoit origine à tous les nerfs qui ſont certainement les premiers principes de l'action vitale, puiſque l'élaſticité vivante que nous avons reconnue dans la fibre animale ne réſide que dans leur ſubſtance qui compoſe tous les organes, & que ces organes jouiſſent de cette élaſticité à un degré d'autant plus éminent que la ſubſtance nerveuſe entre en plus grande quantité dans leur compoſition; cependant, ſi l'on conſidere qu'un animal peut vivre ſans cerveau, ainſi que pluſieurs obſervations le conſtatent, puiſqu'on a trouvé des bœufs privés de ce viſcere, en qui néanmoins toutes les fonctions s'opéroient très-réguliérement; qu'on a vu des enfants naître vivants ſans tête & par conſéquent ſans cerveau; qu'au contraire on ne vit jamais un animal vivant

en qui il manquât le cœur ou le diaphragme, ou les inteſtins: on doit conclure que le cerveau eſt moins eſſentiel à la vie que les trois précédents organes. (*a*).

Le cerveau, quoique moins néceſſaire à l'action vitale devient par ſes fonctions un organe très-intéreſſant: c'eſt lui qui dirige les opérations extérieures de l'animal; c'eſt en lui que réſide le ſens intérieur qui reçoit les impreſſions de ceux

(*a*) On coupe la tête au limaçon incoque, ſans que pour cela l'animal périſſe; ſa tête ſe reproduit en moins de ſix ſemaines, un cerveau, des fibres, des nerfs, des vaiſſeaux reprennent naiſſance par l'action des autres organes du corps. D'après cette obſervation, regarderons-nous la tête comme le principe du mouvement & de la vie de ces animaux? Si on coupe un limaçon ou qu'on le bleſſe ſimplement dans cette partie qui ſépare ſa poitrine d'avec le ventre & qui eſt ordinairement marquée par une ligne noire, l'animal périt toujours en peu de temps, parce qu'on attaque alors le centre du mouvement & de la vie qui réſide en cet endroit. On coupe la tête à une mouche, elle vole & vit encore long-temps; ſi avec une épingle on la pique vers l'endroit du corps où les ailes s'inſerent, elle tombe ſur le champ ſans mouvement & ſans vie.

que l'on nomme extérieurs. C'eſt ici où le Philoſophe obſervateur ne peut ſe laſſer d'admirer l'ouvrage ſublime de la nature qui ſut diſpoſer dans le cerveau la fibre organique avec tant d'avantage & un art ſi merveilleux, que l'impreſſion de chaque ſens extérieur va s'y communiquer ſans confuſion, & que cette impreſſion, ou, pour mieux m'expliquer, ce mouvement imprimé s'y conſerve de maniere à entretenir dans l'animal la ſenſation, long-temps au delà du moment où l'objet frappa le ſens extérieur. (*a*) Par exemple, l'impreſſion que porte dans le ſens intérieur l'image d'un objet qui s'eſt peint ſur la rétine s'y ſoutient un certain temps dont la durée eſt proportionnée à la force de l'impreſſion & à la délicateſſe du ſens extérieur ; delà réſulte dans l'animal une faculté très-

(*a*) Voyez l'Hiſtoire naturelle de M. de Buffon, dans ſon *Diſcours ſur la Nature des Animaux.*

utile pour ſa conſervation & ſon bien être, je veux dire, la mémoire qui le met à même de fuir ou de rechercher ce qu'il a éprouvé lui être nuiſible ou avantageux. Le cerveau, ou plutôt le ſens intérieur, mis en jeu par l'impreſſion des ſens extérieurs, réagit ſur les autres organes avec une force proportionnée à l'intenſité du mouvement qui lui a été communiqué; delà cette influence intime des paſſions de l'ame ſur les fonctions purement vitales, & de celles-ci ſur les affections de l'ame.

Si nos yeux ſont frappés d'un objet chéri & inattendu, qui nous ſurprend délicieuſement, le cœur à l'inſtant palpite & treſſaille; tandis qu'il languit & ſemble perdre ſes forces devant un objet qui répugne ou qui effraie nos ſens. La reſpiration devient lente, difficile, & ne ſe fait quelquefois que par ſoupirs, lorſque notre ame ſe trouve plongée dans un vif chagrin: tous nos organes

au contraire, ſemblent ſe dilater & acquérir de nouvelles forces dans le ſentiment d'une joie qui la délecte.

Toutes les vives affections de joie ou de chagrin, de plaiſir ou de douleur, font éprouver vers la région épigaſtrique un ſaiſiſſement très-ſenſible, & qui annonce bien clairement que c'eſt l'endroit où ſe rapportent tous les ébranlements de la machine, & qu'il regne en même temps entre le cerveau & cette région, un commerce intime de réaction qui les rend, en quelque façon, dépendants l'un de l'autre. C'eſt ce que les Phyſiologiſtes ont voulu nous annoncer ſous le nom vague & peu expreſſif de ſympathie, qu'ils ont cru reconnoître entre ces deux organes, dont l'un n'éprouve guere de dérangement ſans que l'autre n'y participe.

Le point de réunion de toutes les forces animales, eſt ſitué dans le centre de la machine, d'où elles

ſe diſtribuent aux parties circonvoiſines. Les organes deſtinés aux fonctions vitales les reçoivent immédiatement de cette ſource ; mais ceux qui doivent exécuter les mouvements volontaires, & qui, en conſéquence, ſont ſoumis au ſens intérieur trouvent dans le cerveau le premier agent de leur action ; c'eſt lui qui leur diſtribue les forces motrices, qui émanent néanmoins de ce point que nous avons dit être ſitué dans le centre de la machine, & qui les dirige à ſa volonté, ou plutôt ſelon la détermination qu'il reçoit de l'impreſſion des ſens extérieurs.

Le cerveau préſide aux fonctions animales, mais il eſt toujours ſubordonné à l'action des organes en qui réſide le principe de toutes les forces, & deſquels il reçoit toutes celles dont il jouit. Nous voyons qu'un engorgement apoplectique dans ce viſcere, en troublant les fonctions animales, paroît peu influer ſur les fonctions vitales ;

ces derniers conſervent aſſez long-temps leurs forces & leur action, quoique la réſiſtance qu'oppoſent alors à la circulation du ſang les fluides embarraſſés dans le cerveau, & le défaut de réaction de la part de cet organe, duſſent bientôt les faire ſuccomber. Nous voyons au contraire, qu'auſſi-tôt que les forces centrales diminuent, celles du cerveau éprouvent à l'inſtant le même ſort, & il en réſulte une foibleſſe générale dans toute la machine.

L'action de tous les muſcles qui obéiſſent au ſens intérieur, m'avoit toujours paru inexpliquable, avant que d'avoir reconnu la propriété élaſtique de la fibre animale ; je ne pouvois me prêter au ſyſtême reçu, que leur mouvement étoit entretenu par l'émanation continuelle d'une matiere fournie par le cerveau à chacun d'eux, & dont la diſtribution devoit être telle qu'elle ſe portoit alternativement aux muſcles extenſeurs & fléchiſſeurs d'un mem-

bre, pour en opérer la flexion & l'extenſion. La plupart de ces mouvements ſe font, ſans que le ſens intérieur paroiſſe y participer. Je marche, ma volonté a déterminé mon premier pas, mais j'ai changé de lieu, ſans penſer à l'action qui m'a tranſporté de celui que j'ai quitté, à celui où je ſuis parvenu: puis-je croire que le ſens intérieur a continué cette action, à laquelle il n'a du tout point été appliqué? Tous les Phyſiologiſtes ont ſenti cette difficulté, & aucun n'a pu la réſoudre; tandis que l'explication ſemble couler d'elle-même dans l'hypotheſe établie de l'élaſticité de la fibre animale. Les muſcles doués de cette élaſticité, ſont en état de conſerver le mouvement qui leur a été communiqué, juſqu'à ce qu'une nouvelle force vienne le ſuſpendre, & cela par la ſimple réaction alternative des antagoniſtes, qui operent la flexion & l'extenſion de chacun d'eux, de maniere que pour déter-

miner la marche de l'animal, il ſuffit au ſens intérieur de communiquer le premier mouvement aux muſcles extenſeurs de la jambe ; les antagoniſtes qui réagiſſent à leur tour, établiſſent à l'inſtant un mouvement progreſſif, qui doit ſubſiſter par ſes propres forces, juſqu'à ce que le ſens intérieur, par une action plus forte, les oblige au repos.

Nous avons dit que le ſens intérieur avoit la faculté de recevoir les différentes impreſſions que les ſens extérieurs lui communiquoient. Il differe donc de ces derniers, en ce que la diſpoſition de la fibre animale y eſt telle qu'elle devient ſenſible à différentes impreſſions ; ce qu'on ne remarque dans aucun des ſens extérieurs dont chacun n'eſt ſuſceptible que d'une ſeule impreſſion. L'œil qui apperçoit les rayons de lumiere eſt inſenſible aux vibrations de l'air qui forment le ſon, & l'oreille ne ſauroit être ébranlée par les rayons de lumiere.

Le ſens intérieur eſt donc l'organe général du ſentiment, dont on a mal-à-propos borné la modification à cinq ſenſations. Car, lorſqu'on fait réflexion ſur toutes les manieres de ſentir des différents organes de l'animal, on eſt tenté de croire qu'il y a autant de différentes ſenſations, qu'il y a dans l'animal de différentes parties, du moins eſt-on forcé de convenir que l'appétit & le dégoût ſont, ainſi que la ſoif, des ſenſations qui n'ont aucun rapport avec les cinq ſens connus. Chaque organe eſt doué d'une ſenſation particuliere, qui en dirige, augmente ou ralentit l'action, parce que chaque organe porte dans la texture de ſa fibre, un arrangement particulier qui le diſpoſe à tel mouvement néceſſaire à ſes fonctions. Or, comme toute ſenſation, quelle qu'elle ſoit, vient toujours d'un mouvement communiqué à la fibre organique, par l'action d'un corps, & que les modifications de ce

mouvement peuvent varier à l'infini, en direction, intenſité & vîteſſe, il en doit réſulter une infinité de ſenſations différentes, que je crois devoir être rapportées à autant de ſens différents.

Je ne penſe pas cependant que la ſenſation proprement dite ſoit, comme pluſieurs Auteurs l'ont avancé, de l'eſſence de la fibre animale, comme l'eſt l'élaſticité vivante dont nous avons parlé. Je crois au contraire, qu'elle n'eſt qu'un accident ou plutôt un effet ſecondaire de cette élaſticité. Nous aurons lieu de remarquer dans la ſuite de cet ouvrage, que la ſenſibilité peut être détruite dans une partie, & même dans pluſieurs à la fois, ſans que le mouvement vital y ſoit altéré.

Cette abolition de ſenſibilité devient cependant un très-mauvais ſigne dans les maladies aiguës, ce qui a fait dire aux obſervateurs que, lorſqu'un malade, travaillé d'une maladie grave, ne ſent pas

son mal, il est dans un très-grand danger; c'est qu'alors la fibre organique a perdu une grande partie de son ressort, & que les forces centrales sont si abattues, qu'elles ne peuvent plus communiquer au sens intérieur le ton nécessaire pour percevoir facilement les sensations, & que lorsque les forces centrales sont réduites à ce degré de foiblesse, les fonctions vitales sont très-dérangées & tendent bientôt à leur destruction, à moins qu'une crise heureuse & prompte ne devienne victorieuse de la cause morbifique.

Les usages que nous venons de reconnoître dans le cerveau, ne nous permettent plus de le regarder comme l'origine des nerfs, ils viennent au contraire s'y terminer, & principalement ceux destinés à exécuter les mouvements que le sens intérieur doit déterminer; aussi voyons-nous que le grand nerf intercostal, qui se distribue dans les

organes deſtinés aux fonctions vitales, n'envoie au cerveau qu'un très-mince filet, qu'on ne peut raiſonnablement regarder comme l'origine de ce nerf.

Peut-être les nerfs tirent-ils du cerveau la ſubſtance néceſſaire à leur nourriture? Ce qui ſemble l'annoncer, c'eſt la quantité de ſang que reçoit ce viſcere, quantité qui ſurpaſſe de beaucoup celle qui ſeroit ſuffiſante pour ſa ſeule nourriture, de ſorte qu'il eſt vraiſemblable que l'excédant eſt employé à une ſecrétion qui fournit au genre nerveux la matiere qui le nourrit.

C'eſt donc dans l'action réciproque des quatre principaux organes de l'animal, qui ſont le cœur, le diaphragme, le canal inteſtinal & le cerveau, que conſiſte tout le jeu de la machine; c'eſt dans le juſte équilibre de leur réaction alternative, que réſide l'état parfait de la ſanté; dès que quelque cauſe détruit cet équilibre, en aug-

mentant ou diminuant l'élaſticité vivante de quelques - uns de ces organes, il ſurvient néceſſairement un dérangement dans l'économie animale, proportionné à l'intenſité de la cauſe : delà naît cette affection contre nature que l'on nomme maladie.

C'eſt ſur ce plan ſimple, analogue à la nature, & qui doit ſervir de baſe à toutes les recherches ſur l'économie animale, que ſeront fondés les principes des maladies des nerfs, dont j'ai entrepris le traité. Cet ouvrage devant me fournir des occaſions de multiplier les preuves du ſyſtême que je viens d'établir, j'y ai répandu les obſervations qui en démontrent la ſolidité, en aſſez grand nombre pour laiſſer à cet égard peu de choſe à deſirer.





TRAITÉ *DES MALADIES* DES NERFS.

CHAPITRE I.

LE genre nerveux eſt l'organe vivifiant de l'animal, le principe de ſes ſenſations & l'agent de ſes mouvements ; il préſide à toutes les fonctions des autres organes, qui ſans ſon ſecours, ne peuvent rien par eux-mêmes, & ne ſauroient donner aucun ſigne de vie ; il ne peut donc ſurvenir dans l'économie animale, aucun dérangement, aucune léſion dans les fonctions, que le genre nerveux n'y participe. Toutes les maladies, par conſéquent, de quelque nature qu'elles ſoient, affectent néceſſairement cet organe ; mais il en eſt qui paroiſſent lui être particulieres & dont

les effets ſemblent ſe borner à troubler ſon action & ſon influence ſur toutes les autres parties.

Juſqu'à préſent ces maladies particulieres au genre nerveux, ont été traitées pour la plupart aſſez légérement, & ſe trouvent diſperſées dans différents ouvrages de Médecine, qui ne fixent point aſſez l'attention de celui qui les étudie. Je croirai donc avoir contribué en quelque choſe aux progrès de l'Art de guérir, ſi dans cet ouvrage j'ai le bonheur de raſſembler tous les principes qu'on trouve épars dans les Auteurs, d'une maniere aſſez méthodique pour en rendre l'étude plus facile, & l'application plus sûre. Ne puis-je pas ajouter que le nouveau point de vue ſous lequel je les ai conſidérées, doit lui donner quelqu'avantage ſur ceux qui ont paru juſqu'à préſent ?



CHAPITRE II.

TOus les nerfs ſont d'une même nature ; ils ne paroiſſent pas cependant tous deſtinés aux fonctions d'un même ordre. Ceux qui tranſmettent au ſens intérieur, les ſenſations, ſemblent peu contribuer au mouvement volontaire, comme ceux des mouvements volontaires ne ſauroient ſervir à l'entretien de

l'action vitale, telle que la circulation du ſang; delà vient que telle maladie qui trouble les fonctions des uns, n'affecte ſouvent point les autres.

On voit des apoplectiques privés du ſentiment & des mouvements volontaires, ſans que l'action du cœur & des arteres paroiſſe éprouver aucun changement.

Dans l'épilepſie, le ſentiment eſt entiérement perdu, tandis que tous les autres organes éprouvent la plus grande agitation.

Puiſque les nerfs ſont tous de la même nature, ces différences, dans leurs uſages, ne peuvent venir que de la modification qu'ils reçoivent dans les parties où ils aboutiſſent, & on peut dire que ce n'eſt que dans les endroits où s'épanouit l'extrêmité de leurs rameaux, qu'ils ſont en état d'exécuter les fonctions auxquelles ils ſont deſtinés par la différence des mouvements qu'ils communiquent au ſens intérieur. Les nerfs cutanés, qui par leur épanouiſſement en forme de petits mamelons, ſur la ſurface de la peau, deviennent ſenſibles au toucher, ne tranſmettroient plus au ſens intérieur, les mêmes ſenſations, s'ils étoient touchés proche de leur origine, ou avant que d'être parvenus à la peau; c'eſt dans ce phénomene ſingulier de l'économie animale, que nous avons lieu de remarquer combien la nature eſt ſimple dans les agents qu'elle em-

ploie pour produire une multiplicité d'effets ſi diverſifiés entre eux.

Le nerf que ſon épanouiſſement au fond de l'œil rend propre à recevoir l'impreſſion d'une matiere auſſi ſubtile que la lumiere; celui qui dans l'organe de l'ouie devient ſenſible aux vibrations des corps ſonores, ne different en rien par leur nature de ceux qui ſervent à des ſenſations plus groſſieres, telles que le toucher, le goût & l'odorat.

Cette homogénéité dans les nerfs de l'animal, jointe aux communications multipliées qu'ils conſervent enſemble, & qui ont tous un centre commun de force & de mouvement, établit entre les organes une harmonie qui ſouvent fait participer une ou pluſieurs parties aux affections de celles qui ſe trouvent léſées.

C'eſt ce que les Auteurs traitent ſous la dénomination vague & obſcure de ſympathie, qui dans ſon ſens propre déſigne un effet dont la cauſe eſt cachée, & par conſéquent convient peu pour exprimer ce méchaniſme de l'économie animale que nous pouvons connoître.

Nous avons vu que, quoique tous les nerfs fuſſent de la même nature, ils ne paroiſſoient cependant pas tous deſtinés aux mêmes fonctions : nous en avons reconnu trois eſpeces; ſavoir, ceux des ſenſations, ceux des mouvements volontaires, & ceux

de l'action vitale. C'eſt ſous cette diviſion que je me propoſe de traiter les maladies particulieres du genre nerveux.

Pour me rendre plus clair, je me prête à la ſuppoſition que l'homme n'eſt doué que de cinq ſens extérieurs, qui ſont les miniſtres de l'ame, ſans leſquels renfermée dans ſa priſon corporelle, & privée de toute communication extérieure, elle ſeroit incapable de veiller à la conſervation de l'individu qu'elle anime.

La nature, dont on admire la ſageſſe dans tous ſes ouvrages, a diſtribué à chaque animal, à différentes proportions, & à différents degrés de perfection, chacun de ces ſens, ſuivant les beſoins qu'exigeoit le ſoin de ſa converſation.

Celui qui doit chercher ſa ſubſiſtance à l'odeur des ſubſtances propres pour le nourrir, a l'odorat plus exquis que celui à qui la vue de ſa proie ſuffit pour lui procurer les moyens de s'en ſaiſir.

L'épervier planant dans l'air, découvre de fort loin l'oiſeau timide qu'il veut ravir, & qui échapperoit aiſément à ſa pourſuite, ſi pour l'appercevoir il étoit obligé de le chercher de près. L'animal foible & ſans défenſe contre ſes ennemis, a l'oreille fine qui l'avertit d'avance du danger dont il eſt menacé, & le met en état de s'y ſouſtraire par la fuite.

L'homme que la faculté de penser distingue des autres êtres animés, jouit de ses sens d'une maniere plus avantageuse, quoique tous ne soient pas en lui aussi parfaits que quelques-uns le sont dans certaines especes d'animaux. Le sens du toucher est dans lui plus délicat que dans tous les autres : on pourroit encore dire qu'il renferme les quatre autres sens, puisque la rétine ne porte au sens intérieur l'impression de l'objet, que par le contact qu'elle reçoit de la matiere qui constitue la lumiere, & que les sons ne deviennent sensibles que par le contact de l'air dont les vibrations frappent les nerfs acoustiques.

C'est donc par le sens du toucher que tous les autres s'exécutent. Il se trouve répandu sur toute la surface du corps dont la garde lui est confiée; sans lui, l'ame non avertie des dangers continuels qui menacent la machine qu'elle habite, ne sauroit les éviter, & le fer destructeur pourroit pénétrer dans l'intérieur, & y détruire les organes essentiels à la vie, sans qu'elle s'en apperçût.



CHAPITRE

CHAPITRE III.

UNe diminution ou une augmentation de ſenſibilité dans les nerfs deſtinés aux ſenſations, pouſſée au-delà des bornes requiſes pour l'exercice libre & parfait de leurs fonctions, établit les genres de maladies dont ces nerfs peuvent être affectés; la différence des accidents qui en réſultent en donne les eſpeces.

L'engourdiſſement, la ſtupeur, & la paralyſie, ſont les eſpeces du premier genre.

La démangeaiſon, le chatouillement & la douleur, ſont les eſpeces du ſecond genre.

L'engourdiſſement eſt un état dans lequel la partie affectée ne reçoit que confuſément la ſenſation des corps qui la touchent légérement, mais qui eſt encore ſenſible au contact de ceux qui s'y appliquent fortement, ou qui par leur figure pénetrent plus profondément.

Il ſurvient engourdiſſement dans une partie, toutes les fois que les nerfs qui y aboutiſſent ont été comprimés pendant un certain temps, parce que cette preſſion diminue leur reſſort, de maniere qu'ils ne peuvent plus commu-

niquer que foiblement au ſens intérieur les impreſſions qu'ils reçoivent.

On éprouve ſouvent cet engourdiſſement dans les membres, lorſqu'on a gardé une attitude gênante dans laquelle les nerfs ont été comprimés; mais il eſt paſſager, & n'exige aucun ſoin pour le détruire; il ſuffit de changer l'attitude qui y a donné lieu.

Si les nerfs ont demeuré très-long-temps comprimés, l'engourdiſſement eſt plus conſidérable, & en même temps plus long à ſe diſſiper; il ſe communique alors juſqu'aux nerfs qui ſervent aux mouvements : cet état ſubſiſte juſqu'à ce que leur reſſort ſe ſoit rétabli; on peut en accélérer le retour en frottant le membre engourdi, ou avec la main ou avec un linge chaud.

Cet engourdiſſement ſe fait encore ſentir dans les perſonnes qui ont éprouvé quelques fractures pour leſquelles on a été obligé de leur faire garder un bandage un peu ſerré; le membre délivré des liens où on l'a tenu pendant quarante à cinquante jours, demeure engourdi & inepte au mouvement pendant un temps aſſez long, qu'on peut abréger par l'uſage des frictions, des bains, des douches & des mouvements qu'on lui fait faire.

Le froid, & ſur-tout celui qui ſurprend une partie qui jouiſſoit d'un certain degré

de chaleur, occaſionne ſouvent un engourdiſſement conſidérable, dont la curé devient longue & difficile; une vraie paralyſie eſt même quelquefois la ſuite d'un pareil accident. Les frictions, les fumigations avec les plantes aromatiques, les embrocations avec les huiles pénétrantes, telles que celles de laurier, de girofle, d'huile animale de Dipel, celle de brique, les liqueurs ſpiritueuſes, l'eſprit de vin campliré, le baume de Fioraventi, celui de Commandeur, la moutarde & tous les remedes ſtimulants, capables d'exciter dans la partie une irritation, ſont propres à rappeller le reſſort des nerfs que le froid avoit détruit, en coagulant les humeurs qui entretiennent le ton & la ſoupleſſe d'où dépend leur élaſticité.



CHAPITRE IV.

LA fibre dont la machine animale eſt compoſée, jouiſſant de cette propriété élaſtique que j'ai annoncée dans mes recherches ſur les vrais principes de l'animalité, ne peut manquer d'être ébranlée à l'attouchement d'un corps dont les parties ſont en vibration; c'eſt ce qui fait ſentir un engourdiſſement dans la main qui touche une cloche, ſur-tout ſi elle eſt d'un grand volume;

& qu'elle ait été frappée avec force. Cet engourdiſſement devient encore plus conſidérable, quand on manie ce poiſſon qu'on nomme torpille, qui à l'inſtant qu'on le touche agite ſon corps par une trémulation preſque inſenſible, mais en même temps ſi rapide, qu'on eſt obligé à l'inſtant de lâcher priſe.

Ces vives ſecouſſes ſont capables de forcer le reſſort des nerfs au point de le détruire en entier. Mr. de Réaumur a fait périr un canard ſous les coups réitérés de la torpille, & on voit tous les jours les mauvais effets que la commotion produit dans l'économie animale, par l'ébranlement qu'elle communique à tout le genre nerveux : effet qu'on ne ſauroit expliquer d'une maniere ſatisfaiſante par tout autre ſyſtême que celui de l'élaſticité vivante de la fibre animale, ſans laquelle aucun ébranlement ne ſauroit ſe communiquer au-delà de l'endroit frappé.

C'eſt à cet ébranlement des nerfs qu'on doit rapporter les accidents dangereux dont ſont ſuivies les plaies d'armes à feu, & toutes celles qui ont été faites par un corps dur porté avec un degré de vîteſſe conſidérable & ſur-tout lorſqu'il a frappé des parties ſolides du corps. Son mouvement ſe communique ſouvent bien au-delà du lieu qu'il a frappé, & quelquefois même à toute la machine, qui éprouve un ſi grand déran-

gement juſque dans les forces centrales, qu'elle tombe dans un affaiſſement dont elle a beaucoup de peine à ſe relever ſi elle n'y ſuccombe pas.

Les Auteurs ont donné à cet état le nom de ſtupeur que quelques-uns n'ont pas diſtingué de l'engourdiſſement, quoique la différence en ſoit ſenſible, puiſque l'engourdiſſement eſt toujours un accident léger & de peu de durée, lorſqu'il n'eſt pas l'avant-coureur de la paralyſie; que la ſtupeur au contraire eſt un accident grave qui attaque le principe vital, tend à le détruire, ou du moins à en affoiblir l'action.

Rien n'eſt plus intéreſſant dans la cure des plaies contuſes, que la connoiſſance des ſignes qui annoncent la ſtupeur, puiſque les accidents qui en réſultent ſont les plus dangereux qu'on ait à combattre.

En effet toutes les plaies contuſes, quelque légeres qu'elles ſoient, éprouvent toujours les accidents de la ſtupeur. Dans les contuſions légeres, la ſtupeur ſe borne, il eſt vrai, à la partie frappée, ou du moins n'affecte que foiblement les parties voiſines : cependant l'endroit contus donne toujours des marques ſenſibles de la diminution qu'il éprouve de ſon reſſort & de ſon élaſticité, par un gonflement qui annonce que les vaiſſeaux n'ont plus la force de dominer les liqueurs qu'ils reçoivent pour leur

faire ſuivre le mouvement progreſſif qui leur eſt naturel : cet état eſt de peu de conſéquence, le reſſort des parties voiſines ſuffit pour rétablir la partie affectée, en excitant par le jeu de leurs vaiſſeaux une ſuppuration qui détache du vif ce qui ne peut être rappellé à la vie, & procure à celles dont l'organiſation n'eſt pas abſolument détruite, le dégorgement des humeurs qui les ſurchargeoient.

Mais lorſque le coup a été violent, l'ébranlement qu'il porte dans la partie frappée, ſe communique au loin, & quelquefois à toute la machine, ce qui la jette dans un affaiſſement qui augmente beaucoup le danger de la maladie; c'eſt à cette commotion que reçoit le genre nerveux dans le moment qu'une balle lancée par une arme à feu frappe un os qui réſiſte à ſon mouvement, qu'on doit attribuer cette proſtration ſubite de force, qui fait tomber à l'inſtant un homme, quoique le coup n'ait porté qu'au bras, ſans attaquer aucune partie eſſentielle à la vie, & ſans lui faire reſſentir une douleur bien vive; mais la ſtupeur qu'éprouve dans ce moment toute la machine ſuſpend à l'inſtant l'action des forces centrales, & ne permet plus au malade de ſe ſoutenir.

On remarque que la commotion eſt d'autant plus grande, que la partie frappée a

fait plus de résistance, que le genre nerveux est plus délicat, que le corps se trouve dans un état plus tranquille : on a vu des guerriers animés par le feu de l'action, recevoir des coups mortels sans éprouver aucune défaillance, que lorsque le calme avoit succédé à l'agitation. La violence de la commotion dépend encore de l'état d'inspiration ou d'expiration où se trouve le sujet frappé; elle est plus grande s'il reçoit le coup dans l'instant de l'expiration, qu'elle ne l'auroit été dans celui de l'inspiration; c'est par la même raison que la torpille ne fait presque point ressentir d'engourdissement, quand on a le soin de la toucher, en faisant une forte inspiration, parce que tous les ressorts de la machine qui sont alors bandés & soutenus sur le point d'appui des forces centrales, deviennent par ce moyen plus en état de résister au mouvement que les corps extérieurs peuvent leur imprimer, & de s'opposer à sa propagation; les effets de la commotion tendant à détruire dans les parties où elle se communique l'action organique, en détruisant, ou du moins en diminuant l'élasticité vivante de la fibre qui les compose, il seroit dangereux de traiter les plaies qui en sont accompagnées, sans prévoir les accidents qu'elle ne manque jamais d'occasionner, & dont le danger est toujours proportionné à son degré d'intensité.

Cet état exige de la part du Chirurgien des ſoins, & une méthode curative bien différente de celle qu'on doit employer dans les plaies faites avec un inſtrument tranchant. Dans celles-ci, comme l'hémorrhagie & l'inflammation ſont ordinairement les accidents les plus preſſants, les ſaignées, les antiphlogiſtiques ſont auſſi les premiers remedes que leur cure exige; mais dans les plaies contuſes où la commotion a été violente, ce ſont les derniers indiqués; ils peuvent même devenir mortels, ſi on les met en uſage dans le commencement. Il faut au contraire chercher à rétablir dans les parties atteintes de ſtupeur, le reſſort qu'elles ont perdu, & ranimer le jeu languiſſant des vaiſſeaux qui ne ſont plus en état de dominer les liqueurs qu'ils contiennent. On doit pour cela employer les cordiaux, & appliquer des remedes actifs & ſtimulants ſur la partie contuſe; il faut éviter les grandes ſcarifications qui deviennent très-nuiſibles ſur des chairs affaiſſées & preſque privées de vie. Le Chirurgien ignorant qui les pratique, cherche inutilement à prévenir les engorgements & les inflammations dont ces plaies ſont peu ſuſceptibles, ſur-tout lorſque la ſtupeur eſt conſidérable, car alors le reſſort & l'action des vaiſſeaux tant veineux qu'artériels étant détruits, le ſang n'eſt porté à la partie bleſſée, que par un mouve-

ment foible & languiſſant, peu capable de produire l'inflammation & l'engorgement. (*a*)

Cependant lorſque la ſtupeur n'eſt pas ſi grande, & qu'elle ſe borne aux environs de la partie bleſſée, l'action des vaiſſeaux voiſins dont le reſſort eſt conſervé, continue de porter le ſang dans ceux qui l'ont perdu, & qui ne ſont plus en état de s'en débarraſſer, il ſe forme dans ce cas un engorgement pâteux & peu inflammatoire, qui ne fait ſous le doigt aucune réſiſtance, & en conſerve l'impreſſion comme une tumeur œdémateuſe. Cet engorgement eſt très-ſuſceptible de tomber en mortification, ſurtout ſi, au lieu d'appliquer des remedes toniques & ſtimulants, on emploie des émollients, & ſi dans l'intention de dégorger la partie, on s'aviſe mal-à-propos de faire de profondes ſcarifications.

Dans ce cas, c'eſt-à-dire, lorſque la ſtupeur eſt bornée à la partie bleſſée, il ſeroit auſſi dangereux d'employer intérieurement les cordiaux, parce qu'en excitant par leur moyen le jeu des vaiſſeaux, on augmenteroit néceſſairement l'engorgement de la partie bleſſée, par l'abord plus prompt &

(*a*) Voyez Quenay, dans ſon Traité de la Gangrene.

plus considérable des humeurs contre lequel elle ne peut plus se défendre; les saignées, les calmants, sont alors très-bien indiqués pour l'intérieur, mais on doit toujours avoir recours aux remedes toniques, pour appliquer extérieurement.



CHAPITRE V.

De la Paralysie.

LE dernier degré d'inertie des nerfs, destinés aux sensations, est appellé paralysie. Lorsqu'elle survient aux nerfs du toucher, ce sens est entiérement détruit dans la partie affectée, qui ordinairement se trouve aussi privée du mouvement. On a cependant quelques observations de paralysie où le seul sentiment de la partie étoit détruit, sans que le mouvement fût aucunement diminué. On a vu un Soldat qui avoit un bras insensible depuis l'épaule jusqu'aux extrêmités des doigts, & dont le mouvement étoit aussi libre & aussi actif que celui de l'autre. Un jour, par mégarde, il leva le couvercle d'un poële qui étoit presque rouge, & le posa tranquillement par terre, sans s'appercevoir qu'il s'étoit calciné jusqu'aux os. La gangrene étant survenue à la plaie, on fit plusieurs incisions sans qu'on lui vît

donner aucune marque de ſouffrance, & il en reſta eſtropié de deux doigts.

Monſieur Garin, Correſpondant de l'Académie des Sciences, avoit auſſi les doigts inſenſibles, ſans être privé de leurs mouvements ; il étoit obligé de veiller avec beaucoup d'attention à les garantir des accidents auxquels le défaut de ſentiment pouvoit continuellement les expoſer.

Il ne laiſſoit cependant pas quelquefois de ſe tromper, car un jour qu'il cherchoit à les réchauffer, il s'approcha de trop près d'un poële, qui ſe trouva plus chaud qu'il ne l'avoit cru ; il brûla ſa main, ſans s'en appercevoir que deux heures après, qu'il y ſurvint une groſſe veſſie.

Ces exemples nous prouvent de quelle utilité eſt pour nous l'organe du toucher, puiſque l'attention la plus exacte ne ſauroit ſuppléer à la promptitude avec laquelle il nous faut, dans certaines occaſions, éviter ce qui peut nuire à notre corps. La paralyſie reçoit différents noms, ſelon les parties qu'elle occupe : on la nomme hémiplégie, lorſqu'elle affecte la moitié du corps ; paraplégie, lorſqu'elle occupe toutes les parties au deſſous du cou ; goutte ſereine, lorſqu'elle attaque le nerf optique : on n'a point donné de nom particulier à la paralyſie des nerfs acouſtiques, qui produit la ſurdité, à celle des nerfs hypogloſſes, d'où réſulte la perte

du goût, & le plus souvent celle du mouvement de la langue, ni à celle du nerf olfactif, qui détruit l'odorat.

Ces sens peuvent néanmoins être viciés, sans que les nerfs qui les composent soient privés de leur sensibilité. La vue, par exemple, peut être détruite par l'opacité du crystallin, qui ne permet pas aux rayons de lumiere de parvenir sur la rétine, pour y peindre les objets extérieurs, de même que l'obstruction du conduit auditif, en empêchant les sons d'aller frapper le nerf acoustique, prive le sens intérieur de leur perception, quoique ce nerf soit dans l'état le plus avantageux, pour les lui communiquer. Un simple rhume détruit quelquefois pendant un certain temps, la faculté de l'odorat, sans qu'on puisse pour cela soupçonner dans les nerfs olfactifs aucune altération.

On auroit donc tort de confondre avec la paralysie, ces différents vices dont je n'ai cité qu'un très-petit nombre, parce qu'ils n'ont aucun rapport avec la maladie que je traite.

Les causes éloignées de la paralysie, sont les coups, les chûtes sur la tête, sur le cou & le dos, les fractures & les luxations de l'épine, le froid violent & continuel, sur-tout lorsqu'il est humide. (*a*) (L'hiver est aussi le

(*a*) Un Capucin qui eut l'imprudence de se

temps où les paralyſies ſont plus communes, & principalement chez les vieillards.) L'abus des liqueurs fermentées & ſpiritueuſes. (*b*) la ſuppreſſion des évacuations habituelles, ſoit naturelles, ſoit excitées par l'Art. On a vu des paralyſies ſuccéder à des regles, des hémorrhoïdes, des lochies, des dyſenteries, des ſueurs, des ſalivations, arrêtées ſubitement par le froid, la frayeur, l'uſage des répercuſſifs, celui des narcotiques, &c. à des ulceres ou des fiſtules, qu'on a imprudemment fait cicatriſer, a des dartres, des galles, des dépôts laiteux répercutés.

La paralyſie peut encore être la ſuite de quelques maladies locales, quoique ſans évacuation apparente, lorſqu'elles ont été combattues mal-à-propos par des répercuſſifs ou des remedes trop précipités, tels ſont les rhumatiſmes & les maladies arthritiques invétérées; on a auſſi vu quelquefois naître des paralyſies après des évacuations trop abondantes, après différentes maladies, ſoit qu'elles fuſſent l'effet même de la maladie, ou d'un traitement mal-entendu; après des

---

promener les pieds nuds, dans un jardin humide, à un temps froid & nébuleux, le jour qu'il avoit pris une médecine, fut ſaiſi d'une paralyſie au bas-ventre & aux parties inférieures.

(*b*) Voyez l'Encyclopédie, au mot Paralyſie.

violentes passions de l'ame, telles que la colere, le chagrin & la terreur.

La cause prochaine de la paralysie, est une privation entiere de cette élasticité, qui entretient la sensibilité & le mouvement dans une partie, par sa réaction sur le sens intérieur, d'où il résulte nécessairement la perte de sensibilité & celle du mouvement, si les organes destinés à l'exécuter en sont aussi privés. Nous ne connoissons guere de quelle maniere cette élasticité peut se détruire; nous savons simplement qu'une compression constante sur les nerfs, opere cet effet, puisque les observations anatomiques nous ont fait découvrir dans plusieurs cadavres de sujets morts paralytiques, des tumeurs, quelquefois osseuses, quelquefois molles, des épanchements d'humeur qui devoient infailliblement comprimer les nerfs, sur le trajet desquels elles se rencontroient; mais elles nous ont aussi montré des sujets qui ne conservoient aucune trace apparente de compression, ni aucun changement sensible dans la texture des nerfs auxquels on pût rapporter les paralysies dont ils avoient été atteints pendant leur vie: ce qui nous prouve que cette élasticité tient à des causes bien difficiles à pénétrer.

Nous remarquons qu'un simple changement dans l'athmosphere, diminue ou augmente sensiblement cette propriété élastique,

dans les tempéraments délicats, puiſqu'on voit des perſonnes qui ſont des barometres très-exacts des variations de l'air, par les dérangements ſenſibles qu'ils éprouvent lors des changements de temps; ce qui me feroit croire que la matiere électrique a beaucoup de part à l'élaſticité de la fibre animale, ayant obſervé que la force & l'agilité du corps qui dépendent de cette élaſticité, diminuent ou augmentent, ſelon que l'air devient plus ou moins favorable aux expériences de l'électricité.

Si les principes d'une ſaine théorie nous laiſſent tant de choſes à deſirer ſur les cauſes de la paralyſie, ils ne nous ſatisfont pas mieux ſur les moyens qu'ils indiquent pour la détruire.

Nous n'avons à cet égard que des remedes généraux, qui trop ſouvent ſont infructueux, parce qu'ordinairement ce n'eſt que le haſard qui les rend propres à combattre le genre de cauſe qu'il étoit impoſſible de deviner.

La paralyſie eſt cependant une maladie dans laquelle on n'a point de reſſource à ſe promettre du côté de la nature; ſes forces ſont anéanties, ſon action détruite; elle eſt forcée de céder ſans défenſe à l'ennemi qui l'opprime, ſi l'Art ne vient à ſon ſecours, & malheureuſement il ne peut y venir qu'à tâton. Nous avons cependant des remedes

dont l'uſage ne ſauroit nuire dans preſque aucune eſpece de paralyſie, & qui ſouvent, ſans attaquer directement la cauſe, préparent aux autres remedes ou à la nature même, un combat plus facile.

Ces remedes ſont les toniques & les ſtimulants. On choiſit ſpécialement ceux qui par leurs bons effets ont mérité le nom de nervins; ils s'emploient intérieurement; on en ſoutient & facilite l'action pat des topiques qui jouiſſent des mêmes vertus.

Les eſprits & les ſels volatils, tels que l'eſprit aromatique huileux de Silvius, l'huile animale de Dipel, celle de ſuccin, le ſel volatil de vipere, celui de corne de cerf, les eaux ſpiritueuſes & aromatiques, comme celles de romarin, de lavande, de méliſſe, les poudres de différentes plantes aromatiques données en infuſion, en conſerve ou en opiat l'uſage des eaux minérales, & principalement de celles qu'on nomme thermales, ſont en général les remedes qui nous offrent les ſecours les plus efficaces contre la paralyſie, ſur-tout lorſqu'ils ſont adminiſtrés par une main habile qui ſait en diriger l'uſage, ſuivant le tempérament du malade, & le degré de la maladie.

L'effet de ces remedes pourroit être contrarié par les ſaburres qu'il eſt aſſez ordinaire de rencontrer dans les premieres voies

des paralytiques, en qui la cacochymie ou la dépravation des humeurs, ſpécialement de l'eſtomac, du foie & des inteſtins, a ordinairement précédé la paralyſie. Il eſt donc à propos de préparer les malades par des évacuations proportionnées à la quantité & à la qualité des humeurs; les émétiques, les purgatifs un peu forts, les lavements âcres ſont très-bien indiqués, par rapport à l'inertie où ſe trouve ordinairement toute la machine, qui ne ſauroit être ébranlée que par de violentes ſecouſſes.

Les parties paralyſées, privées de cette élaſticité qui les vivifie, tombent dans une eſpece d'affaiſſement, & perdent beaucoup de leur chaleur naturelle; il faut donc en rappeller le reſſort & la chaleur par des applications toniques, ſtimulantes & chaudes. La chaleur eſt ſur-tout très-néceſſaire; elle favoriſe la circulation des humeurs, & la pénétration des topiques qu'on met en uſage, en ouvrant les pores de la peau.

J'ai ſouvent employé avec ſuccès des bains de ſable échauffé à l'ardeur du Soleil, ou dans un four. Ce remede convient auſſi beaucoup aux enflures œdémateuſes des jambes. On peut encore appliquer ſur les membres paralytiques, des cataplaſmes épiſpatiques, faits avec le levain & la moutarde, aiguiſés avec du vinaigre ou de l'eau-de-vie; les bains dans le vin aromatique,

les frictions fortes avec des étoffes de laine, l'urtication, les douches, avec les eaux thermales, avec la ſimple eau chaude, lorſqu'on n'eſt pas à portée d'employer les eaux thermales, ſont tous des remedes qu'on doit ſucceſſivement tenter pour guérir la paralyſie.

On a beaucoup vanté les vertus de l'électricité contre la paralyſie; ſi on en croit quelques Phyſiciens, elle a opéré des cures qui tiennent du merveilleux; mais l'expérience qu'en ont fait des gens éclairés, & dont la ſincérité mérite toute notre confiance, ne leur a pas donné lieu d'en faire le même éloge. Cependant comme ce remede eſt peu dangereux par lui-même, je ne craindrai point de le conſeiller, dans le cas où les autres auroient été inutiles, parce qu'il peut ſe rencontrer des circonſtances favorables qui en rendent l'effet avantageux.

Je n'approuve point l'uſage du mercure, que quelques Auteurs indiquent dans le traitement de la paralyſie. Je penſe qu'à moins qu'elle n'eût pour cauſe un vice vénérien, ce remede doit être rejetté comme contraire au genre nerveux, dont le tiſſu eſt ſi délicat. Le mercure introduit dans nos liqueurs, en augmente conſidérablement le poids ſpécifique, ce qui oppoſe à l'action des ſolides ſur les fluides, une réſiſtance qui en force ſouvent le reſſort qu'ils ne tiennent

que du systême nerveux. Cet inconvénient du mercure nous prouve la nécessité de ne l'employer, que sous la forme la plus divisée, & c'est ce qui rend certaines préparations mercurielles préférables à d'autres.

Comme la paralysie est souvent de nature à résister à tous les moyens qu'on peut employer pour la détruire, il y auroit de l'imprudence & même de l'inhumanité de s'opiniâtrer trop long-temps à les mettre en usage, parce que la vertu active & irritante dont jouissent tous les remedes qui lui conviennent, peuvent porter beaucoup d'altération dans la machine.



CHAPITRE VI.

Si l'élasticité de la fibre nerveuse diminuée ou détruite, donne lieu aux especes de maladies que je viens de décrire, son ressort augmenté en établit d'autres, dont les accidents ne troublent pas moins l'économie animale.

Lorsque ce sont les nerfs destinés aux sentiments qui éprouvent cette augmentation dans leur ressort, il en résulte une indisposition dont le premier degré est la démangeaison, & le dernier la douleur.

La douleur n'est donc que le sentiment

poussé à son dernier période, qui en portant à l'ame une perception désagréable, l'oblige de faire tous ses efforts pour s'y soustraire.

La douleur peut être divisée en idiopathique & en symptomatique; l'idiopathique est celle qui constitue par elle-même un genre de maladie, tel que le rhumatisme, la goutte, &c. La symptomatique est celle qui résulte, ou plutôt qui n'est qu'un symptome ou un accident d'une autre maladie, telle que celle qui accompagne les inflammations, les plaies, les luxations, les fractures, &c.

Comme je me suis borné dans cet ouvrage à traiter des maladies particulieres au genre nerveux, je ne dois parler de la douleur qu'en ce qu'elle concerne cette matiere; je dirai cependant en général que la douleur poussée à un trop grand degré, excité dans l'économie animale une agitation qui en trouble toutes les fonctions; la douleur d'un simple panaris fait naître la fievre, qui quelquefois devient assez forte pour produire le délire; on a même vu les accidents de cette maladie se multiplier au point d'être suivis de la mort du sujet, dont on auroit cependant pu le sauver, en employant les moyens nécessaires pour détruire, ou du moins calmer la vive douleur que cette maladie excite. Ces moyens consistent à faire une incision assez grande &

aſſez profonde, afin de donner iſſue à une matiere ichoreuſe qui irrite les nerfs aboutiſſants à la partie, & de débrider la gaîne des tendons que l'inflammation a conſidérablement tendus. On ne doit point pour cela attendre, comme le vulgaire ſe l'imagine, que la matiere ait acquis ce degré de maturité, qui fait paroître ou ſentir une fluctuation purulente ſous la peau. Mon expérience, & celle des très-grands Maîtres de l'Art, m'ont ſi bien confirmé dans cette pratique, que je n'héſite point de la conſeiller comme la ſeule qui prévient toujours & avec ſûreté les accidents ſouvent terribles d'une maladie, dont le ſiege & l'origine paroiſſent à peine mériter l'attention du Chirurgien.

La douleur dans certaine maladie, comme le cancer, ne contribue pas peu à en accélérer les progrès; elle tient la partie dans un éréthiſme qui augmente de plus en plus les embarras dans la circulation, & donne lieu a des engorgements, qui de proche en proche ſe communiquent aux glandes voiſines. Les palliatifs qui conviennent le mieux à cette maladie, contre laquelle nous n'avons point encore trouvé de vrai ſpécifique, ſe tirent tous de la claſſe des narcotiques, qui ont la propriété d'engourdir le genre nerveux, & par conſéquent de le rendre moins ſenſible.

On a successivement vanté la Belladona, la ciguë & différentes especes de Solanum, qui par leur vertu narcotique, ont presque toujours soulagé les malades, mais très-rarement guéri. Nous ne devons cependant pas négliger les avantages que présentent ces remedes, quoiqu'ils soient reconnus insuffisants pour opérer la cure radicale du cancer. En calmant la douleur, ils détruisent l'éréthisme & la crispation des vaisseaux qui avoisinent la glande affectée, ce qui rétablit plus de liberté dans la circulation des humeurs qui se portent à la partie, en facilite le retour, diminue par ce moyen le progrès de l'engorgement des glandes, & du moins rend au malade son mal supportable. Les narcotiques me paroissent si propres pour cette maladie, que je ne doute point que si jamais on lui trouve son vrai spécifique, il sera tiré de cette classe.

Dans toutes les maladies accompagnées de vives douleurs, les narcotiques sagement administrés, contribuent souvent à en accélérer la guérison. Quoique ces remedes n'agissent pas immédiatement sur la cause, en calmant les douleurs ils détruisent l'irritation & le trouble qu'elle occasionne : ce qui donne au Médecin le temps d'employer avec efficacité les remedes propres à détruire la maladie. Il faut cependant observer que leur

uſage devient dangereux dans les maladies qui ne peuvent ſe terminer que par l'évacuation critique de la matiere morbifique, parce qu'ils ont cette fâcheuſe qualité de ralentir, & ſouvent même de ſuſpendre les ſecrétions, ce qui les rend très-pernicieux dans toutes les maladies inflammatoires de la poitrine, parce qu'ils ſuppriment bientôt les crachats.

Les anciens avoient plus d'égard que nous aux accidents de la douleur; ils ne négligeoient rien pour la détruire; le fer, le feu ne leur parurent pas des moyens trop violents.

Si nous voyons aujourd'hui avec horreur leur pratique qui nous ſemble cruelle, n'avons-nous point à nous reprocher de laiſſer languir, & même quelquefois périr des malades qui trouveroient leur ſalut, ou du moins un ſoulagement dans la méthode des anciens?

L'inciſion circulaire qu'ils étoient en uſage de faire autour de la tête, en coupant les téguments juſqu'aux os du crâne, guériſſoit ſouvent des maladies très-opiniâtres de la tête. Combien de douleurs rhumatiſmales & goutteuſes qui avoient réſiſté aux autres remedes, ont enſuite cédé à l'application du cautere actuel ou potentiel! Cette pratique ne paroîtra jamais cruelle aux malades qui, tourmentés habituellement par

de vives douleurs, s'en trouveront délivrés par ces moyens. Il ſeroit donc très-intéreſſant de la faire revivre, mais avec la circonſpection que l'Art nous preſcrit de garder dans l'uſage des remedes violents.

Un Chirurgien Anglois, en coupant le nerf ophtalmique de Villis, qui paſſe par le trou ſourcilier, pour ſe diſtribuer aux téguments du front, guérit dans l'inſtant un malade qui ſouffroit habituellement un violent mal de tête.

J'ai vu dans ce pays-ci faire renaître avec le plus grand ſuccès la méthode des anciens; mais j'ai vu en même temps que, parce qu'on s'étoit aviſé de trop la généraliſer, elle avoit éprouvé des échecs qui tendoient à la replonger dans ſon ancien diſcrédit.

S'il étoit poſſible de pratiquer des ſaignées locales dans toutes les parties qui ſont menacées d'inflammation, en ouvrant une des arteres qui s'y diſtribuent, on ſeroit preſque toujours ſûr d'en arrêter les progrès, parce que la partie enflammée ne recevant plus par ce moyen la même quantité de ſang, celui qu'elle contient n'eſt plus alors preſſé par celui qui aborde, ce qui permet à la partie rouge du ſang qui comménçoit à pénétrer dans des vaiſſeaux étrangers, de revenir dans ſes propres conduits: tout reprend alors ſon état naturel; l'inflammation & la douleur cauſée par la

diſtention

distention des fibres nerveuses, sont bientôt dissipées.

J'ai ouvert deux fois l'artere temporale à des malades, en qui le délire annonçoit déjà l'inflammation des meninges, & j'ai eu l'avantage de voir cesser sur le champ tous les accidents. Je propose ce moyen comme le meilleur, pour prévenir les suites funestes de l'inflammation du cerveau. J'ai vu avec bien du regret périr plusieurs malades que j'aurois sans doute sauvés, s'il m'eût été possible de m'en servir; mais malheureusement je me trouvois contrarié par ces personnes que la nouveauté effraie, & peu faites pour comprendre les avantages d'un pareil moyen qui n'a par lui-même rien de dangereux.



CHAPITRE VII.

Les nerfs destinés aux mouvements, peuvent être viciés en trois manieres, par relâchement, tension, & action irréguliere.

J'ai traité dans les articles précédents toutes les maladies qui naissent du relâchement & de la perte du ressort des nerfs, sous le nom d'engourdissement, stupeur & paralysie; & quoique je n'aie parlé que des maladies propres aux nerfs du sentiment, celles-ci con-

ſervent avec elles tant d'analogie, qu'on ne ſauroit indiquer un traitement différent.

Quand par un vice contraire les nerfs ont acquis un degré de tenſion & de rigidité, pouſſé au-delà de celui qui leur eſt naturel, il en réſulte un genre de maladie, dont les eſpeces ſont l'éréthiſme, le ſpaſme, & la convulſion.

L'éréthiſme eſt une tenſion de la fibre muſculaire, qui, ſans être aſſez forte pour en brider entiérement l'action, la gêne cependant beaucoup. Cet état ſe rencontre dans preſque toutes les fievres qui portent un caractere de malignité; il eſt la ſuite de l'irritation qu'éprouvent les fibrilles nerveuſes, de cette matiere âcre & délétaire qui excite ces maladies, & les rend ſi dangereuſes, parce qu'elle gêne l'oſcillation des vaiſſeaux, à l'action de laquelle la nature a confié le ſoin de l'expulſion de toute matiere morbifique, paſſée dans le ſang.

L'éréthiſme ſe rencontre encore dans pluſieurs maladies chroniques, occaſionnées par le défaut d'équilibre, entre les forces centrales qui ſont affoiblies, & celles de la circonférence qui leur oppoſent trop de réſiſtance, ce qui empêche l'élaboration des humeurs, & leur dépuration par les voies excrétoires; enſorte qu'elles acquierent, (& ſpécialement l'humeur lymphatique,) une âcreté qui irrite la fibre de leurs vaiſſeaux,

d'où nait cette tension qu'on nomme éréthiſme. La premiere indication que préſente cet état, eſt de relâcher les parties extérieures, afin que réſiſtant moins à l'action des forces centrales, l'équilibre du jeu de la machine ſe rétabliſſe, ce qui facilitera en même temps les ſecrétions que la criſpation des vaiſſeaux ſecrétoires rendoit difficiles.

Les bains ſont auſſi le remede le plus efficace qu'on puiſſe mettre en uſage dans ces maladies, à moins qu'ils ne ſoient contre-indiqués par des accidents que l'habile Médecin ſait très-bien connoître. C'eſt à la ſagacité de ſon diſcernement qu'on le diſtingue de ces empiriques, qui, ſur l'exemple de quelques cures, où le haſard a eu plus de part que le ſavoir, traitent indiſtinctement avec des remedes qui leur ont une fois réuſſi, toutes ſortes de malades dont le plus grand nombre ne peut manquer de devenir la victime.

Comme l'article des vapeurs me fournira l'occaſion de traiter très au long cette matiere intéreſſante, je dois, pour éviter des répétitions, me borner à préſent à ce que j'en viens de dire.





CHAPITRE VIII.

LE ſpaſme que l'on confond aſſez ordinairement tantôt avec l'éréthiſme, tantôt avec la convulſion, a cependant des caracteres particuliers qui le diſtinguent de l'un & de l'autre ; il differe de l'éréthiſme, par le degré de tenſion de la fibre nerveuſe, qui dans le ſpaſme eſt beaucoup plus conſidérable que dans l'éréthiſme, puiſque le ſpaſme interdit tout mouvement dans la partie affectée : cette tenſion eſt conſtante, tandis que les convulſions ſont caractériſées par un mouvement forcé & involontaire, alternativement ſuivi de contraction & de relâchement. On auroit donc tort de confondre ces trois états qui préſentent des différences très-ſenſibles.

Le ſpaſme eſt ou général ou particulier; c'eſt-à-dire, qu'il affecte tout le corps, ou qu'il ſe borne à une ou pluſieurs parties.

Le ſpaſme général reçoit différents noms, ſuivant les ſymptomes qui l'accompagnent; on l'appelle tétanos, lorſqu'il tient tout le corps droit & immobile; emproſtotonos quand le corps eſt fléchi, de maniere que le menton s'appuie ſur la poitrine, & les genoux contre le ventre : on nomme opiſtotonos celui qui tient la tête & le corps courbés en arriere.

Le ſpaſme général ſe reconnoît à la rigidité du tronc & des extrêmités qui demeurent immobiles, accompagnée d'une reſpiration très-laborieuſe, d'un pouls dur & fébrille, ſans que les ſens ſoient altérés. On range cette maladie parmi les aiguës, parce qu'elle cede, ou fait mourir le malade en peu de jours, ce qui la diſtingue de celle qu'on nomme catoche, qui comme dans le tétanos tient auſſi tout le corps rigide & immobile, avec cette différence que la reſpiration & le pouls demeurent dans leur état naturel, que les ſens ſont très altérés, & que la guériſon ou la mort du malade ne ſurvient pas ſi promptement. (*a*)

La cauſe immédiate du ſpaſme gît dans la criſpation des nerfs, qui tend la fibre dont ils ſont compoſés, au point de les faire réſiſter à l'action du ſens intérieur, comme un reſſort trop bandé réſiſte au mouvement qu'on lui imprime. Cette criſpation eſt occaſionnée par l'âcreté de quelques matieres qui irritent le genre nerveux en général, ou qui agiſſant ſur une ſeule partie, communique l'irritation qu'elle y produit à toute la machine, parce que ſes reſſorts réagiſſant tous les uns ſur les autres, l'un ne

(*a*) Voyez ***Sauvage, Genera & ſpecies morborum, Claſſis IV.***

ſauroit être vivement ébranlé, ſans que les autres n'y participent.

On a vu ſurvenir un ſpaſme univerſel à la bleſſure du tendon d'Achille. J'ai été témoin d'un pareil ſpaſme qu'éprouva une perſonne à la ſuite d'une vive douleur qu'elle reſſentit pendant les efforts violents & infructueux que fit un Dentiſte pour lui arracher une dent; ſon corps & tous ſes membres reſterent roides & immobiles pendant demi-heure, au bout duquel temps elle reprit ſon état naturel, à la grande ſatisfaction de l'Opérateur qui l'avoit cru morte.

Il eſt encore une autre eſpece de ſpaſme, qui eſt celui qui accompagne les derniers moments de la vie, lorſque la cauſe qui la détruit eſt violente & prompte; il eſt la ſuite de la deſtruction ſubite des forces centrales, parce qu'alors celles de la circonférence, n'éprouvant plus de leur part cette réaction qui maintenoit leur équilibre, ſe développent autant qu'il eſt en elles: ce qui donne à la fibre nerveuſe une tenſion qui ne lui permet plus aucun mouvement. Si on enfonce un couteau entre les vertebres du cou d'un animal, ſur le champ ſon corps & ſes membres deviennent roides, & il meurt dans un vrai état de ſpaſme, ce qui n'arrive point ſi on l'égorge, & qu'on le laiſſe mourir par la perte de ſon ſang; il périt alors dans des mouvements convulſifs, parce

que l'affoibliſſement ſucceſſif de ſes forces rend ſes organes incapables d'une action réguliere ; c'eſt ce que nous remarquons dans tous ceux qui meurent à la ſuite d'une hémorrhagie ou de quelques évacuations conſidérables, comme dans le cholera-morbus.

Nous avons reconnu deux cauſes prochaines du ſpaſme général ; l'une qui dépend de l'âcreté de quelques humeurs qui irritent vivement le genre nerveux, & l'autre qui vient de la bleſſure de certaines parties tendineuſes ou aponevrotiques, dont l'ébranlement & l'irritation ſe communiquent à toute la machine.

L'indication que préſente la premiere cauſe, eſt d'adoucir ou d'expulſer l'humeur irritante ; mais comme les accidents de cette maladie menacent le ſujet d'une mort prochaine, on eſt ſouvent obligé de travailler à les calmer, avant que de ſonger à détruire la cauſe. Les bains ſont pour cela le remede le plus prompt & le plus ſûr qu'on puiſſe employer ; ils produiſent un relâchement qui ne manque jamais de ſoulager le malade, & comme ſouvent le premier ſiege de l'irritation ſe rencontre dans la région épygaſtrique, ou à l'eſtomac ou au diaphragme ; & que d'ailleurs ces organes ſont le centre de toutes les forces animales, il eſt très-intéreſſant d'en relâcher les reſſorts qui ſont alors dans une très-grande tenſion. L'uſage

des potions huileuſes, des boiſſons émollientes, opere de très-bons effets. J'ai guéri une Demoiſelle atteinte de vapeurs hyſtériques, qui dans ſes accès éprouvoit un ſpaſme univerſel, accompagné d'une très-grande difficulté de reſpirer. Une cuiller d'huile d'olive que je lui faiſois prendre alors, détruiſoit preſque ſur le champ ce ſpaſme; dans l'intervalle de ſa guériſon (dont je donnerai l'hiſtoire à l'article des vapeurs,) je l'ai ainſi ſoulagée pluſieurs fois, ſans que jamais ce remede ait manqué de produire le même effet.

Les ſaignées, par le relâchement qu'elles procurent, les narcotiques, par leur vertu d'engourdir le genre nerveux, & de le rendre moins irritable, ſont auſſi des remedes qui doivent être employés & réitérés ſuivant la nature & l'urgence des accidents. Quelques Auteurs conſeillent encore de faire de fortes ligatures à tous les membres, mais je ne vois pas quel avantage on peut tirer d'un tel moyen.

Quand on a calmé la fougue des accidents, & que le danger eſt devenu moins preſſant, on doit travailler à détruire la cauſe; & pour cela, il faut s'aſſurer de ſa nature, afin de la combattre par des remedes convenables.

Si c'eſt une tranſpiration ſupprimée qui a occaſionné le ſpaſme, ce dont on voit

assez d'exemples, (*a*) il faut employer les diaphorétiques, les sudorifiques & les frictions pour la rétablir.

Si on a lieu de soupçonner que ce soit l'âcreté de quelque humeur qui irrite l'estomac & les intestins, comme une bile érugineuse & quelques substances vénéneuses, prises avec les aliments, il faut avoir recours aux émétiques, aux purgatifs & aux lavements.

On conseille encore l'usage des ventouses sans scarifications, appliquées au cou, aux lombes, aux épaules & aux mamelles, & cela dans le dessein de détourner & d'attirer l'humeur séreuse & bilieuse, qui irrite les nerfs. Un pareil moyen me paroît peu capable de produire cet effet, & s'il réussit quelquefois à calmer le spasme, c'est plutôt en détruisant l'équilibre de l'action tonique qui bande tous les ressorts de la machine:

(*a*) Sauvage rapporte qu'un jeune Jardinier fut attaqué d'un tétanos, pour être descendu dans un puits très-profond, dans un moment qu'il étoit en sueur, où il fut saisi par un froid humide, qui supprima la transpiration. Il fut guéri en sept jours, par le traitement suivant. On lui fit plusieurs saignées dans les premiers jours; on le mit à la diete, & par une décoction chaude de chicorée, on le fit beaucoup suer; on calma les vives douleurs, accompagnées d'insomnie, par l'usage des narcotiques.

ce qui peut arriver de cette maniere. Le reſſort des parties qui ſe trouvent ſous la ventouſe, venant à être forcé par la diſtention qu'elles éprouvent, ne peut plus réſiſter à celui des parties voiſines, & celles-ci ne trouvant plus contre elles de point d'appui, ſont obligées de ſe relâcher.

Lorſque c'eſt la bleſſure de quelque partie tendineuſe ou aponevrotique, qui a donné lieu au ſpaſme, il faut avoir promptement recours à tous les moyens capables de détruire l'irritation que ſouffre la partie bleſſée. Si elle eſt cauſée par le déchirement ou la ſection imparfaite de quelques nerfs, il faut dilater la plaie, & même couper en entier le tendon ou l'aponevroſe, ſi une ſimple dilatation ne ſuffit pas.

Lorſque l'importance ou la ſituation de la partie bleſſée, demande des ménagements dans les inciſions qu'on voudroit faire, il faut avoir recours aux topiques émollients & relâchants, & lorſqu'ils ſont inſuffiſants, on emploie les deſſicatifs qui détruiſent la ſenſibilité dans l'endroit bleſſé. L'huile de térébenthine réuſſit aſſez ſouvent à calmer les accidents de la bleſſure des tendons. Si elle ne ſuffit pas, il faut ſe ſervir de l'huile bouillante & même du cautere actuel ou potentiel.

Quelquefois l'irritation eſt entretenue par la préſence d'un corps étranger ou par

l'âcreté de quelques humeurs, qui n'ayant pas une issue facile, séjournent dans la partie blessée, & s'y corrompent. Dans le premier cas, il faut, par tous les moyens qu'indique la Chirurgie, faire l'extraction du corps étranger. Dans le second, il faut donner issue à la matiere, en dilatant la plaie & en faisant, si le cas l'exige, des contre-ouvertures; il faut en même temps chercher à adoucir son âcreté par des détersifs adoucissants, onctueux, mucilagineux, tels que le miel rosat, l'huile d'amende douce, l'onguent d'althæa, les mucilages de psillium, de mauve, &c.



CHAPITRE IX.

LE spasme particulier est celui, qui, borné à une ou plusieurs parties, laisse les autres dans leur état naturel. Il reçoit aussi différents noms, suivant les endroits qu'il attaque, les accidents qu'il occasionne & les causes qui le produisent. On le nomme tic, lorsqu'il survient aux muscles de la mâchoire inférieure; strabisme, quand il saisit les muscles du globe de l'œil; torticolis, quand ce sont ceux du cou; contracture, lorsqu'il affecte les muscles du bras ou des cuisses; priapisme, celui des muscles du membre viril.

CHAPITRE X.

LE tic eſt une maladie ordinairement douloureuſe, qui rend la mâchoire inférieure roide, ſouvent ſans mouvement, ou du moins très-gêné; il eſt tonique ou convulſif, c'eſt-à-dire, qu'il tient les muſcles de la mâchoire dans une tenſion conſtante; & alors il ſe rapporte au ſpaſme; ou bien il les fait mouvoir par une action forcée & indépendante de la volonté, & alors il doit être rangé dans la claſſe des maladies convulſives. (a)

Les muſcles qui meuvent la mâchoire inférieure, ſont au nombre de dix, dont huit qui ſervent à la relever ſont très-forts, tandis que les deux deſtinés à l'abaiſſer, paroiſſent très-foibles; auſſi la mâchoire inférieure ſe tient naturellement appliquée contre la ſupérieure, par la ſimple élaſticité de ſes muſcles releveurs; c'eſt une particularité qui ne ſe rencontre que dans cette ſeule partie, & qui convient très-bien à ſes fonctions, puiſque ſe bornant à ſaiſir & à broyer les aliments, elle n'a beſoin de force que pour

(a) Sauvage, Claſſe IV.

s'appliquer contre la mâchoire supérieure, son seul poids aidé de l'action des muscles digastriques étant suffisant pour l'en écarter. Il résulte delà, que pour peu que l'élasticité de ses muscles releveurs vienne à augmenter, elle demeure fortement jointe à la mâchoire supérieure : aussi cet accident ne manque guere d'accompagner toutes les maladies causées par une irritation dans le genre nerveux, ce qui rend souvent le tic avant-coureur ou symptome de quelques autres maladies, comme de l'épilepsie, du spasme général, des vapeurs hystériques, &c.

Les enfants nouveaux nés sont sujets au tic, (*a*) & c'est chez eux une maladie très-dangereuse ; elle s'annonce par des cris obscurs, c'est-à-dire, moins aigus que ceux qui leur sont ordinaires ; la bouche est presque fermée, les gencives demeurent écartées l'une de l'autre, de la distance d'environ deux lignes, & on ne sauroit les faire joindre, sans risquer de leur casser la mâchoire ; les levres sont presque sans mouvement, & quoique la déglutition des choses liquides, qu'on introduit dans leur bouche, soit assez facile, ils ne sauroient cependant tetter ; le ventre est constipé, distendu par les vents, & le pouls demeure naturel.

(*a*) Sauvage, Classe IV.

Ces accidents ſubſiſtent quelquefois pendant deux jours, ſans éprouver aucun changement, & le plus ſouvent ils font mourir ces petits enfants, qui avoient paru vigoureux & bien portants en venant au monde; quelquefois le cou, le tronc, & les membres deviennent roides & tombent dans un ſpaſme univerſel; le muſcle quarré des levres eſt ſouvent auſſi dur que le bois. Cette maladie eſt plus commune dans l'hiver & les temps humides, qu'en été & dans les temps ſecs; elle eſt d'autant plus dangereuſe, qu'elle ſaiſit les enfants plus près de leur naiſſance; que les gencives ſe tiennent plus rapprochées l'une de l'autre. Quand le ſpaſme général ſe joint au tic, il n'en augmente pas le danger, & ſi la maladie tire en longueur, & qu'elle parvienne au cinquieme jour, on a beaucoup à eſpérer; c'eſt dans cette occaſion, qu'on peut faire valoir ce proverbe: *Qui gagne du temps, gagne tout.*

Il faut dans la cure de cette maladie, éviter les remedes purgatifs & émétiques, parce qu'ils ſont abſolument mortels. Tous les ſoins doivent ſe tourner du côté du régime.

Comme ces enfants ne peuvent tetter, il faut que la nourrice faſſe couler ſon lait dans leur bouche, de quart d'heure en quart d'heure, obſervant de leur en donner peu à la fois, crainte de ſurcharger leur

petit estomac, qui se trouve alors dans une grande irritation.

On cherche ensuite à calmer le spasme par les remedes sédatifs & nervins. Pour cela, on leur fait prendre toutes les heures une cuillerée d'un julep, qui se fait avec partie égale d'eau de fleur de tilleul & de cerise noire, environ une once de chacune, demi-once sirop de pivoine, dix grains de nitre purifié, & six grains poudre de guttette; lorsque les accidents deviennent plus urgents, on y ajoute un ou deux grains d'ambre gris, autant de cinabre d'antimoine, & quatre ou cinq grains de poudre de corail préparé.

Il faut encore relâcher le ventre, qui, comme nous l'avons dit, est très-tendu, par des lavements de lait, des suppositoires de beurre frais, de légeres fomentations sur le ventre. (*a*)

Lorsque le spasme devient général, les bains dans l'eau tiede sont le remede le plus sûr & le plus efficace qu'on puisse employer.

Un enfant de deux ans fut attaqué d'un spasme général, dans lequel la mâchoire inférieure étoit si fortement retenue contre la supérieure, qu'aucun moyen ne fut ca-

---

(*a*) Voyez Sauvage, Classe IV.

pable de l'abaiſſer ; il demeura dans cet état pendant deux jours, ſans qu'on pût lui rien faire avaler ; trois Médecins avoient prononcé ſon arrêt de mort, lorſque la mere me pria de vouloir tenter quelque remede ſur ſon enfant. Son état me parut auſſi déſeſpéré qu'aux Médecins qui l'avoient vu avant moi ; je conſeillai cependant de le mettre dans un bain tiede, ſans beaucoup compter ſur ce remede ; il n'y eut pas reſté un quart d'heure, que le ſpaſme ceſſa & l'enfant fut rétabli d'une maniere preſque miraculeuſe. Le même accident revint au bout de quinze jours ; la mere, ſans conſulter perſonne, le plongea dans l'eau, qu'elle ne ſe donna pas la peine de faire chauffer, & il fut guéri encore plus promptement. J'ai depuis fait mettre pluſieurs fois dans le bain, des enfants attaqués de convulſions, & elles ont toujours cédé. Lorſque la cauſe n'eſt pas mortelle, c'eſt un moyen infaillible de délivrer les enfants d'un accident auquel la grande délicateſſe de leurs nerfs les rend très-ſujets.

Il faut avoir ſoin de tenir chaudement ces petits corps tendres, dont les extrêmités dans cette maladie ſont toujours froides, ce qui ne contribue pas peu à augmenter la rigidité & la tenſion que le ſpaſme occaſionne.

Le tic ſurvient auſſi aux grandes perſonnes, & différentes cauſes peuvent y donner lieu,

telle qu'un vice ſcorbutique, arthritique, & ſyphillitique, une plaie dans laquelle les tendons ou les aponevroſes des muſcles de la mâchoire, comme du crotaphite ou du maſſeſter, ſont piqués ou déchirés, des vers qui en mordant l'orifice de l'eſtomac, portent l'irritation juſqu'aux nerfs de la mâchoire, qui ont beaucoup de communication avec ceux de l'eſtomac, par l'intermede de l'œſophage. On remarque que les enfants, & même les grandes perſonnes qui ſont ſujettes aux vers, grincent ſouvent les dents en dormant, par la convulſion des muſcles ptérigoïdiens qui ſont irrités; il faut combattre cette maladie, en attaquant la cauſe qui l'a produite. Lorſque c'eſt un vice ſcorbutique qui tient les muſcles & les ligaments de la mâchoire rigides, & dans une contraction forcée, on a recours aux anti-ſcorbutiques, & l'on verra dans le traitement de la contracture ſcorbutique, les remedes qui ſont les plus efficaces. Si c'eſt un vice arthritique qui s'eſt fixé ſur les muſcles & les nerfs de la mâchoire, le malade ne peut ouvrir la bouche, ſans éprouver de vives douleurs; il faut mettre en uſage tous les remedes capables de chaſſer, ou du moins de détourner de la partie, cette humeur dont nous connoiſſons peu la nature, & encore moins le vrai ſpécifique. On a vu cependant quel-

quefois réuſſir les ſudorifiques, les douches d'eaux thermales, comme celles de Bourbon, de Balaruc, de Vichi, &c. L'application des emplâtres épiſpatiques, qui attirent au dehors l'humeur, lorſqu'on les met ſur la partie malade, & l'en détournent quand on les applique à quelques autres parties, comme à la nuque, aux épaules, aux bras ou aux jambes.

Tous ces remedes ſont quelquefois infructueux, & il ne reſte plus qu'une reſſource pour procurer la guériſon d'une maladie auſſi cruelle, qui eſt de couper les nerfs qui ſe diſtribuent aux muſcles de la mâchoire. Il faut conſulter à ce ſujet les obſervations d'André, Chirurgien de Verſailles, dans leſquelles on verra l'hiſtoire de pluſieurs cures opérées par la ſection ou la cautériſation des nerfs maxillaires, tant des ſous-orbitaires, que de ceux qui forment ſous la parotide, ce qu'on appelle la patte-d'oie, & qui ſe diſtribuent à la face, à la mâchoire & au cou. Ce Chirurgien rapporte la cure d'une maladie ſinguliere de ce genre, qu'éprouva une femme, à la ſuite d'un coup qu'elle reçut vers le grand angle de l'œil; il ſurvint une fiſtule à l'os de la mâchoire ſupérieure, dont elle fut guérie aſſez promptement, après l'extraction qu'on lui fit de trois dents de devant; mais elle reſſentit bientôt après des contractions ſpaſ-

modiques, si douloureuses dans tous les muscles de la mâchoire, qu'elle ne pouvoit manger, tousser, se moucher, ni cracher, sans faire les hauts cris; la douleur se communiquoit même à tous les muscles de la face, & il lui sembloit par intervalle qu'on lui enlevoit le péricrane. Après avoir employé infructueusement tous les remedes indiqués ci-dessus, le célebre Maréchal lui fit une incision entre les gencives & l'os maxillaire qu'il conduisit jusqu'au bord de l'orbite, au moyen de laquelle il s'étoit proposé de couper les muscles incisifs & canins, avec les nerfs qui s'y distribuent. Cette opération soulagea la malade, & lui procura la même nuit un sommeil tranquille; mais bientôt après les accidents étant revenus, elle s'adressa au Chirurgien André, qui lui appliqua la pierre à cautere au côté du nez, mit ensuite sur l'escarre de l'eau mercurielle, & continua ce traitement douze jours, pendant lequel temps il parvint à brûler jusqu'à l'os : dès ce moment la malade fut parfaitement guérie. Lorsque dans les commencements on touchoit avec le stylet un nerf qui se trouvoit à découvert, on excitoit à volonté les accidents du tic; mais quand la cicatrice fut faite, ils disparurent sans retour.





CHAPITRE XI.

LE ſtrabiſme eſt une maladie qui change la direction naturelle des yeux. Quoiqu'elle ne dépende pas toujours d'une affection dans les nerfs de l'œil, & que dans cet ouvrage je ne me ſois propoſé que le traité des maladies des nerfs, je crois cependant devoir faire l'hiſtoire des différentes cauſes qui peuvent y donner lieu, pour établir les différences du ſtrabiſme ſpaſmodique, d'avec les ſtrabiſmes où l'affection des nerfs n'a aucune part, & en même temps faire diſtinguer ceux que l'Art peut guérir, d'avec ceux qui ſont incurables.

Toutes les perſonnes verſées dans l'optique, ſavent que les rayons de lumiere en pénétrant dans le globe de l'œil, ſouffrent une réfraction, qui par rapport à la convexité de la cornée, & à la figure lenticulaire du cryſtallin, de divergents qu'ils étoient avant que d'entrer dans l'œil, les rend convergents; enſorte que le point de réunion de leur convergence porte ſur la rétine; on ſait encore qu'il n'y a que les rayons qui tombent obliquement ſur la cornée, qui ſouffrent cette réfraction; ceux qui la pénetrent perpendiculairement, conſervent

leur même direction : ce ſont ces derniers qui donnent l'axe optique de l'œil.

Dans la vue naturelle, l'axe optique de l'œil droit eſt parallele à celui de l'œil gauche, & ils ſe réuniſſent toujours ſur le même point de l'objet conſidéré. L'angle formé par la réunion de ces deux axes, contribue à nous faire juger de la grandeur & de la diſtance de l'objet, parce que cet angle devient plus ou moins aigu, ſelon que l'objet eſt plus ou moins grand, ou plus ou moins éloigné.

Dans le ſtrabiſme, les deux axes ne conſervant pas la même direction, font paroître la vue fauſſe & égarée.

Si le milieu de la rétine ſe trouve moins ſenſible que ſes bords, l'œil ſe préſente obliquement devant l'objet, afin que les rayons puiſſent parvenir ſur les endroits de la rétine, qui ſont ſenſibles aux impreſſions de la lumiere. Ce ſtrabiſme qu'on nomme vue oblique, eſt peu ſuſceptible de guériſon. Quand le vice eſt récent, & qu'on croit en devoir entreprendre la cure, il faut employer les mêmes remedes que dans la goutte ſereine.

La vue oblique peut encore avoir lieu par un changement, dans la convexité de la cornée, qui fait que la réfraction qu'éprouvent les rayons de lumiere, ne les porte pas ſur le milieu de la rétine. La poſition

oblique du cryſtallin opere le même effet.

Si ces vices ont été produits par quelques contuſions ſur l'œil, on peut en tenter la guériſon par les remedes réſolutifs, tels que la myrrhe, la tuthie, le fiel de poiſſon, & la graiſſe de vipere, &c.

La foibleſſe de l'un ou de l'autre œil, cauſe auſſi le ſtrabiſme, parce que celui qui ne jouit pas de la même force, ne voit point d'auſſi loin, ni auſſi nettement que l'autre, ce qui fait qu'on s'accoutume à diriger vers l'objet celui qui eſt le plus fort, tandis qu'on oublie le foible qui devient inutile à la vue. Pour tenter la cure de cette eſpece de ſtrabiſme, il faut couvrir pendant un certain temps l'œil qu'on connoît le plus fort, afin que le foible qui eſt obligé d'exécuter ſeul la viſion, acquiere par cet exercice plus de force. Quand après avoir tenté ce moyen pendant trois mois, on n'a pas réuſſi, on doit regarder la maladie comme incurable.

Tous les enfants ſont louches en venant au monde. Comme ils ne diſtinguent encore aucun objet, on leur voit porter les yeux çà & là, l'œil droit tournant d'un côté, & le gauche de l'autre; mais à meſure que leur vue ſe fortifie, les deux yeux commencent à ſe diriger vers le même objet, parce que c'eſt un moyen de l'appercevoir plus diſtinctement, & peu à peu ils con-

tractent l'habitude de porter les axes optiques ſur le même point ; enſorte que la volonté n'eſt plus maîtreſſe d'en changer la direction : j'ai cependant vu des perſonnes qui par un exercice imprudent, & capable de faire contracter une habitude difficile à corriger, avoient conſervé la faculté de tourner les yeux comme le Caméléon, en changeant à volonté la direction des axes optiques.

Puiſque la vue que nous appellons droite & naturelle, dépend de la bonne habitude que les enfants contractent dans la premiere année de leur naiſſance, on ſent combien il eſt eſſentiel de prévenir tout ce qui ſeroit capable de la changer.

Si une nourrice place habituellement le berceau de ſon enfant, de façon que le jour ou la lumiere ſe préſente toujours du même côté, l'enfant qui cherche ordinairement la lumiere, s'accoutume à porter les yeux de ce côté ; & comme c'eſt l'œil qui ſe trouve du côté de la lumierequi l'apperçoit plus facilement, il le dirige vers elle autant qu'il peut, tandis qu'il néglige l'autre qui lui devient preſque inutile, ce qui le fait infailliblement devenir louche. Comme cette eſpece de ſtrabiſme ne dépend que d'une mauvaiſe habitude contractée ; que les yeux ne ſont d'ailleurs altérés par aucun vice, la cure en eſt aſſez facile ; on réuſſit preſque toujours,

si le temps qu'on emploie à détruire cette mauvaise habitude, est proportionné à celui qui a été employé à la contracter.

De tous les moyens qui ont été proposés jusqu'à ce jour, celui qui est le plus avantageux, & en même temps le plus simple, c'est de tenir alternativement un œil fermé pendant huit ou quinze jours, pour ne laisser à l'enfant que l'usage d'un seul œil. De cette façon, il est obligé de diriger l'axe optique de l'œil découvert vers l'objet, & comme l'un & l'autre sont alternativement fermés & découverts, il s'accoutume peu à peu à diriger les deux axes optiques sur le même endroit. Ce moyen est préférable à ces especes de lunettes ou masques, qui ont de chaque côté un petit trou, à travers lesquels les enfants sont obligés de regarder. J'ai remarqué que loin de corriger le strabisme, elles le rendoient souvent plus considérable.

Le strabisme spasmodique est celui qui dépend d'une tension contre nature des muscles moteurs des yeux : ce qui les tient fixés sans mouvement, & semble les repousser hors de l'orbite. Il se distingue du strabisme convulsif, parce que dans le premier les yeux demeurent immobiles, & dans le convulsif, ils sont involontairement agités d'un côté & d'autre.

Cet accident est presque toujours accom-

pagné

pagné de quelqu'autre maladie; il ſurvient aſſez ſouvent aux fractures du crâne, aux bleſſures du péricrâne, & à celles des meninges, aux différentes affections du genre nerveux, comme l'épilepſie, le tétanos, & aux accès des vapeurs hyſtériques; il accompagne ordinairement les derniers moments de la vie, dans les maladies aiguës, & ſur-tout celles des enfants, parce que chez eux la fibre nerveuſe jouit de l'élaſticité vivante, à un degré beaucoup plus éminent, que dans les grandes perſonnes, (quant à la mobilité ſeulement, & non à la force,) ce qui fait qu'auſſi-tôt que les forces centrales ſont détruites, celles de la circonférence n'étant plus contrebalancées, développent tout leur reſſort, d'où nait cette tenſion dans tous les muſcles qui établit le ſpaſme.



CHAPITRE XII.

Du Torticolis.

LE torticolis eſt une inflexion forcée de la tête qui la retient penchée d'un côté ou de l'autre, en avant ou en arriere, élevée ou abaiſſée. (*a*)

Dans l'état naturel, la tête eſt maintenue

(*a*) Voyez Sauvage, Claſſe IV.

droite par l'action combinée de ſes muſcles fléchiſſeurs & extenſeurs, & principalement de ces derniers qui ſont beaucoup plus forts que les fléchiſſeurs, parce que ſon poids qui la porte naturellement en avant, ſuffit pour opérer la flexion ; ce qui fait que pendant le ſommeil où les muſcles ſont relâchés, la tête ne peut ſe ſoutenir dans l'attitude qu'elle conſerve dans la veille. Il eſt aiſé de comprendre que, ſi les muſcles fléchiſſeurs acquierent une tenſion plus grande que celle qui leur eſt naturelle, ou que les muſcles extenſeurs ſoient relâchés, la tête ſe penchera en devant; comme par un vice contraire, elle ſe portera en arriere ; ſi un des muſcles ſternomaſtoïdiens, dont les fonctions ſont de porter la tête de côté, devient trop tendu, ou que ſon antagoniſte ſoit relâché, elle ſera par la même raiſon retenue de côté.

La cure de cette maladie eſt indiquée par ſa propre cauſe ; c'eſt-à-dire, que ſi elle eſt produite par la tenſion des muſcles, il faut employer les remedes néceſſaires pour en procurer le relâchement, & ils ont tous été décrits dans le chapitre du ſpaſme général ; ſi c'eſt un relâchement qui l'a cauſé, il faut les fortifier, & on peut conſulter à ce ſujet les remedes indiqués à l'article de la paralyſie.

Il eſt encore une autre eſpece de torti-

colis qui vient d'un vice dans les os, comme d'une exoſtoſe ou d'une luxation incomplete des vertebres; lorſque ce vice eſt ancien, on en tenteroit en vain la guériſon.

Je ne parlerai point de cette eſpece de torticolis, qui ſurvient à ceux qui ont eu l'imprudence de s'expoſer à un air froid dans le temps qu'ils étoient en ſueur; ſa cure qui eſt facile, n'eſt du tout point du reſſort de ce traité.



CHAPITRE XIII.

De la Contracture.

LA contracture eſt une tenſion contre nature des muſcles des bras ou des jambes qui gêne, & quelquefois intercepte leur mouvement.

Cet état a peu de rapport avec le ſpaſme, qui eſt une maladie aiguë, dont l'accès ſaiſit tout à coup, & n'eſt pas de longue durée, tandis que la contracture vient peu à peu, & ſe diſſipe lentement. Cependant comme la contracture dépend d'une rigidité dans la fibre nerveuſe qui compoſe les muſcles, elle doit être miſe au rang des maladies des nerfs; on pourroit même la regarder comme un ſpaſme chronique.

On reconnoît pour cauſe de cette maladie différents vices, tels que le ſcorbutique,

l'arthritique, & le vérolique. (*a*) Elle vient quelquefois à la ſuite de ces violentes coliques nerveuſes, auxquelles les Peintres ſont ſujets. Les vins tartareux, acides & auſteres, comme ſont ceux du Rhin, rendent auſſi ceux qui en font uſage ſujets à la contracture; ce qui fait qu'elle eſt aſſez commune chez les peuples qui habitent les contrées que ce fleuve arroſe.

Lorſque c'eſt un vice ſcorbutique qui donne lieu à la contracture, ce ſont les extrêmités intérieures qui s'en trouvent ordinairement attaquées les premieres. Elle commence par les muſcles & les tendons du gras de jambe, qui s'endurciſſent peu à peu; & à meſure que la maladie fait des progrès, elle ſaiſit de proche en proche les muſcles voiſins; enſorte que ſucceſſivement tous les membres en ſont attaqués, & ne peuvent plus s'étendre. Le corps du malade reſte alors replié & ramaſſé comme une boule.

Bernard Blow aſſure avoir guéri ſcixante malades qui étoient atteints de la contracture ſcorbutique, par le ſeul remede ſuivant. Prenez huit poignées de joubarbe âcre, faites infuſer dans ſeize livres de biere, juſqu'à diminution de la moitié, dont on fait prendre au malade trois onces tous les ma-

(*a*) Voyez Sauvage, Claſſe IV.

tins. Du résidu des feuilles, on en fait des cataplasmes pour appliquer sur les membres contractés.

Ce remede, quoique singulier, ne doit pas être rejetté, sur-tout après l'autorité & l'expérience de celui qui le propose : cependant si la délicatesse d'un malade, ou quelqu'autre complication de maux, faisoit craindre l'usage de ce remede qui est très-actifs, je ne doute point qu'on ne réussît avec des anti-scorbutiques plus doux, tels que la salsepareille, le cresson, le becabunga, &c. Les bains & les fomentations avec des décoctions de plantes anti-scorbutiques ne contribuent pas peu à en accélérer la guérison.

La contracture occasionnée par un vice arthritique ou rhumatismal, est souvent accompagnée de vives douleurs; quelquefois au contraire, les membres qui en sont attaqués ne conservent qu'un sentiment obscur avec beaucoup de foiblesse.

Dans le premier cas, on cherche à calmer les douleurs par l'application des anodins en cataplasmes & en fomentations. Les plantes qu'on emploie pour cela avec plus de succès, sont toutes les especes de Solanum, la belladona, la ciguë, la mauve, la pariétaire, &c. On fait prendre intérieurement le lait coupé avec la esquine, la salsepareille.

Si les douleurs sont vives, que le malade

ne puiſſe point repoſer, il faut par les narcotiques prudemment adminiſtrés, chercher à lui procurer quelques heures de ſommeil qui réparent l'accablement où le jette l'agitation que lui fait éprouver la douleur.

J'ai vu à Paris un Charlatan qui donnoit dans cette maladie avec le plus grand ſuccès, une décoction faite avec demi-once de la tige de Solanum ſcandens dans une chopine d'eau, dont il faiſoit prendre un verre matin & ſoir. Ce remede eſt encore excellent pour les coliques néphrétiques. La vertu narcotique de cette plante la rend très-propre à toutes les maladies où la douleur eſt idiopathique.

Dans le ſecond cas, il faut employer avec plus de profuſion les diaphorétiques, & même les ſudorifiques. Ils ſe compoſent avec les bois de gayac, de ſalſepareille, de eſquine & de ſaſſafras; on les aiguiſe avec les ſels volatils, tels que ceux de vipere, de ſuccin, de ſel ammoniac, &c. Les bains & les douches, avec les eaux thermales, ſont des ſecours auxiliaires qui ne contribuent pas peu à ſeconder l'effet des remedes intérieurs.

J'ai guéri une Demoiſelle dans cet état, de la maniere ſuivante.

Elle prenoit chaque jour un bain tiede, où elle demeuroit une heure & demie; elle buvoit dans le bain un grand verre d'une

tiſane ſudorifique ordinaire, dans lequel je faiſois fondre quatre grains de ſel volatil de vipere. Au ſortir du bain, elle paſſoit dans un lit bien chaud, où elle reprenoit un ſecond verre de tiſane ſans ſel volatil. Il ſurvenoit bientôt une ſueur abondante, que je faiſois entretenir pendant deux heures, en la tenant bien couverte. Elle avoit pour boiſſon ordinaire, une légere eau de poulet, dont elle buvoit copieuſement, ce qui délayoit amplement les humeurs, & ne contribuoit pas peu à favoriſer la tranſpiration.

Ce traitement qui dura un mois & demi, lui redonna l'uſage de ſes jambes, qui depuis trois ans n'avoient pu la ſoutenir. Elles étoient repliées contre ſes cuiſſes, de maniere qu'aucun effort n'étoit capable de les étendre. J'achevois enſuite de leur donner la ſoupleſſe dont elles jouiſſent, (& qui eſt telle que cette Demoiſelle marche avec autant d'aiſance qu'elle le faiſoit avant ſa maladie,) par des douches d'eau chaude que je lui fis prendre pendant quinze jours.

L'exemple de cette cure fait voir qu'on pourroit dans beaucoup de maladies ſe diſpenſer d'envoyer aux eaux minérales les malades, pour y chercher à grands frais, & avec beaucoup de fatigue, une guériſon qu'on leur procureroit plus commodément dans leurs propres foyers.

La contracture vérolique se guérit par les remedes mercuriels; mais comme cet état annonce un virus opiniâtre, qui souvent a déjà résisté à l'action des remedes mal ou trop légérement administrés, & dont l'effet a été d'en changer le caractere, en le rendant plus âcre & plus subtil, on tenteroit en vain cette cure, par la méthode ordinaire. Si le mercure qu'on emploie alors n'est pas bien divisé; si on n'en soutient pas l'action par des remedes délayants & atténuants, qui, pénétrant jusque dans les plus petits vaisseaux lymphatiques, lui en préparent l'entrée, & facilitent sa circulation avec la lymphe; si on n'adoucit pas en même temps l'âcreté du virus qui crispe les vaisseaux dans lesquels il est logé, & en ferme le passage aux globules mercuriels, on doit s'attendre à voir ce remede sans effet, enquelque quantité qu'on le fasse prendre.

La contracture que l'usage des vins austeres, acides ou acerbes occasionne, se traite par des boissons délayantes qu'on rend un peu alkalines, en jetant sur quatre onces de liqueur, dix à douze gouttes d'huile de tartre par défaillance. L'usage de certaines eaux minérales qui contiennent un sel alkali, est aussi très-salutaire, telles sont les eaux du mont-d'or en Auvergne, de St. Laurent en Vivarais.

La contracture qui eſt la ſuite de cette colique nerveuſe, qu'on nomme colique de Poitou, colique des Peintres, ſe traite avec les eaux ſulphureuſes, comme celles de Vichy, de Bourbon, avec le lait de vache, de chevre ou d'âneſſe, ſelon la conſtitution du malade.



CHAPITRE XIV.

Du Priapiſme.

LE priapiſme eſt une érection preſque continuelle du membre viril, ſans penchant pour les femmes; c'eſt en quoi il differe du ſatyriaſiſme qui les fait rechercher avec fureur.

Les tempéraments bilieux, en qui la fibre eſt naturellement roide & tendue, ſont preſque les ſeuls ſujets à cette maladie; elle eſt ordinairement la ſuite des excès que leur vive paſſion pour les femmes les porte à commettre avec elles, ou d'une habitude plus dangereuſe encore, qui leur apprenant à jouir ſeuls d'un plaiſir qui doit être partagé, les met dans le cas de ſe le procurer plus ſouvent qu'ils ne pourroient le faire, s'ils étoient obligés d'en rechercher la jouiſſance auprès du ſexe, dont la raiſon ou le caprice, le devoir ou le défaut d'occaſion pourroient ſouvent les priver; & comme

toutes les fonctions qui n'ont pas la nature pour guide, ne sauroient s'opérer avec aisance, celle-ci devient beaucoup plus fatigante, & énerve bien plus la machine, que lorsqu'elle est la suite des desirs voluptueux que les charmes d'une femme portent dans le cœur d'un homme.

Deux causes contribuent à détruire promptement dans ces personnes le principe radical de la santé, & même de la vie. La tension spasmodique trop souvent répétée de tout le genre nerveux, & l'évacuation trop fréquente de cette humeur prolifique, qui est une véritable substance nerveuse sous une forme liquide, l'aliment des nerfs qui a reçu dans les organes secrétoires de la génération, cette derniere élaboration qui la rend propre à la réproduction de l'espece.

Quoique cette liqueur précieuse ne soit pas d'une nécessité indispensable à la vie de l'individu, qu'elle paroisse même faite pour être transmise au dehors, l'expérience nous apprend que son séjour contribue beaucoup à en soutenir la force & la vigueur. La mollesse de toute l'habitude du corps, la voix mince & semblable à celle d'un enfant, l'air efféminé qu'on remarque chez les personnes à qui on a enlevé la plus belle partie de leur être, pour servir la passion brutale & jalouse de quelques autres hommes, nous

confirment clairement cette vérité : cependant ces personnes mutilées jouissent d'une santé & d'un embonpoint qui annoncent que les fonctions vitales s'operent chez elle assez réguliérement, tandis que les hommes qui prodiguent l'humeur séminale, tombent insensiblement dans la langueur & le marasme. C'est que les premiers, quoique privés de la faculté prolifique, conservent dans leur sang l'humeur qui la donne, qui, comme je l'ai dit plus haut, est si analogue à la substance des nerfs, qu'elle en est le propre aliment, & que c'est elle qui entretient l'élasticité vivante, d'où dépend toute leur action.

Les derniers, au contraire, par de fréquentes éjaculations, se privent de plus en plus de cette humeur, & leurs nerfs affoiblis par une tension forcée & trop souvent réitérée, ne recevant plus de sa part les réparations nécessaires ne peuvent manquer de laisser l'action vitale dans un état très-languissant, qui les conduit insensiblement au bord du tombeau, sans que des symptomes bien graves les aient avertis du danger ; les digestions deviennent lentes & imparfaites, parce que l'estomac qui admet dans ses tuniques une grande quantité de nerfs, est ordinairement le premier organe qui éprouve les mauvais effets de cette maladie ; bientôt après, les forces centrales dont il est un

des principaux agents, ne ſont plus en état de maintenir l'équilibre avec celles de la circonférence, d'où il réſulte une multitude d'accidents dont on verra le détail à l'article des vapeurs.

Les principaux ſymptomes de cette maladie, ſont une tenſion preſque continuelle dans les organes de la génération, accompagnée d'ardeur & de cuiſſon violente. L'érection eſt douloureuſe; elle devient plus conſidérable dans le lit lorſqu'on y eſt chaudement: (au commencement même, elle n'a point lieu pendant le jour.) Le ſommeil en eſt interrompu, le malade agité par une ardeur dont il ſent tout ſon corps embraſé, change à tout inſtant d'attitude, & il en trouve peu qui le ſoulagent.

A meſure que la maladie fait des progrès, le ſpaſme de la verge ſe communique aux autres parties. Les ſolides ſe deſſechent, les humeurs s'alterent, & leur âcreté tient le ſyſtême nerveux dans un éréthiſme continuel; il s'écoule par intervalle de l'uretre, une ſemence peu naturelle, qui, loin de cauſer ces agréables chatouillements qui provoquent les deſirs voluptueux, augmente l'ardeur & la cuiſſon de ces parties. Ceux qui croient trouver dans l'acte vénérien quelques ſoulagements, s'y livrent ſans plaiſir & ſans ſuccès; ils empirent au contraire leurs maux; bientôt la fievre ſurvient qui

les jette dans la phthisie dorsale, dont ils périssent nécessairement.

Tels sont les accidents où nous expose une passion trop vive pour le sexe, ou cette habitude criminelle, aussi répréhensible dans le moral que nuisible dans le physique : cependant quelque effrayant que paroisse ce tableau, je crois devoir prévenir que cette maladie n'est incurable que lorsqu'elle est venue à son dernier période, *periculum est in extremis* ; qu'elle n'est aussi la suite que des grands excès ; que tout homme qui prend la nature pour guide de ses plaisirs, trouve dans leur jouissance la volupté & la santé, puisque ceux qui s'en abstiennent trop scrupuleusement deviennent mornes, tristes & mélancoliques. Il a paru depuis peu un ouvrage intitulé l'Onanisme, dans lequel l'Auteur d'un mérite reconnu, sans doute par un motif louable, a cru devoir exagérer le danger. Il a traité cette matiere de maniere à faire prendre pour un excès pernicieux, le simple devoir conjugal qu'un mari remplit toujours avec assez de prudence. Plusieurs personnes que la lecture de ce livre avoit effrayées, sont venues me consulter ; j'en ai trouvé un seul dont la situation qui n'étoit pas désespérée, méritoit cependant quelques secours de la Médecine ; quelques autres, frappés du danger où ils se croyoient exposés, ont fait des remedes que je leur

conſeillai, moins pour rétablir leur ſanté, que pour tranquilliſer leur eſprit.

Le priapiſme qui eſt un ſpaſme des muſcles de la verge, accompagne aſſez ordinairement celui des autres parties. Il ſe remarque dans l'accès de l'épilepſie, dans le tétanos, l'opiſtotonos, &c. Il ſurvient aux ardeurs d'urine, comme à l'yſurie, à la dyſurie, & ſur-tout à celles qui ſont cauſées par l'irritation d'une pierre dans la veſſie; mais alors le priapiſme a cela de ſingulier, que le membre viril ne s'enfle point; qu'il ſe roidit, & devient dur, ſans preſque augmenter de volume, parce que les corps caverneux ne ſe rempliſſent pas de ſang, comme dans l'érection voluptueuſe. La ſubſtance bulbeuſe de l'uretre, eſt la ſeule qui ſe tuméfie, & les malades éprouvent au bout du gland une douleur qui les porte à tirer ſouvent cette partie.

La dyſurie qu'une gonorrhée nouvellement acquiſe occaſionne, fait auſſi naître un priapiſme très-douloureux, qui le plus ſouvent tient la verge courbée, parce que les différents ulceres qui ſe trouvent répandus dans le canal de l'uretre, lui cauſent une tenſion qui le rendant plus court que les corps caverneux, ne permet pas à la verge de ſe tenir droite.

Le froid qui eſt un remede preſque toujours sûr pour détruire l'accès du priapiſme,

peut quelquefois le faire naître : on a vu un homme, qui au sortir d'une riviere où il avoit demeuré une heure dans l'hiver, fut attaqué d'un priapisme très-considérable, qui ne céda qu'à des fomentations répétées d'une décoction de plantes aromatiques, dans du vin, de l'huile & de l'eau-de-vie.

Le traitement du priapisme doit être analogue à la cause qui l'a produit ; celui qui vient des excès voluptueux, présente une maladie qu'il faut considérer sous trois états. Le premier qui n'a encore porté dans la machine que quelques légeres altérations, se guérit par des remedes très-simples & très-peu gênants ; une réforme dans la conduite, l'usage de quelques adoucissants, aidés d'un régime analeptique, qui consiste en des nourritures légeres, douces & restaurantes, remplira toutes les indications qu'il présente. Ces remedes réussiront toujours, lorsque le malade y aura recours de bonne heure.

Le second état dans lequel les solides affoiblis ne sont plus en équilibre avec les fluides, d'où il est déjà résulté dans ces derniers, une dépravation plus ou moins grande, exige toute l'attention & la sagacité d'un bon Médecin, pour rétablir le désordre qui s'est introduit dans l'économie animale. Nous avons dit que l'estomac étoit le premier organe qui ressent les mauvais

effets de cette maladie; c'est aussi celui vers lequel il faut diriger tous ses soins. Deux fonctions, (*a*) des plus importantes pour la vie, auxquelles il participe, en rendent la bonne disposition si intéressante, qu'on ne doit jamais perdre de vue son état, dans le traitement d'aucune maladie.

La foiblesse où ce viscere se trouve réduit, exige qu'on le ménage du côté des aliments qu'il ne digere qu'avec peine; qu'on en releve les forces par des remedes propres à lui donner du ton, & qu'on nomme pour cela stomachiques; ils doivent cependant être employés avec beaucoup de circonspection, car souvent leur effet est trompeur, & un malade paie quelquefois cher le soulagement qu'il en reçoit. Le ton qu'ils excitent dans les fibres, en peut forcer le ressort, ce qui le laisse ensuite dans un état de foiblesse pire qu'auparavant. La sécheresse des solides & l'âcreté des humeurs, demandent un régime humectant & adoucissant, auquel on satisfait par des boissons un peu abondantes, légeres & froides. Il faut ne faire prendre ces boissons que lorsque l'estomac est vuide, parce qu'elles passent plutôt dans le sang, & par conséquent fatiguent moins ce viscere. Cette observation n'est pas à négliger; on peut boire à jeun deux pintes d'eau fraîche

(*a*) La digestion & l'action des forces centrales.

dans l'eſpace d'un quart d'heure, ſans reſſentir aucun poids ſur l'eſtomac, tandis qu'une ſeule pinte qu'on avaleroit après le repas, ſeroit capable de ſuffoquer. On réduit tous ces principes en pratique, de la maniere ſuivante. Le malade évite tout ce qui pourroit échauffer ſon imagination; il prend des bains tiedes, jusqu'à deux par jour ſi ſes forces le permettent. Il boit tous les matins à jeun une pinte de petit lait bien clarifié, coupé avec moitié d'eau commune qu'il prend en quatre ou cinq verrées, à un quart d'heure d'intervalle; demi-heure avant le repas, il avale une priſe de l'opiat ſuivant. Prenez extrait de gentiane & de rhubarbe, de chacune deux onces, æthiops martial, quinquina en poudre, de chacun demi-once; ſirop d'abſynthe, ſuffiſante quàntité, pour mettre le tout en conſiſtance d'opiat; la doſe eſt d'un gros dans du pain à chanter, à cauſe de ſon amertume. L'expérience m'a appris que ce ſtomachique eſt excellent pour aider la digeſtion, & fortifier l'eſtomac. Il eſt préférable à tous ceux qu'on fait prendre en liqueur, qui ayant pour baſe l'eau-de-vie ou l'eſprit de vin, ſont toujours nuiſibles à l'eſtomac, parce qu'ils en deſſechent la fibre. La boiſſon ordinaire doit être une légere eau de poulet, ou ſimplement de la bonne eau pure. La volaille, le bœuf & le mouton, bouillis ou rôtis, un pain bien levé & bien

cuit, le riz, le vermicelli, la ſemoule en potage, ſont les ſeuls aliments dont il doit faire uſage. Je ne conſeille pas le veau, qui cependant eſt une viande rafraîchiſſante, parce qu'il eſt de difficile digeſtion pour un eſtomac foible.

Si le malade eſt beaucoup tourmenté la nuit par les érections, il faut lui faire prendre en ſe couchant une potion faite avec l'émulſion des ſemences froides, & le ſirop de diacode; on peut y joindre, lorſqu'il y a inſomnie, douze gouttes anodines; on fait tenir les parties enveloppées dans un linge trempé dans du lait chaud.

Tels ſont les remedes que l'Art indique pour cette maladie, qui dégénere ſouvent, ou plutôt fait naître des vapeurs, ce qui en multiplie beaucoup les accidents; mais le traitement en ſera indiqué à l'article qui leur eſt deſtiné.



CHAPITRE V.

De la Crampe.

LA crampe eſt une tenſion très-douloureuſe & momentanée de quelques muſcles; ceux du gras de jambe & ceux de la cuiſſe, ſont, plus que tous les autres, ſujets à cette maladie: on la voit cependant quelquefois ſurvenir aux muſcles des lombes,

de la poitrine, du cou & de la mâchoire. J'ai été témoin d'un accident ſingulier, qui ſurvint à un Chaſſeur très-robuſte & très-diſpos; en ſe baiſſant pour ramaſſer une piece de gibier, il ne put plus ſe redreſſer, & éprouva des douleurs qui lui firent faire les hauts cris. Il fut obligé de ſe rendre au logis, l'épine toute courbée; je lui fis des frictions avec un linge chaud, & enſuite de l'huile, ce qui le guérit en très-peu de temps.

J'ai toujours regardé cet accident comme une crampe des muſcles de l'épine & des lombes. Les vives douleurs qu'on éprouve dans certaines parties, comme au cou, à la mâchoire, à l'épine, lorſqu'on prend une fauſſe attitude, ne ſont cauſées que par une diſtention ſubite & forcée de quelques-uns des muſcles qui operent leur mouvement. Cette diſtention ſubſiſte quelquefois aſſez long-temps pour tenir la partie dans la même attitude, & occaſionner des douleurs pendant pluſieurs jours, ce qui en a ſouvent impoſé aux gens de l'Art même, en leur faiſant prendre cet état pour un treſſaillement dans les tendons, qu'ils ont imaginé, contre toutes les notions anatomiques, pouvoir être déplacés, tandis qu'il n'eſt que le ſimple effet de la crampe, dont les muſcles ſont attaqués.

Depuis plus de vingt ans, je ſuis ſujet à éprouver, dans certains mouvements du

tronc, une douleur à la partie antérieure de la poitrine, vers la région du cœur, qui eſt ſi vive qu'elle ſuſpend à l'inſtant la reſpiration. Elle avoit toujours été momentanée, mais depuis quelques mois, elle ſe fait reſſentir plus long-temps, & la derniere fois que je l'éprouvai, l'impreſſion en ſubſiſta pendant deux jours. Cet accident m'a inquiété tout le temps que j'en ai ignoré la cauſe, aujourd'hui que je ſuis convaincu que c'eſt une crampe, à laquelle ſont ſujets les muſcles de cette partie, j'en ſupporte la douleur ſans inquiétude.

Je crois en avoir aſſez dit, pour détruire l'opinion de ceux qui attribuent ces ſortes de douleurs au déplacement de quelques tendons, déplacement qui ne ſauroit ſe faire ſans la rupture de leurs gaînes.

La diſtention que peuvent ſouffrir les muſcles & leurs tendons, dans un effort violent, & ſur-tout lorſque la direction du mouvement a été telle, que quelques-uns d'eux ont été néceſſairement plus diſtendus que les autres, leur occaſionne très-ſouvent un gonflement qui peut encore en impoſer, en les faiſant paroître déplacés, ſans qu'ils le ſoient réellement. Les réſolutifs adouciſſants, ſont dans cette occaſion, les ſeuls remedes qui doivent être mis en uſage, ſans chercher à en faire la réduction, comme font ces vils perſonnages qui prennent im-

punément dans le Public le nom de rhabilleurs.

On reconnoît pour cauſes de la crampe, les fauſſes attitudes que peut prendre un membre dans certains mouvements; un air froid, qui frappe une partie, tandis que les autres en ſont garanties. Ceux qui nagent dans une eau bien froide, ſont fort expoſés à cet accident.

La crampe eſt quelquefois ſympathique, elle dépend ſouvent de l'irritation que ſouffre une autre partie. Dans le colera-morbus, elle tourmente beaucoup ceux qui en ſont affectés, ce qui fait que les malades agitent ſans ceſſe leurs jambes. Les douleurs qu'ils éprouvent ſont très-aiguës & augmentent lors du vomiſſement. On en calme les accès par les remedes qui conviennent au colera-morbus, qui ſont une boiſſon d'eau de poulet, au moyen de laquelle, on détrempe les humeurs érugineuſes qui irritent l'eſtomac, ce qui en procure une évacuation plus facile, par un vomiſſement moins fatigant. On donne enſuite des narcotiques, pour calmer l'irritation que cette maladie excite dans le genre nerveux.

La crampe idiopathique eſt une maladie de peu de conſéquence, qui ne mérite pas d'être combattue par aucun remede, à moins qu'elle ne devienne habituelle; que ſes accès ne ſoient longs & ſouvent répétés,

parce qu'alors elle annonce dans la fibre nerveuſe une rigidité qui peut devenir dangereuſe. On traite cette maladie par les remedes généraux indiqués pour le ſpaſme. Ceux qui lui conviennent particuliérement, ſont les bains, les frictions ſeches ou avec les huiles graſſes, les huiles aromatiques, comme celles de laurier, de Romarin, &c. & la ligature des membres affectés.

Lorſque la crampe attaque les muſcles de la jambe, il ſuffit quelquefois, pour en faire ceſſer la douleur, de poſer les pieds à terre & de faire quelques pas.

Les femmes groſſes ſont ſouvent ſujettes à la crampe, & ſur-tout vers les derniers mois de leur groſſeſſe. Elle dépend de la compreſſion que fait le poids de l'enfant, ſur les nerfs cruraux. On tenteroit en vain de les délivrer de cette maladie, qui ne peut ſe détruire que par l'accouchement.



CHAPITRE XVI.

De la Catalepſie.

POUR terminer l'article du ſpaſme, dont je viens de traiter les différentes eſpeces, il me reſte à donner l'hiſtoire d'une maladie ſinguliere, qui ſans ſe rapporter préciſément

à celle de cette classe, s'annonce par des symptomes qui l'en rapprochent beaucoup.

Le malade demeure tout-à-coup immobile, garde toutes les attitudes qu'on lui fait prendre. Si on le met sur son séant, il s'y tient sans mouvement; si on le pousse, il fait deux ou trois pas & s'arrête quelquefois, avec une jambe en l'air prête à faire un nouveau pas. Tous ses sens sont privés de sentiment, & dans cet état, il ne differe d'une statue, que par le méchanisme des fonctions vitales qui s'operent encore en lui.

Cette maladie, qu'on a nommée catoche ou catalepsie, ne présente pas toujours tous les symptomes que je viens de décrire; souvent le sujet qui en est affecté reste immobile, mais ne conserve pas l'attitude qu'on lui fait prendre, il est même rare qu'il puisse se tenir de bout sans être soutenu; quelquefois ses membres sont si roides, qu'on ne peut les faire plier. L'on en voit en qui les muscles & la peau acquierent une rigidité qui les fait paroître au tact aussi durs que le bois. (*a*) Tous aussi ne sont

---

(*a*) Un jeune homme souffroit dans tous les membres, des douleurs lancinantes, qui cesserent tout-à-coup, & son corps dans le même-temps, devint roide & inflexible, ses bras rapprochés du tronc & ses jambes étendues, son ventre étoit dur

pas abſolument privés des ſens : les uns y voient encore; d'autres entendent; quelques-uns conſervent la connoiſſance ; je penſe que ceux-ci ne ſont point cataleptiques, mais plutôt attaqués d'un vrai tétanos. Ces variétés ont cauſé beaucoup de confuſion dans les deſcriptions que les auteurs ont faites de cette maladie, les uns rapportant au tétanos ce qui appartenoit à la catalepſie, & à cette derniere ce qui tenoit du tétanos.

Quoique l'erreur ne ſoit pas bien eſſentielle, parce que le traitement de ces deux maladies eſt peu différent, je crois cependant devoir indiquer les véritables ſignes, par leſquels on peut les diſtinguer l'une de l'autre. Nous avons dit que le tétanos étoit une maladie aiguë dont les accès ſe terminent bientôt par la guériſon ou la mort du ſujet. La catalepſie, au contraire, eſt chronique & ne fait pas périr ſi promptement le malade. La fievre, & une violente difficulté de reſpirer, accompagnent toujours le tétanos. Ces accidents ne ſe rencontrent point dans la catalepſie, du moins ils ſont peu violents. Le tétanos prive

---

comme la pierre, & ſans douleur, le cou immobile, les mâchoires reſſerrées, les muſcles maſſeſter & crotaphite, durs & enflés ; cependant la langue étoit libre, les yeux animés, la reſpiration facile, le pouls naturel, & l'eſprit point égaré. ***Sauvage*, *Cl. morb. IV*.**

rarement

rarement le malade de l'uſage de ſes ſens & de ſon eſprit; ils ſont ordinairement anéantis dans la catalepſie, ce qui l'a fait mettre, par quelques Auteurs, au rang des maladies ſoporeuſes.

On a juſqu'à préſent méconnu la cauſe prochaine de la catalepſie, & privé de cette connoiſſance, on s'en eſt tenu à celle des cauſes éloignées, dont je vais faire la deſcription, afin que comparées, avec les ſymptomes que préſente cette maladie, elles nous facilitent la découverte de ſa cauſe immédiate.

Une frayeur, cauſée par la préſence inopinée d'un objet hideux; un péril éminent qui s'offre tout-à-coup devant un eſprit foible; (*a*) un vif chagrin qui ſaiſit l'ame, dans un temps où elle ſe livroit aux charmes d'une eſpérance flatteuſe; (*b*) un bruit

---

(*a*) Un Payſan fut conduit dans un amphithéatre, où de jeunes Médecins voulant s'amuſer à lui faire peur, il fut d'abord ſi ſtupéfié, à l'aſpect des ſquelettes & des inſtruments de diſſection, qu'il ſe laiſſa mettre, ſans réſiſtance ſur la table; bientôt après il tomba dans une ſyncope, qui fit repentir ces jeunes gens, d'avoir pouſſé juſque-là le badinage. Ils eurent beaucoup de peine à le faire revenir de cet état : on a vu des perſonnes mourir d'une pareille frayeur.

(*b*) Un jeune Anglois, éperduement amoureux, ſe croyoit prêt à épouſer ſa maîtreſſe, lorſqu'elle lui fut refuſée; il demeura tout-à-coup ſans

effroyable, qui se fait entendre au milieu d'un silence profond; (*a*) la joie excessive que peut faire naître la présence d'un objet auquel on ne s'attendoit pas; (*b*) en un mot, toutes les choses capables d'affecter trop vivement le sens intérieur sont reconnues pour les causes éloignées de la catalepsie, sur-tout lorsque le ressort de cet organe se trouve déjà affoibli par quelques autres causes, telles sont les chagrins continuels qui jettent dans la mélancolie, les travaux trop assidus de l'esprit, les longues méditations sur des matieres abstraites, les contemplations dévotes que l'on a regardées comme des extases, (*c*) & qui ne sont autre

---

mouvement; assis sur son lit, il gardoit un jour entier la même attitude qu'on lui donnoit; on l'auroit pris plutôt pour une vraie statue que pour un homme.

(*a*) Une Paysanne devint cataleptique, par le bruit inattendu d'une grosse cloche.

(*b*) Deux amis resterent un quart-d'heure sans mouvement, penchés l'un contre l'autre, dans l'attitude où ils s'étoient abordés; la joie de se revoir, après une longue absence, leur causa cet accès de catalepsie.

(*c*) Un Capucin fut trouvé dans l'Eglise, un genou en terre, un bras élevé en l'air, dans l'attitude d'une personne en priere, il étoit froid & roide, ses yeux étoient ouverts, ses paupieres immobiles, sa bouche ouverte, sans difficulté de respirer, & le pouls assez fort.

chose que de véritables catalepsies; les vives passions de l'ame & principalement celles de l'amour & de la haine, &c.

Si on se rappelle maintenant les fonctions qu'opere le sens intérieur dans la machine animale, & que j'ai expliquées dans mes *Recherches sur les vrais Principes de l'Animalité*, *p.* xxx *& suiv.* on reconnoîtra bientôt, que cet organe est le seul siege de la catalepsie; que son ressort forcé en est la cause immédiate: ce qui nous est annoncé par les symptomes de cette maladie, & confirmé par les causes éloignées que nous lui avons reconnues. On sait que tous les organes destinés aux fonctions animales, sont dirigés par le sens intérieur qui agit sur eux, selon la détermination qu'il reçoit de l'impression que font sur lui les objets qui l'environnent, par le moyen des sens extérieurs. Dès que son ressort se trouve détruit, il perd sa faculté de réagir sur ces organes; d'où résulte la privation de mouvement & de sentiment qu'on remarque dans la catalepsie.

Les seules fonctions vitales, indépendantes de l'action du sens intérieur, se conservent encore; mais en s'affoiblissant de plus en plus, parce que, comme je l'ai dit, leur force & leur vigueur ne se soutiennent que par la réaction alternative des quatre principaux organes de l'animal, parmi les-

quels j'ai compté le cerveau, qui eſt le ſiege du ſens intérieur. *Voyez la page* xlj.

La catalepſie eſt donc une maladie propre du ſens intérieur, qui le prive de ſes facultés en forçant ſon reſſort.

Si la cauſe qui l'a produite a été aſſez violente pour la détruire totalement, la maladie eſt incurable; elle eſt néceſſairement ſuivie de la mort du ſujet, par le défaut de réaction de cet organe envers les autres.

Si au contraire, ſon reſſort, ſans être détruit, n'a été que vivement ébranlé, on peut eſpérer d'en rétablir l'élaſticité : il eſt cependant aſſez ordinaire que ces ſortes d'accidents laiſſent dans cet organe, une foibleſſe habituelle qui en trouble les fonctions. On a vu ſouvent des cataleptiques ſortir de cet état, pour tomber dans celui de la folie ou de l'imbécillité.

La premiere indication que préſente cette maladie, eſt d'exciter par quelques moyens l'action du ſens intérieur, ce que l'on ne pourra obtenir que dans le cas où ſon reſſort ne ſeroit pas totalement détruit.

Preſque tous les auteurs ont mis cette maladie au nombre des ſoporeuſes, avec leſquelles elle a des différences eſſentielles, & recommandent en conſéquence, pour tirer les malades de leur prétendu aſſoupiſſement, de faire auprès d'eux beaucoup de

bruit, soit par le son d'une grosse cloche, soit par celui de quelques instruments bruyants, comme la trompette, le cor de chasse, &c. Ces moyens font ordinairement peu d'effet ; ils pourroient même quelquefois nuire, en forçant davantage le ressort du sens intérieur.

La théorie que je viens d'établir sur cette maladie, indique une méthode curative plus convenable & plus sûre.

Dans mes recherches sur les vrais principes de l'animalité, j'ai fait voir que le méchanisme animal dépendoit principalement de la réaction alternative des quatre principaux organes, d'où il résulte qu'aussitôt qu'un d'eux a perdu son ressort, celui des autres se développe nécessairement contre lui, qui, n'étant plus en état de résister ni de réagir, se trouve accablé par leurs efforts. La circulation des liqueurs contenues dans les vaisseaux de cet organe n'est plus libre; il se forme un engorgement qui ne manque pas d'augmenter le danger, ce qui est prouvé par l'observation de ceux qui meurent dans la catalepsie, en qui on trouve toujours les vaisseaux du cerveau très-engorgés. Cette explication nous conduit naturellement à employer tous les moyens nécessaires pour affoiblir le ressort des autres organes, afin de diminuer leur effort contre le cerveau qu'ils oppriment, & de fa-

ciliter à ce dernier le recouvrement de ſes forces & de ſon action.

On remplira cette indication par les ſaignées & les bains de pieds, les demi-bains, les lavements émollients ou purgatifs, les émétiques même, ſi on a lieu de ſoupçonner le ſéjour de quelques matieres viciées dans les premieres voies ; les lavements de tabac, la fumée de cette plante qu'on fait pénétrer dans les inteſtins, par le moyen d'un grand chalumeau, les frictions le long de l'épine, avec de l'huile chaude, ſont des remedes dont l'expérience a confirmé l'efficacité.

On cherche auſſi à exciter l'action du ſens intérieur, par les ſels volatils qu'on fait reſpirer au malade, par l'application des véſicatoires, des ventouſes, & de tout ce qui eſt capable de cauſer une vive douleur. Boerhaave recommande très-à-propos l'uſage des ſternutatoires, pour tâcher d'exciter une hémorrhagie par le nez, qui eſt toujours très-ſalutaire dans cette maladie ; il conſeille encore d'appliquer des ſang-ſues à l'anus. On ſent que tous ces remedes ſont très-analogues aux principes établis ſur la catalepſie.

On indiquera à l'article des vapeurs, les remedes qu'il convient de faire prendre au malade rétabli de l'accés cataleptique, pour en prévenir le retour.



SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I.

Des Convulsions.

Les Convulsions sont caractérisées par un mouvement forcé & irrégulier des organes moteurs de l'animal, & auquel le sens intérieur n'a point de part ; ce qui les distingue de ces mouvements extraordinaires, qu'on remarque dans les personnes affectées d'un accès de délire ou de folie, & qui sont opérés par l'action du sens intérieur, dont le ressort est dérangé.

Elles different aussi du spasme, par le mouvement forcé & involontaire des muscles qui se relâchent & se contractent alternativement, tandis que le spasme les tient dans une tension constante, qui ne leur permet pas de se mouvoir.

Puisque les symptomes de cette maladie

different de ceux du ſpaſme, n'a-t-on pas lieu de ſoupçonner une différence, ou dans ſa cauſe ou dans l'état du ſujet qui l'éprouve ? Elle ſera dans ſa cauſe, quand elle n'aura pas la force d'agir aſſez conſtamment & avec aſſez de vigueur, ſur le genre nerveux, pour le tenir dans cette tenſion qui conſtitue le ſpaſme; auſſi voyons-nous que les mouvements convulſifs précedent, preſque toujours cette maladie, parce que la cauſe qui doit la produire n'a pas tout-à-coup l'énergie qu'elle acquiert enſuite. Selon ces principes, le ſpaſme préſente un état plus dangereux que les convulſions, puiſque dans le ſpaſme le genre nerveux eſt plus vivement irrité.

Il eſt cependant des cas où les convulſions deviennent le ſymptome d'une mort prochaine, mais c'eſt lorſqu'elles ſuccedent à l'épuiſement total des forces cauſé par quelque évacuation trop abondante & trop prompte; comme une grande hémorrhagie, un dévoiement, ou un vomiſſement conſidérable, tel que celui qu'on remarque dans le colera-morbus; elles ſont alors les derniers efforts du mouvement animal qui ſe détruit, & qui n'eſt plus capable de cette régularité qu'entretient le juſte équilibre des ſolides avec les fluides.

La conſtitution du ſujet peut auſſi faire varier les effets d'une même cauſe, c'eſt-à-

dire, que celle qui ſeroit capable de produire dans l'un un vrai ſpaſme, ne cauſera dans un autre que de ſimples mouvements convulſifs, parce que dans le premier, la fibre nerveuſe qui ſe trouve naturellement plus tendue, ſera plus ſuſceptible d'acquèrir cette roideur, qui établit le ſpaſme, que dans le dernier en qui elle eſt plus lâche & plus délicate; c'eſt pourquoi les femmes & les enfants ſont plus ſujets aux convulſions, & que le ſpaſme eſt plus commun chez les hommes.

Pour ſuivre l'ordre établi dans cet Ouvrage, je diviſerai les convulſions en générales & en particulieres. Les premieres s'étendent ſur toute l'habitude du corps, & les ſecondes ſe bornent à quelques-unes de ſes parties.

Je placerai au nombre des convulſions générales la fauſſe épilepſie, à laquelle les enfants ſont très-ſujets; la vraie épilepſie, qui attaque les perſonnes de tout âge, & toutes les convulſions que peuvent faire naître certaines maladies, comme les vapeurs hyſtériques, les fievres malignes, dont l'humeur délétaire attaque ſpécialement le genre nerveux; le colera-morbus, les douleurs néphrétiques, la piquure dans certaines parties tendineuſes ou aponévrotiques, les coliques de Peintre, &c. Il faut y ajouter les friſſons de la fievre, ceux du froid, les tremble-

ments des membres, qui sont de véritables mouvements convulsifs ne différant des autres que parce qu'ils sont plus légers.

CHAPITRE II.

De la fausse Epilepsie.

LA fausse épilepsie qu'on nomme en latin *eclampsia*, differe de la vraie, en ce que la premiere est une maladie aiguë, continue ou rémittente, c'est-à-dire qu'après les paroxismes, le malade ne demeure pas entiérement libre; qu'au contraire la vraie épilepsie est une maladie chronique & intermittente, dont l'accès terminé ne laisse plus aucun vestige de maladie; (a) leur différence peut être comparée à celle qui se trouve entre les fievres continues avec redoublement, qu'on nomme rémittentes, & celles dans lesquelles le malade, après l'accès, reste absolument sans aucun symptome de fievre, auxquelles on a donné le nom d'intermittentes. D'ailleurs, la fausse épilepsie présente les principaux symptomes de la vraie, qui sont les mouvements convulsifs de tout le corps, & la perte de connoissance; en quoi elle differe des autres especes de convulsions, où le sens intérieur n'est point affecté.

(a) Sauvage, Classe IV.

Les enfants en qui la fibre eſt naturellement très-mobile, les jeunes filles d'une conſtitution délicate, dans la révolution qu'elles éprouvent lorſque la nature fait ſes efforts pour développer chez elles les organes de la génération, ſont très-ſujets à cette maladie.

On reconnoît pluſieurs cauſes de la fauſſe épilepſie; telles ſont dans les enfants les vers, la dentition, les acides qui irritent les premieres voies, l'hydrocéphale, & dans les jeunes filles prêtes à devenir nubiles, l'irritation que ſouffre la matrice par les diſtentions que lui font éprouver le ſang & les humeurs qui s'y portent en plus grande quantité, & avec plus de force. Cette irritation ſe communique à tout le genre nerveux, qui eſt chez elles d'une grande mobilité, & par conſéquent très-ſuſceptible de cette agitation forcée & irréguliere, qu'on remarque dans la fauſſe épilepſie; c'eſt par la même raiſon que les perſonnes vaporeuſes éprouvent auſſi quelquefois cette maladie.

Les adultes d'une conſtitution robuſte y ſont peu ſujets, ſans en être abſolument exempts; mais il faut alors une cauſe bien violente pour la produire, comme par exemple, l'humeur délétaire d'une fievre maligne ou peſtilentielle, la qualité vénéneuſe de certaines plantes, telles que la Belladona, la juſquiame, l'œnanthe, la ciguë aquatique,

les baies de ſumac, &c. la vive irritation cauſée par une pierre dans les reins, une violente rétention d'urine, une fracture au crâne, &c. On doit y ajouter pour les femmes les vives douleurs d'un accouchement laborieux.

La cure de la fauſſe épilepſie eſt indiquée par la cauſe qui l'a produite. Dans les enfants, ſi c'eſt la ſortie des dents qui l'occaſionne, il faut la faciliter, en faiſant une inciſion ſur la gencive, leur tenir le ventre libre par le moyen des lavements & des légers purgatifs, car on remarque que les enfants qui ont le dévoiement pendant la dentition, ſont rarement attaqués de convulſions. Une petite ſaignée peut auſſi produire un bon effet, en relâchant les ſolides qui ſont alors dans une très-grande tenſion. On leur donne encore de petits juleps antiſpaſmodiques, compoſés avec une once d'eau de tilleul, quatre ou cinq grains de poudre de guttette, & un peu de ſirop de capillaire. Il eſt à propos que les nourrices leur jettent ſouvent du lait dans la bouche, qu'ils ont alors fort enflammée & fort douloureuſe; & pour rendre ce lait plus rafraîchiſſant, on fera boire à la nourrice de l'eau de poulet, ou quelqu'autre tiſane rafraîchiſſante. Si l'enfant reſte conſtipé, on la purgera de temps en temps, afin que ſon lait acquiere une qualité purgative dont l'enfant ſera

purgé. Si ſon ventre eſt dur ou tendu, ce qui eſt aſſez ordinaire, il faut le fomenter ſouvent avec du lait tiede, & y tenir dans les intervalles une flanelle trempée dans de l'huile; c'eſt une obſervation qu'on doit avoir ſoin de faire dans toutes les maladies des enfants, parce qu'elles ſont preſque toutes accompagnées de cet accident; je veux dire de la tenſion du ventre; la grande quantité de nerfs qui ſe diſtribuent aux différents organes qu'il renferme, & leur grande mobilité les rendent extrêmement ſenſibles à la plus petite irritation. (*a*)

Lorſque ce ſont les vers qui cauſent la fauſſe épilepſie, ce que l'on reconnoît à l'odeur fade qu'exale leur haleine, aux démangeaiſons du nez qu'ils frottent à chaque inſtant, à une petite toux ſeche qui les prend par intervalle, il faut employer les vermifuges, & les aſſocier avec les purgatifs, pour en procurer l'évacuation par les ſelles, & entraîner la corruption qu'ils engendrent dans les premieres voies. Il faut chercher à les attirer dans les gros boyaux, par des lavements de lait. Le vermifuge le plus efficace que j'ai employé, & qui m'a preſque toujours réuſſi, eſt une infuſion de ſemen contra, à la doſe d'un gros dans un verre d'eau, avec un nouet d'un gros de

(*a*) Voyez Sauvage, Claſſe IV.

mercure doux, dont il ne se dissout qu'une très-petite quantité, mais qui ne laisse pas d'augmenter beaucoup la vertu vermifuge de ce remede; lorsque l'infusion a demeuré un quart-d'heure auprès du feu, on la coule, & on y ajoute demi-once d'huile d'amande douce, une once de sirop de fleurs de pêchers, & deux grains de kermès minéral. Ce remede se partage en deux ou trois doses, selon l'âge de l'enfant, qui le prend à demi-heure d'intervalle. On peut encore attaquer les vers par des applications sur le nombril; on les fait avec de l'ail pilé, de la mie de pain, & du lait mêlés ensemble, ou avec de l'huile & de l'esprit de vin camphré, bien battu, dont on frotte le ventre; l'huile de térébenthine est aussi très-efficace; mais elle a l'inconvénient d'enflammer la partie sur laquelle on l'applique, ce qui doit faire rejetter ce remede toutes les fois que le ventre paroît avoir quelques dispositions à l'inflammation. On fait aussi prendre les anti-spasmodiques, de la maniere qu'ils sont indiqués à l'article du tic, page 42.

La qualité la plus dominante des humeurs dans les enfants, est un acide particulier très-susceptible de corruption, & qui devient alors extrêmement volatil; en quoi il differe de ceux que nous fournissent les minéraux & les végétaux, dont les premiers sont incorruptibles, & les derniers se corrompent

difficilement. Cet acide qu'on devroit distinguer, en le qualifiant d'acide animal, devient chez les enfants la cause de plusieurs maladies, tant aiguës que chroniques, soit en irritant le genre nerveux, qui, comme nous l'avons dit, est chez eux très-mobile, soit en épaississant la lymphe & les autres humeurs, d'où il résulte différentes obstructions si communes parmi les enfants.

C'est cet acide corrompu & exalté, qui cause en eux ces fievres malignes, dans lesquelles le cerveau est assez ordinairement affecté, qui en moissonnent un très-grand nombre, & tourmentent pendant long-temps ceux qu'elles épargnent.

C'est encore cet acide non corrompu, mais trop dominant qui altere la lymphe nourriciere, en la rendant trop visqueuse, & qui devient le principe de ces deux funestes maladies, (le rachitis & le scrophule,) opprobre de la génération humaine, qui privent les uns de l'élégance que la nature a affectée à la forme de leur espece, & font couler dans les autres un sang impur, source de mille infirmités.

J'ai dit que l'acide dominant des humeurs de l'enfant devenoit très-volatil par la corruption. Dans cet état, il peut pénétrer fort avant dans la substance des nerfs, & les irriter, au point d'exciter en eux tous les accidents qui caractérisent la fausse épilepsie.

C'eſt alors, en corrigeant les mauvaiſes qualités de cet acide, & en en diminuant la quantité, qu'on vient à bout de détruire les accidents qu'il occaſionne. Il ſera peu difficile de réuſſir, ſi les acides bornés dans les premieres voies n'ont pas encore paſſé dans le ſang. L'uſage des abſorbants aſſociés aux purgatifs, ſuffira alors pour remplir toutes les indications.

Il faut choiſir parmi le grand nombre que nous fournit la Pharmacie, non ceux que la rareté rend précieux, ſans augmenter leur qualité, mais ceux que l'expérience nous a appris fermenter plus fortement avec les acides, ce qui annonce en eux une plus grande vertu abſorbante, tels ſont les yeux d'écreviſſes, les coquilles d'huitre calcinées, & la magnéſie qui réunit deux qualités bien eſſentielles, celles d'abſorber les acides, & de former avec eux un ſel neutre qui devient purgatif, enſorte que ce remede remplit ſeul toutes les vues du Médecin; je n'en ſaurois trop recommander l'uſage pour les enfants, il eſt propre à une infinité de leurs maladies, il purge ſans irriter, & corrige ſinguliérement l'acidité qui regne dans leurs humeurs. On le donne à la doſe d'un ſcrupule, dans une demi-once de ſirop de fleurs de pêchers, ou bien dans de l'eau de tilleul; on répete cette doſe deux ou trois fois par jour. J'y ai aſſocié avec ſuccès douze grains

de tartre vitriolé : ce ſel jouit d'une amertume qui le rend vermifuge, & en même temps purgatif.

Lorſque les acides corrompus ont paſſé dans le ſang, ce qui eſt annoncé par une fievre ardente, avec des redoublements, les remedes que je viens d'indiquer ne ſont plus capables d'opérer la guériſon du malade, parce que leur effet ſe borne dans les premieres voies, & l'acide paſſé dans le ſang n'en ſouffre aucune altération. C'eſt un ouvrage qui doit être confié à la nature; la matiere morbifique ne pouvant être corrigée ni expulſée que par l'action des vaiſſeaux, il ne reſte à l'Art que le ſoin d'en exciter ou d'en modérer le mouvement, & d'écarter tous les obſtacles qui pourroient s'oppoſer à leur opération; les ſaignées, les boiſſons adouciſſantes, telles que l'eau de mauve, celle de poulet, modéreront leur jeu trop animé. Les cordiaux prudemment adminiſtrés, comme l'eau thériacale, la confection d'hyacinthe, &c. ranimeront leur mouvement languiſſant.

Lorſque l'hydrocéphale eſt parvenue au point de cauſer un accident, tel que la fauſſe épilepſie, il eſt inutile d'en tenter la cure. L'hydrocéphale eſt une maladie incurable, lors même qu'elle ne fait que de commencer.

La fauſſe épilepſie, qui eſt cauſée par les

révolutions qu'éprouve une jeune fille délicate & mal constituée, dans le temps que les organes de la génération commencent à se développer, se guérit par les remedes emménagogues, qui sont les demi-bains, les saignées de pieds, les tisanes apéritives, les martiaux, l'exercice, & la dissipation.

L'emménagogue le plus puissant, lorsqu'il est secondé d'un bon régime, se compose avec l'æthiops martial, le castoreum, la rhubarbe, le sel d'absynthe, & le sirop des cinq racines apéritives; prenez une once d'æthiops martial, un gros de castoreum, demi-once de rhubarbe en poudre, un gros de sel d'absynthe, sirop apéritif, suffisante quantité, pour faire un opiat qui se donne à la dose d'un demi-gros, le matin à jeun, & le soir trois heures après le repas; on fait boire pardessus une tisane faite avec les cinq racines apéritives, à la dose de demi-once de chacune, dans un pot & demi d'eau qu'on fait bouillir jusqu'à diminution d'un tiers.

Puisque, comme je l'ai déjà dit, les adultes sont moins sujets aux maladies convulsives, parce que la fibre nerveuse est chez eux plus solide; que chaque organe jouit d'un ressort plus fort, & par conséquent moins susceptible d'être dérangé, le danger de la fausse épilepsie doit être évalué par la force reconnue du tempérament du malade, de maniere que ce sera toujours le plus ro-

bufte qui courra plus de risque, parce qu'il faut chez lui une cause beaucoup plus violente pour le jeter dans cet état ; aussi la fausse épilepsie est presque toujours mortelle dans les hommes : on doit donc regarder celle qui survient dans une fievre maligne ou pestilentielle, comme le symptome d'une mort prochaine, à moins qu'elle ne soit l'effet de l'agitation qu'éprouve la machine, dans le moment où la nature fait tous ses efforts pour opérer la correction ou l'expulsion de la matiere morbifique, & devient enfin victorieuse, ce qu'on appelle une crise avantageuse, pour la distinguer de celle où le malade succombe.

Lorsque la fausse épilepsie est causée par la qualité vénéneuse des plantes citées ci-dessus, le danger est très-grand, parce qu'il faut qu'elles aient déjà fait beaucoup de ravage pour être parvenues à produire un pareil accident. L'émétique, qui est indiqué comme le remede le plus sûr & le plus prompt contre les poisons, devient alors presque inutile, à moins qu'on ne le joigne à quelques antidotes capables de corriger & d'adoucir l'âcreté du poison ; mais malheureusement on connoît peu de vrais antidotes, quoique nos anciens nous en aient beaucoup vantés. Celui cependant en qui on a reconnu le plus de vertu contre les poisons tirés des végétaux, est l'acide du vi-

naigre; on y ajoute la thériaque qui ne contribue pas peu à en augmenter l'efficacité.

On fait diſſoudre un ou deux gros de thériaque, dans une ou deux onces de vinaigre; on y ajoute ſix à huit grains de tartre émétique qu'on fait prendre au malade; on facilite le vomiſſement par des copieuſes boiſſons d'eau tiede battue avec de l'huile.

Lorſque les accidents ſont détruits, on cherche à réparer l'altération que l'âcreté du poiſon a pu cauſer dans l'eſtomac, les inteſtins, & même dans tout le genre nerveux, (lorſqu'il s'eſt introduit dans le ſang,) par des remedes adouciſſants, tels que le lait, l'eau de poulet, dans laquelle on fait fondre de la gomme arabique, ou de la colle de poiſſon, pour la rendre plus incraſſante. On purge de temps en temps avec des Médecines douces, afin d'entraîner toutes les humeurs qui pourroient être encore imprégnées des ſucs vénéneux de la plante. On tâche enſuite, avec des remedes toniques, & un régime analeptique, de rappeller les forces que les organes ont perdues par les vives ſecouſſes qu'ils ont eſſuyées dans l'effet du poiſon, & comme l'eſtomac eſt celui qui les éprouve le plus immédiatement, il eſt auſſi celui qui reſte le plus foible; l'uſage de l'opiat indiqué à l'article du priapiſme, lui ſera très-ſalutaire.

Lorſque la fauſſe épilepſie eſt l'effet de l'irritation d'une pierre embarraſſée dans les reins, il faut employer les remedes qui conviennent à la colique néphrétique, en les aſſociant avec les plus puiſſants antiſpaſmodiques, pour calmer & procurer un relâchement dans les nerfs, dont la criſpation augmente beaucoup les accidents, en appliquant plus fortement les parties circonvoiſines ſur la ſurface inégale de la pierre, ce qui eſt capable de cauſer des inflammations conſidérables, ſuivies d'abcès qui ſont toujours mortels.

Le paroxiſme de cette maladie exige l'uſage des ſaignées, des bains, des lavements, des fomentations, des boiſſons adouciſſantes, & des narcotiques qui ſont reconnus pour les antiſpaſmodiques les plus efficaces.

L'infuſion de la tige du ſolanum ſcandens, à la doſe d'une once ſur un pot d'eau, donnée pour boiſſon ordinaire, a eu le plus grand ſuccès : cette plante eſt diurétique, & en même temps antiſpaſmodique, par une légere vertu aſſoupiſſante dont elle jouit, ce qui la rend très-propre à remplir les indications que préſente la maladie.

Après le paroxiſme, c'eſt-à-dire, lorſque les accidents qu'occaſionnoit l'irritation ont été calmés, il faut travailler à diſſoudre, ou du moins à faire couler dans la veſſie les graviers, ou la pierre embarraſſée dans les

reins. On peut consulter à ce sujet les auteurs qui ont écrit sur cette matiere, qui n'a point de rapport avec celle que je traite.

L'observation nous a appris que, lorsque les conduits urinaires se trouvent embarrassés, ensorte que l'urine ne pouvant être transmise au dehors, est obligée de refluer dans le sang, il en résulte différents accidents très-graves, dont le plus remarquable est le délire, ce qui annonce que le cerveau est l'organe le plus sensible à l'irritation que doit produire sur tout le genre nerveux l'âcreté d'une humeur excrétoire, qui s'est chargée des sels surabondants du sang. Cette irritation devient quelquefois assez considérable pour exciter tous les accidents de la fausse épilepsie, qu'il faut alors chercher à calmer par les remedes cités à l'article ci-dessus, observant néanmoins d'être plus réservé dans l'usage des narcotiques que l'assoupissement, qui est ordinaire dans cet état, semble proscrire.

Lorsque la fausse épilepsie est la suite d'une fracture au crâne, il faut avoir recours aux moyens qu'indique la Chirurgie pour la cure des plaies de la tête.

Dans les accouchements laborieux, on voit quelquefois survenir les symptomes de la fausse épilepsie, qui souvent attaquent en même temps la mere & l'enfant; cet état

très-dangereux est bientôt suivi de la mort de l'un & de l'autre, si l'on n'y porte le plus prompt secours.

Trois causes peuvent donner lieu à ce funeste accident. Le sang qui se porte avec trop de vivacité à la tête, dans les efforts violents du travail, l'irritation que souffre le cou de la matrice, qui se trouvant trop solide, se prête difficilement à la dilatation qu'il doit souffrir, pour faire place à la tête de l'enfant, une hémorrhagie considérable, qui laisse la femme dans un état de foiblesse si grand, que ses organes ne sont plus capables d'une action réguliere.

Dans le premier & le second cas, il faut promptement saigner la malade, lui faire mettre les pieds dans l'eau tiede, & terminer le plutôt possible l'accouchement, en tâchant de dilater assez l'orifice de la matrice, pour pouvoir introduire la main, & tirer l'enfant par les pieds, dans quelque situation qu'il se trouve, parce qu'il seroit on ne peut pas plus imprudent d'attendre dans cet état l'accouchement naturel. A l'égard du troisieme cas, si on ne peut venir à bout de terminer sans délai l'accouchement pour faire cesser l'hémorrhagie, qui ne sauroit tarir que par ce moyen, on doit s'attendre à voir périr bientôt la mere & l'enfant; il faut consulter là-dessus Moriceau, Puzos & Levret.

CHAPITRE III.

De l'Epilepsie.

UN corps organisé, dont la substance jouit de cette singuliere propriété de réagir, avec une force supérieure à l'action de celle qui l'a mis en jeu, composé de différents organes, qui par une structure particuliere, dont nous n'appercevons que la superficie la plus grossiere, ont chacun des mouvements différents en force, vîtesse, & direction, mais combinés de maniere qu'ils concourent mutuellement à entretenir dans ce corps le juste équilibre d'action & de réaction, qui constitue la vie de l'animal, présente à nos yeux une machine si compliquée, qu'il faudroit être son propre créateur, pour connoître toutes les causes de cette multiplicité de phénomenes que l'observateur remarque en elle.

Qu'on ne soit donc pas surpris de rencontrer dans les symptomes de certaines maladies, des singularités qui paroissant s'éloigner des regles ordinaires que la nature suit dans ses opérations, mettent en défaut les principes les mieux fondés de la Médecine.

L'animal

L'animal eſt une machine dont la méchanique ne ſauroit ſe conſidérer qu'en grand ; mais parce que la chaîne des détails ne peut être ſuivie d'un bout à l'autre, doit-on ſacrifier les connoiſſances acquiſes, à celles qui reſtent encore cachées ſous le voile myſtérieux de la nature ? Non ſans doute ; il faut au contraire, ſans s'écarter des principes déjà fondés ſur nos connoiſſances réelles, travailler ſans ceſſe à la découverte de nouvelles vérités, & ne pas ſe rebuter de les voir germer ſi lentement.

L'épilepſie eſt une maladie du caractere de celles que je viens de citer ; ſes ſymptomes ne préſentent qu'un ſpectacle effrayant de trouble & de déſordre dans l'économie animale, que l'obſervateur a conſidéré juſqu'à préſent, ſans en découvrir la cauſe immédiate ; mais quelque difficile que paroiſſe cette découverte, je n'ai point craint de travailler à ſa recherche. Guidé par les lumieres qui m'ont déjà fait appercevoir la cauſe prochaine de la catalepſie, j'ai oſé me flatter de ne pas travailler ſans ſuccès.

En comparant les ſymptomes de l'épilepſie avec les cauſes éloignées que tous les auteurs lui ont reconnu, on a lieu de ſoupçonner que ſon véritable ſiege eſt dans le ſens intérieur, & qu'une violente agitation de cet organe en eſt la cauſe immédiate :

cette agitation eſt telle, qu'il n'eſt plus en état de recevoir les impreſſions des ſens extérieurs, comme cela lui arrive dans les accès violents de colere, ou de quelques autres vives paſſions qui le rendent inſenſible à toutes les impreſſions étrangeres à l'objet qui l'occupe.

L'état du ſens intérieur dans l'épilepſie, ſeroit donc diamétralement oppoſé à celui où il ſe trouve dans la catalepſie, puiſque dans ce dernier, ſon reſſort eſt perdu, de maniere qu'il demeure ſans action, & que dans le premier, il jouit au contraire de toutes ſes forces, qu'elles paroiſſent même augmentées, au point de faire éprouver à tout le genre nerveux les plus terribles effets de ſon action.

Rien ne reſſemble plus aux démonſtrations de fureur & de rage que donne un animal naturellement féroce, lorſqu'il eſt vivement irrité, que les accidents épileptiques. Les violentes contractions de tous les muſcles du corps, de ceux du viſage qui en rendent l'aſpect effrayant, les yeux qui ſemblent ſe porter hors des orbites, tels qu'on les remarque dans les perſonnes furieuſes, les cris, les grincements de dents, l'écume qui ſort de la bouche, tout annonce que le ſens intérieur eſt alors affecté, comme il le ſeroit dans un mouvement de colere pouſſé

jusqu'à la rage; il est des sujets en qui les symptomes épileptiques représentent une personne frappée de la plus vive terreur; on les voit tout tremblants, les yeux hagards, chercher à fuir l'objet imaginaire qui les effraie, en poussant des cris plaintifs, qui tiennent du gémissement: ce qui nous annonce que l'épilepsie est une affection du sens intérieur, dans laquelle cet organe a reçu des impressions semblables à celles qu'il éprouve dans la colere ou la frayeur. Cette opinion paroît confirmée par l'observation qui nous apprend que les accès d'épilepsie ont souvent succédé aux excès de ces deux passions. Pour soutenir la théorie que je viens d'établir sur l'épilepsie, par toutes les preuves dont elle est susceptible, il me reste à traiter des variétés de cette maladie, & des causes éloignées qui peuvent y disposer le sens intérieur.

Par rapport à ses variétés, j'ai déjà fait voir celles qui se trouvent dans ses symptomes, dont les uns représentent tous les signes d'un excès de colere, & les autres ceux de la plus vive terreur; il faut ajouter la différence qu'on remarque dans la violence des accidents. On voit des sujets qui tombent sur le champ, comme s'ils eussent été terrassés par le bras le plus vigoureux, qui poussent des cris semblables aux hurlements des bêtes

féroces, qui s'agitent par des contorſions violentes de tous les membres, grincent des dents, répandent beaucoup d'écume par la bouche : triſte effet des mouvements violents de la poitrine, qui éprouve alors les plus grandes difficultés à opérer la reſpiration. Ces ſymptomes ſont ſuivis de déjection de matiere fécale, d'urine, & ſouvent de la perte de l'humeur ſéminale. Après le paroxiſme, les malades ne conſervent aucun ſouvenir de ce qui vient de ſe paſſer, mais l'état de ſtupeur & d'accablement où ils ſe trouvent, eſt pour eux un funeſte reſſentiment des cruels accidents qu'ils viennent d'éprouver.

Dans d'autres, ces ſymptomes ſont plus légers; ils ne tombent pas auſſi promptement, on en voit même qui s'agitent, & courent çà & là, ſans perdre l'équilibre; quelques-uns reſtent aſſis; il en eſt qui conſervent un reſſouvenir confus de leur état.

Les paroxiſmes different auſſi par leur durée; ils ſont très-longs dans quelques-uns, & dégénerent quelquefois en vraie apoplexie; dans d'autres, ils ſont courts, & laiſſent à peine un léger reſſentiment de l'agitation où vient de ſe trouver le malade.

Afin de rendre plus ſenſible les effets des cauſes éloignées de l'épilepſie ſur le ſens intérieur, je dois rappeller certains phéno-

menes que cet organe offre à l'obſervateur attentif, & qui donnent la ſolution de bien des difficultés qu'on ne ſauroit réſoudre ſans leur connoiſſance. 1°. Le ſens intérieur eſt de tous les autres organes le plus mobile, & celui en même temps qui conſerve le plus long-temps les mouvements qu'on lui imprime. Voyez, page xxxj.

2°. Sa force réactive eſt telle que l'impreſſion qui lui eſt communiquée par un des ſens extérieurs, eſt capable d'exciter en lui la plus vive agitation : on a vu des perſonnes en qui le ſeul aſpect de certains objets cauſoit le plus grand déſordre, par la réaction du ſens intérieur ſur toute la machine.

3°. La mobilité de cet organe, ainſi que celle de tous ceux qui compoſent l'animal, augmente en raiſon directe de leur délicateſſe, ce qui rend les femmes & les enfants qui ont la fibre naturellement délicate, plus ſujets aux maladies nerveuſes que les hommes, en qui elle eſt plus ferme.

4°. L'obſervation nous inſtruit encore d'un phénomene ſingulier qu'il eſt très-intéreſſant de remarquer. Lorſque le ſens intérieur a acquis ce degré de mobilité, pouſſé au-delà de celui qui eſt néceſſaire pour maintenir la régularité de ſon action, & qu'il a été une fois ébranlé par la ſecouſſe d'une vive impreſſion, de même que la corde

d'un inſtrument entre en vibration, quand on fait réſonner celle qui eſt à ſon uniſſon, tous les mouvements qui lui ont été communiqués lors de cette vive impreſſion, ſe renouvellent à la plus petite cauſe, qui conſerve quelque rapport avec celle qui a cauſé le premier ébranlement.

Tant que l'organe du ſens intérieur conſerve le ton néceſſaire pour répondre à l'action des ſens extérieurs, par une réaction réglée, & proportionnée au mouvement qu'il en reçoit, on lui voit diriger toutes les fonctions animales, chacune dans ſon ordre naturel, de maniere qu'elles concourent toutes à procurer à l'individu le plus grand bien phyſique poſſible. Cet état avantageux du ſens intérieur, n'eſt cependant pas encore ſi ſtable qu'il ne puiſſe ſouffrir quelque irrégularité, à l'occaſion d'une trop vive impreſſion, puiſqu'on voit des perſonnes très-bien conſtituées, frappées juſqu'à perdre quelquefois la connoiſſance, par la ſurpriſe d'un objet inattendu, que la crainte ou la haine leur rendoit déſagréable; on ſait combien ces mêmes cauſes doivent devenir plus ſenſibles, ſur celles en qui le ſens intérieur eſt plus délicat, & par conſéquent plus mobile. D'après ces principes, les cauſes éloignées de l'épilepſie doivent être diviſées en internes & externes. Les internes

ſont celles qui affectent les organes du ſens intérieur, ſoit en le rendant trop délicat, ſoit en altérant ſon organiſation. Les premieres peuvent prendre leur ſource ou dans un dérangement général de tous les organes, ou dans celui de quelques-uns en particulier.

Il eſt aiſé de comprendre que le ſens intérieur ne peut manquer de participer au dérangement général de toute la machine, puiſqu'il en eſt un des principaux organes. Quant aux dérangements particuliers qui peuvent devenir la cauſe de ſa trop grande délicateſſe, & le diſpoſer par-là aux attaques d'épilepſie, j'ai fait voir dans mes recherches ſur les vrais principes de l'animalité, qu'il regne entre le cerveau, qui eſt le ſiege du ſens intérieur, & la région épigaſtrique, un commerce intime de réaction, qui rend ces deux organes en quelque façon dépendants l'un de l'autre. Voyez, page xxxiij. L'affection contre nature de tous les viſceres renfermés dans cette région, lorſqu'elle ſe trouve pouſſée à un certain degré, portera donc néceſſairement ſes mauvais effets juſque dans le ſens intérieur. Les ſaburres de l'eſtomac, du canal inteſtinal, la préſence des vers ou d'une bile érugineuſe qui irritent leur tunique nerveuſe, une obſtruction du foie, de la rate, du pancréas, une éroſion du dia-

phragme, ſont autant de maladies qui peuvent devenir les cauſes éloignées de l'épilepſie. Les affections de la matrice dans les femmes, peuvent auſſi devenir la cauſe éloignée de cette maladie, par la correſpondance de cet organe avec celui du ſens intérieur. Perſonne n'ignore l'influence des deſirs voluptueux ſur les organes de la génération de l'un & de l'autre ſexe. Ces mouvements agréables qu'ils excitent dans l'animal, étant les effets de la communication qui regne entre ces parties & le ſens intérieur, n'ont plus lieu dans celui où cette communication a été détruite par la mutilation, & les objets qui auparavant agitoient le ſens intérieur de la plus vive commotion, ne ſont plus capables d'exciter en lui aucun mouvement.

Il eſt encore une cauſe interne de l'épilepſie, dont le ſiege par ſon éloignement de celui du ſens intérieur, préſente un phénomene difficile à expliquer; c'eſt celle qui paroît naître à l'extrêmité de quelques-uns des membres; enſorte que le malade, avant que de tomber dans l'accès, reſſent dans cette partie une douleur ou un engourdiſſement, ou un froid qui le ſaiſit, & qui monte de l'endroit où il a commencé à ſe faire ſentir, juſqu'à la tête, & alors les accidents d'épilepſie ſe déclarent.

Quoique la communication du ſens intérieur avec tous les membres de l'animal, dont il dirige l'action, paroiſſent favoriſer le ſentiment de ceux qui prétendent que la cauſe de cette eſpece d'épilepſie réſide réellement dans l'endroit d'où elle paroît tirer ſon origine, il eſt cependant difficile de comprendre comment elle eſt en état d'occaſionner dans le ſens intérieur des accidents ſi graves. Ne pourroit-on pas croire que ces reſſentiments ne ſont que des ſymptomes de l'affection qui réſide dans le cerveau, qui par certaines diſpoſitions font éprouver ces ſenſations trompeuſes, comme celles qu'on remarque dans les perſonnes à qui on a coupé un membre, & qui ſe plaignent quelquefois d'une douleur au bout du doigt d'un pied dont ils ſont privés depuis longtemps?

Au reſte, il eſt peu intéreſſant de décider lequel de ces deux ſentiments eſt le vrai; ils pourroient l'être tous deux dans différents ſujets, mais ils ne ſauroient rendre le traitement de cette maladie différent.

Les cauſes internes de l'épilepſie peuvent auſſi ſe rencontrer dans l'organe même du ſens intérieur, ou dans des parties circonvoiſines. Ce ſeroit ici le lieu d'agiter une queſtion qu'il n'eſt pas peu intéreſſant d'éclaircir; ſavoir, dans quelle partie du cer-

veau réside l'organe du sens intérieur. Les recherches anatomiques les plus exactes n'ont encore jeté aucune lumiere sur cette matiere ; la substance du cerveau n'est pas de nature à en laisser facilement développer la texture. Quelle route donc choisir pour parvenir à cette connoissance ? Celle de l'observation. Si on enfonce un poinçon dans le cerveau d'un chien, il ne donne aucun signe de douleur, qu'au moment que le poinçon est parvenu à la base de ce viscere, qui est l'endroit où tous les nerfs viennent aboutir; l'animal tombe alors en convulsions, & meurt avec tous les symptomes de l'épilepsie : ce qui semble désigner cet endroit pour le siege véritable du sens intérieur. Cette opinion paroît confirmée par l'observation des sujets morts épileptiques, en qui on a le plus souvent découvert aux environs de la base du cerveau des tumeurs, des concrétions, des érosions, & des amas de matieres ichoreuses, qu'on ne pouvoit méconnoître pour être les véritables causes de l'épilepsie, & qui en effet sont celles que tous les Auteurs ont reconnues pour les causes idiopathiques de cette maladie, en les distinguant de celles qui n'affectent que sympathiquement le cerveau.

Les causes externes de l'épilepsie prennent leur source dans tout ce qui est capable

de communiquer au sens intérieur de trop vives secousses, comme un excès de colere ou de haine, une frayeur qui saisit tout-à-coup par la présence d'un objet hideux, d'un péril éminent, d'un bruit effroyable auquel on ne s'attendoit pas. Ces causes ont toujours un effet proportionné à l'état du sens intérieur; c'est-à-dire, que celle qui seroit capable de faire la plus vive impression sur une personne extrêmement délicate, ébranlera à peine celle qui jouit d'une constitution plus robuste; c'est par cette raison que les accès d'épilepsie sont plus communs la nuit que le jour, parce que dans le silence des ténebres, & au milieu du repos qui favorise le sommeil, le ressort du sens intérieur est moins tendu que pendant le jour où il se trouve soutenu par la diversité des sensations que lui communique successivement l'action des sens extérieurs; c'est encore par cette même raison que les terreurs paniques nous saisissent plutôt la nuit que le jour, dans le sommeil que dans la veille. Il est peu de personnes qui en s'endormant n'aient quelquefois éprouvé combien une idée désagréable qui se présente à l'esprit, fatigue alors beaucoup plus l'imagination, qu'elle ne l'auroit fait pendant le jour.

Toutes ces observations nous démontrent

que la trop grande mobilité du ſens intérieur, eſt la cauſe prédiſpoſante de l'épilepſie, & qu'une impreſſion trop vive, communiquée à cet organe, en eſt la cauſe déterminante.

D'après une théorie qui nous inſtruit ſi clairement du ſiege de l'épilepſie, de ſa cauſe immédiate, & de ſes cauſes éloignées, rien n'eſt plus facile que de ſaiſir les indications curatives que préſente cette maladie. Elles conſiſtent à rétablir dans l'organe du ſens intérieur, le ton & la force néceſſaires à la fibre qui le compoſe, pour maintenir la régularité de ſon action, & à éloigner tout ce qui eſt capable de lui communiquer de trop vives impreſſions; mais quelque ſimples que paroiſſent ces indications, elles n'en ſont pas moins difficiles à remplir, & l'expérience nous apprend combien nous devons peu compter ſur les remedes qu'on à juſqu'à préſent employés pour combattre cette funeſte maladie. Les difficultés qu'on éprouve à en opérer la cure, tiennent au ſecret le plus important de l'art de guérir, dont la connoiſſance enrichiroit la Médecine de la plus importante découverte; mais la nature paroît s'être réſervée ſeule ce ſecret, qui conſiſte à rendre à la fibre animale d'une maniere ſtable & conſtante, le ton & la force qu'elle a perdue. Tous les remedes

que les Auteurs ont proprofés pour cet objet, n'ont qu'un effet trompeur & momentané; ils bandent le ressort de la fibre sans la fortifier, de maniere qu'après leur action, elle reste nécessairement plus foible qu'auparavant; c'est à quoi se réduisent toutes les vertus de ces cordiaux, si vantés chez les anciens Médecins, mais que l'expérience a si justement décrédités parmi les modernes.

Privés d'un remede aussi intéressant, est-il étonnant de rencontrer tant de maladies contre lesquelles on épuise vainement toutes les ressources de la Médecine, puisque tous les moyens qu'elle indique se bornent presque toujours à combattre ou à détruire la cause des maladies, sans pouvoir rétablir les dérangements qu'elles ont occasionnés dans la machine? Par les saignées & les anti-phlogistiques, on vient à bout de détruire l'inflammation du poumon ou de quelqu'autre viscere; mais la foiblesse des vaisseaux dont le ressort a été forcé par l'abondance du sang qui s'y est porté, ne sauroit être rétablie que par la nature, qui souvent n'est plus en état de parfaire son ouvrage, d'où il résulte une foiblesse habituelle dans la partie qui en altere pour toujours les fonctions.

Si nous ne pouvons nous flatter de rendre

à la fibre animale le ton qu'elle a perdu; si nous ne possédons encore aucun remede qui jouisse de cette précieuse propriété, quel moyen nous reste-t-il pour combattre une maladie telle que l'épilepsie, dont le siege réside dans l'organe le plus délicat de l'animal, & la cause prochaine dans la foiblesse de sa fibre; & quand on seroit assez heureux pour trouver ce remede si desiré, quelle difficulté ne rencontreroit-on pas à le faire parvenir jusque dans la texture si déliée de l'organe du sens intérieur? Ne pouvant rien contre la cause prochaine de l'épilepsie, contentons-nous d'attaquer ses causes éloignées, & laissons à la nature le soin d'achever notre ouvrage.

Si les causes éloignées de l'épilepsie sont, comme nous l'avons annoncé, différentes entr'elles, on auroit tort d'avoir recours à des spécifiques pour la guérir: aussi ceux qu'on a vantés jusqu'à présent, ont bien prouvé par leur inefficacité, le peu de confiance qu'ils méritoient auprès du vrai Médecin. Parmi les causes éloignées de l'épilepsie dont j'ai donné l'histoire, il s'en trouve plusieurs qui sont incurables, comme celles qui résident dans le cerveau, qui dépendent de quelque carie aux os de la base du crâne, d'une exostose qui comprime le cerveau, d'une érosion dans ses mem-

branes, de quelque varice dans ſes vaiſſeaux, ou enfin de l'amas de quelque matiere ichoreuſe dans ſes ventricules. Toutes ces maladies que l'Art ne ſauroit détruire, ne nous laiſſent aucune eſpérance d'une cure radicale, heureux quand on vient à bout de rendre les accidents moins graves & moins fréquents, par le régime & par quelques remedes altérants.

Tout Médecin ſait que les maladies chroniques, telles que les ulceres, les exoſtoſes, les varices, & enfin toutes celles dont je viens de parler, augmentent & diminuent alternativement; & cela, par les variations que l'état du malade éprouve, ſoit dans les changements de l'athmoſphere, ſoit dans ceux des humeurs qui peuvent ſe vicier, ou en quantité, ou en qualité; ce qui eſt prouvé par l'obſervation de ces maladies lorſqu'elles ſont externes. On remarque, par exemple, qu'un ulcere dans le cours de ſa durée, même lorſqu'on le traite le plus méthodiquement, préſente ſucceſſivement des différences en bien ou en mal. Ces variations nous expliquent pourquoi les accès d'épilepſie ſont dans certains temps moins graves & moins fréquents, que dans d'autres, parce qu'ils ſuivent l'état des maladies qui les occaſionnent.

Les ſaignées dans les ſignes de pléthore

ſanguine; les purgatifs dans ceux des humeurs; les altérants lorſque la qualité en eſt viciée; les toniques quand la fibre paroît relâchée; les délayants & les bains lorſque elle eſt trop roide, ſont les remedes généraux que l'Art indique dans l'état que je viens de citer.

Mais pour attaquer plus particuliérement les cauſes de l'épilepſie, il faut bien obſerver le tempérament du malade, s'aſſurer de ſa nature, & du vice qui domine chez lui. J'ai remarqué qu'une affection ſcrophuleuſe ou rachitique, dont les accidents ſe portoient ſur les os du crâne, ou ſur les glandes du cerveau, ou ſur ſes membranes, étoit ſouvent la cauſe primitive à laquelle on devoit, dans certains ſujets, rapporter l'épilepſie. Il faut alors employer les remedes qui conviennent à ces maladies. Les purgatifs, les fondants, & principalement les ſudorifiques, ſont ceux qu'on doit choiſir. Pour donner à ces remedes toute l'efficacité dont ils ſont ſuſceptibles, & en même temps plus de ſimplicité, on les aſſocie les uns avec les autres, & on en continue long-temps l'uſage: car la conſtance dans le Médecin & la patience dans le malade, ſont abſolument néceſſaires pour les maladies chroniques, & ſur-tout pour celles dont nous traitons. Lors même qu'il eſt impoſſible de les guérir radicale-

ment, ſi on eſt aſſez heureux de trouver un moyen d'en adoucir les accidents, & de les rendre plus rares, je ne vois pas pourquoi on ne les mettroit pas continuellement en uſage. On peut eſſayer avec eſpérance de ſuccès, l'uſage de la tiſane ſuivante.

Prenez ſalſepareille coupée & refendue une livre, gayac rapé demi livre, eſquine quatre onces, racines de bardane, & d'élunacampana, de chacune quatre onces; faites pendant ſix heures bouillir le tout dans douze pots d'eau. Il faut ſuſpendre dans le vaſe un nouet dans lequel on a mis quatre onces d'antimoine concaſſé, & un gros de ſel de tartre; bien luter enſuite le couvercle avec de la pâte. Au bout des ſix heures, ajoutez une once de rhubarbe, quatre onces de ſéné mondé, de camomille romaine deux onces, de cumin une once. Recouvrez le pot, faites encore bouillir pendant une demi-heure; coulez enſuite la liqueur, mettez la dans une baſſine, avec trois livres de caſſonade; faites bouillir pendant demi-heure, & enlevez l'écume à meſure qu'elle ſe forme; retirez du feu, & lorſque la liqueur ſera refroidie, vous y verſerez ſix onces d'eau-de-vie, dans laquelle vous aurez fait infuſer un gros de mouches cantharides. Verſez enſuite la liqueur dans des bouteilles bien bouchées qu'il faut tenir dans

un endroit frais pour être conservée; la dose est de quatre onces le matin à jeun, & autant quatre heures après le dîné. On peut ajouter dans cette tisane des poudres céphaliques & antispasmodiques, telles que celles de guttette, de valériane, & de pivoine, à la dose d'un demi-gros dans chaque verre; l'huile animale de Dipel, à la dose de huit à dix gouttes; on substitue à cette huile celle de succin, dont la vertu est cependant inférieure. Il faut favoriser l'effet de ces remedes par un régime, qui consiste à peu manger, & des choses légeres, comme du mouton rôti, du poisson sur le gril, des œufs frais, peu de soupe, & jamais mitonnée, de l'eau bien légere pour boisson ordinaire. (*a*) Si le malade présente des signes de sécheresse dans la fibre, on lui fait prendre de temps en temps des bains; il est aussi très-intéressant d'établir de larges cauteres, pour ouvrir à la nature des voies qui facilitent l'issue des humeurs qui surchargent ces tempéraments : on a vu ce moyen procurer de grands soulagements dans l'épilepsie; quelques Auteurs l'ont même regardé

(*a*) Ce remede a guéri plusieurs épileptiques. J'invite les gens de l'Art à ne pas le négliger dans les cas que je viens de citer.

comme un ſpécifique de cette maladie. Si ces remedes ne détruiſent pas entiérement la maladie, on eſt du moins sûr d'en diminuer beaucoup les accidents, & de rendre les accès moins fréquents.

Quand on a lieu de ſoupçonner que les ſaburres de l'eſtomac & des premieres voies occaſionnent l'épilepſie, ce qui eſt annoncé par les douleurs que le malade reſſent dans ces parties avant que de tomber dans l'accès, qui ſont ordinairement ſuivies ou précédées de vomiſſements de matiere bilieuſe, de couleur jaune ou verdâtre & quelquefois noire; il faut alors, par tous les moyens que l'art indique, en procurer l'évacuation, & en prévenir le retour, après les avoir détrempés par d'abondantes boiſſons d'une tiſane ſimple, ou d'une eau de poulet, ou d'une décoction d'orge. On fera prendre l'émétique, que l'on répétera ſuivant que l'abondance des humeurs l'indiquera; on donnera enſuite les purgatifs, pour achever d'entraîner celles qui ſe trouvent dans les inteſtins, & lorſqu'on aura lieu de croire que les premieres voies ſont nettes, on travaillera à en rétablir la force par les ſtomachiques, tels que ceux que j'ai indiqués à l'article du Priapiſme.

Si on a lieu de ſoupçonner que les vers ſoient la cauſe de cette maladie, il faut

avoir recours aux remedes indiqués, pages 91 & ſuiv.

Si ce ſont des obſtructions dans quelques viſceres du bas-ventre, on cherche à les détruire par les fondants & les apéritifs, en choiſiſſant ceux que l'obſervation nous a montrés plus efficaces. La terre foliée de tartre, à la doſe de demi-gros, ſoir & matin, dans un verre de petit lait, avec une once de ſirop des cinq racines apéritives, eſt un remede en qui j'ai toujours reconnu beaucoup de vertu contre les obſtructions.

Lorſque l'épilepſie dépend d'une affection contre nature, dans la matrice, il faut tâcher de rétablir dans cet organe les fonctions qui en ſont dérangées, par les différents emménagogues, dont on trouve les plus efficaces indiqués page 96.

La cauſe de l'épilepſie qui ſemble venir de l'extrêmité de quelque membre, par les douleurs qui s'y font ſentir, ou par la ſenſation d'une vapeur froide qui s'en éleve, avant l'accès, & ſe porte juſqu'à la tête, ne nous laiſſent aucun choix ſur les remedes qu'il faut employer pour la combattre, parce qu'il eſt impoſſible de s'aſſurer ſi cette cauſe réſide réellement dans cette partie, ou ſi une affection particuliere du cerveau n'occaſionne pas, comme je l'ai dit, ces ſenſations trompeuſes; nous ne pouvons

donc consulter à ce sujet, que ce que l'observation nous apprend. On a vu qu'une forte ligature du membre qui paroît affecté, prévenoit, ou du moins rendoit les accès moins violents : ce qui nous montre qu'en attaquant la cause de l'épilepsie dans cet endroit, quel que soit le vrai siege de cette cause, on peut en détruire ou en adoucir l'effet.

Il faut pour cela essayer différents moyens jusqu'à ce qu'on ait rencontré le plus avantageux. La ligature du membre, dans le temps que le malade commence à ressentir les avant-coureurs de l'accès, est le premier remede indiqué, celui même auquel on doit toujours avoir recours.

Si le membre ou l'endroit d'où paroît venir la cause de l'épilepsie étoit sensiblement affecté de quelques maladies, comme d'une carie, d'un ulcere, d'un corps étranger qui irritassent quelques parties tendineuses, il faudroit, par tous les moyens qu'indique la Chirurgie, en tenter la cure. Si au contraire, on n'y reconnoît aucune maladie, il faut avoir recours aux bains dans l'eau tiede, le vin aromatique, dans le sable échauffé à l'ardeur du soleil ou au four, aux frictions seches, ou avec les huiles aromatiques, les huiles antispasmodiques, telles que celles de Dipel, de succin, &c.

Quand ces remedes n'ont pas eu le succès qu'on desire, on applique sur la partie des emplâtres épispatiques, les pierres à cautere; on va jusqu'à y appliquer le feu; on fait suppurer les plaies qui en résultent, on a même soin de les entretenir ouvertes long-temps après la guérison du malade, si on a eu le bonheur de l'obtenir.

Nous avons dit que l'épilepsie pouvoit naître d'une cause externe, sans qu'on pût soupçonner dans le sujet aucun vice capable de la produire, sinon une trop grande délicatesse dans l'organe du sens intérieur. Nous avons fait voir comment ces causes externes agissoient, & comment la premiere impression qu'elles communiquoient à cet organe pouvoit se renouveller.

La cure de cette espece d'épilepsie, consiste à écarter du malade tout ce qui conserve quelque rapport avec la cause qu'on sait avoir donné lieu au premier accident, afin de rendre, autant qu'il est possible, les accès rares, parce que leur fréquence affoiblit de plus en plus l'organe du sens intérieur. Elle consiste encore à prescrire au malade un régime qui tende à fortifier toute l'habitude de son corps. L'observation nous apprend que, lorsque dans les enfants, l'épilepsie dépend d'une cause externe, & qu'aucun vice dans la machine n'entretient cette

maladie, elle se guérit ordinairement à l'âge de puberté, temps auquel la nature développée abandonne le soin de l'accroissement, pour s'occuper de celui de donner aux organes le ton & la force nécessaires à leurs fonctions ; ce qui a fait dire à Hippocrate, que, si l'épilepsie ne se guérit point avant la vingtieme année du sujet, elle devient incurable.

On doit donc aider la nature dans son ouvrage, pour en accélérer la perfection. Le travail de corps, l'exercice modéré, la dissipation, le séjour dans une campagne, située en bon air, sont les moyens reconnus les plus efficaces pour fortifier le tempérament. Il faut prescrire au malade un régime, qui sans être trop sévere, prévienne les indigestions & les amas d'humeurs mal élaborées; on lui défend l'usage de tous les aliments qui portent à la tête, comme l'ail, l'oignon, le poireau, les viandes noires, & toutes celles qui sont indigestes; des boissons fermentées & qui ont beaucoup de montant, comme les vins fumeux, la biere trop houblonnée; on lui recommande d'éviter les vapeurs de charbon, & de toutes les substances qui affectent le cerveau; on lui fait prendre de temps en temps des antispasmodiques, qu'on choisit parmi ceux qui sont reconnus pour avoir

plus de vertu : tels ſont les poudres de guttette, de racines de valériane ſauvage, de pivoine, de bétoine; l'eau de ceriſes noires, de tilleul, de primevere, de caille-lait, de reine des prés, de muguet; l'huile animale de Dipel, celle de ſuccin, l'huile aromatique de Silvius. J'ajouterai à ces différents remedes, le quinquina, dont la vertu ne ſe borne pas à réprimer les accès fébrilles, mais qui jouit encore de celle de calmer & ſouvent de détruire les affections qui ſont caractériſées par des paroxiſmes périodiques; c'eſt ſans doute ſa qualité auſtere, qu'il tient d'un ſel terreux, ſemblable à l'alun, que lui vient la propriété qu'il a de communiquer à la fibre, & principalement à celle qui compoſe les organes des premieres voies ſur laquelle il a une action plus immédiate, le ton & le reſſort qu'elle a perdus, ce qui ranime l'action des forces centrales, d'où dépend celle de tous les autres organes. Quelques Auteurs indiquent le cinabre; mais je crois cette ſubſtance ſans vertu, parce qu'elle eſt abſolument inſoluble dans nos humeurs, & j'ai remarqué que ceux à qui on fait prendre du cinabre le rendent par les ſelles, tel qu'ils l'ont pris.



CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Des Convulsions.

LEs convulsions générales dans lesquelles le sens intérieur ne paroît point affecté, & qui sont l'effet de l'irritation que communiquent au genre nerveux certaines maladies, comme les fievres malignes, le colera-morbus, les douleurs néphrétiques, la piquure dans certaines parties tendineuses, les coliques de Peintre, &c., doivent être traitées par les remedes qui conviennent à chacune de ces différentes maladies. Ces remedes ont été indiqués au chapitre du spasme; je m'abstiendrai de les rappeller ici, parce que le spasme & la convulsion, qui different peu par les symptomes, different encore moins par la nature de la cause qui les produit, & que les remedes qui conviennent à l'un, ne peuvent par conséquent manquer d'être favorables à l'autre.

Il est encore une espéce de convulsions générales, à laquelle on a donné le nom de maladie sacrée, (*a*) qui est caractérisée par une agitation violente & forcée de toutes les parties du corps, sans que le sens inté-

(*a*) Voyez Sauvage, Classe IV.

rieur paroisse aucunement affecté, & sans que la cause en soit sensible : ce qui fait que les personnes attaquées de cette maladie passent parmi le vulgaire pour être possédées du Démon. On avoit autrefois recours aux exorcismes pour la guérir ; mais nous savons aujourd'hui qu'elle est l'effet d'une violente irritation dans le genre nerveux, occasionnée par le séjour de quelques mauvais levains dans les premieres voies, comme une bile érugineuse, que les anciens appelloient atrablie.

Les affections de la matrice chez les femmes, sont aussi souvent la cause de cette singuliere maladie, qui pendant sa durée, ne laisse à la malade presque aucun relâche. Une fille qui n'étoit pas encore réglée fut guérie de cette maladie qui la tourmentoit depuis huit jours, par le moyen de trois saignées, d'un émétique & d'un purgatif que lui prescrivit M. Sauvage. Quand ces remedes ne détruisent pas entiérement les accidents, il faut avoir recours aux bains & aux antispasmodiques, tels qu'ils sont indiqués à l'article du spasme.





CHAPITRE V.

Des Tremblements.

NOus avons mis les tremblements au nombre des convulſions, parce qu'en effet ils en ont les caracteres, puiſque ce ſont des mouvements alternatifs & involontaires de contractions & de relâchements dans les muſcles, qui ne different de ceux qu'on remarque dans les convulſions ordinaires, que parce qu'ils ſont plus prompts & plus légers. Une foibleſſe ou une trop grande rigidité dans la fibre motrice des muſcles, ſont les deux cauſes générales des tremblements.

Nous remarquons que la frayeur occaſionne un tremblement, parce que la frayeur ſuſpend, ou du moins ralentit l'action des forces centrales, qui ſont l'appui de toutes celles de la machine, d'où il doit néceſſairement réſulter une foibleſſe dans les muſcles qui donne lieu au tremblement. Les perſonnes qui ont eſſuyé quelques maladies graves, celles qui ſe ſont fatiguées par un travail forcé, éprouvent auſſi des tremblements par la foibleſſe des muſcles, qui ne peuvent ſoutenir le poids du corps ou des membres avec aſſez de fermeté, de maniere qu'un moment la faculté motrice l'em-

porte, & cede l'inſtant d'après à celle de gravité. (*a*)

La cure de ces tremblements s'opere par le repos, le ſommeil, un régime analeptique & un exercice modéré.

Les vieillards ſont ſujets aux tremblements; la foibleſſe & la rigidité de leurs muſcles, eſt chez eux la cauſe de cette maladie contre laquelle nous n'avons d'autre remede que la fabuleuſe Fontaine de Jouvence. Les perſonnes accoutumées à boire beaucoup de vin, & ſur-tout celles qui mangent peu; ceux qui font un uſage abuſif du café, & principalement lorſqu'ils ſe trouvent d'un tempérament ſec, bilieux ou mélancolique, s'expoſent à éprouver des tremblements qui ne ſont ſuſceptibles d'aucune guériſon, à moins qu'ils ne ſe corrigent dès le commencement de cette pernicieuſe habitude; ceux qui font un uſage trop fréquent des narcotiques, ſont auſſi ſujets à cette maladie.

Les bains tiedes, les frictions avec quelques ſubſtances onctueuſes, comme l'huile de laurier, le ſavon noir, la moëlle de bœuf, &c. un régime humectant, ſont les remedes qui conviennent à cet état.

Les ouvriers qui travaillent aux mines de plomb de vif-argent, & des autres métaux, ceux qui ont été long-temps frottés avec l'onguent mercuriel, ou qui manient ſou-

(*a*) Sauvage, Claſſe IV.

vent le mercure, comme les ouvriers qui s'occupent à l'étamage des glaces, qui fondent des métaux, qui dorent, au moyen de l'amalgame du mercure avec l'or, qui peignent & vernissent les appartements, outre les coliques nerveuses, la stupeur des membres, les vertiges & le délire auxquels ils sont sujets, sont ordinairement attaqués de tremblements.

Les remedes les plus efficaces pour cet état, sont les sudorifiques, les eaux thermales, sulphureuses, le lait coupé avec la décoction de salsepareille & d'esquine, les bains & les frictions; on a quelques observations de cures obtenues par le moyen de l'électricité.

Toutes les différentes especes de tremblements dont je viens de parler, ne se font sentir que lorsque le sujet fait agir ses membres, & n'ont point lieu quand ils sont en repos; mais il en est une espece qui ne laisse au malade aucun relâche dans le repos, comme dans l'action. Ce tremblement précede ordinairement les convulsions, ou leur succede, de maniere qu'il paroît dépendre de la même cause. Il est assez commun chez les personnes mélancoliques & vaporeuses; on le traite comme les convulsions.

Les tremblements peuvent être encore occasionnés par certaines maladies, dont le siege gît dans le cerveau. En 1571, il régna une

épidémie dans la Saxe, dont les ſymptomes étoient un tremblement dans tout le corps, un violent mal de tête accompagné de vertiges. Les malades périſſoient en peu de temps, ſans qu'aucun remede pût les ſauver; on trouva dans les ſinus du cerveau de ceux qu'on ouvrit, un inſecte vivant reſſemblant à un ver, de couleur rouge, & de la longueur d'un doigt, avec une tête pointue, & le cou garni de poil.

L'hydrocéphale cauſe auſſi quelquefois des tremblements; on en trouve un exemple dans Gui-Patin.

M. Sauvage rapporte l'obſervation d'un homme attaqué d'un tremblement, qui avoit pour cauſe des ſaburres dans les premieres voies. Il étoit ſans fievre, & avoit la langue extrêmement chargée. Après l'avoir fait ſaigner, il lui fit prendre quinze grains d'Ipecacuanha, & trois onces de manne, ce qui le purgea par le haut & par le bas. Le troiſieme jour, il lui fit encore ouvrir la veine; le quatrieme, il le purgea, & le malade fut parfaitement guéri.

La pléthore peut auſſi quelquefois cauſer des tremblements. On reconnoît cette cauſe à la rougeur du teint, à la plénitude des vaiſſeaux, à la ſuppreſſion des menſtrues, de quelques hémorrhagies habituelles. Les ſaignées, la diete & les purgatifs ſont les remedes qui conviennent à cet état.

CHAPITRE VI.

Danse de Saint-Vit.

On peut joindre aux tremblements une maladie que les Auteurs ont nommée danse de Saint Guy. On trouve plusieurs descriptions de cette maladie, qui toutes sont peu conformes. Sa rareté en a rendu l'observation difficile, & l'a souvent fait confondre avec d'autres affections dont elle doit être distinguée, telles que le tarentisme & le béribéri, dont nous parlerons ci-après.

Cette maladie rare dans tout Pays, s'observe cependant plus ordinairement dans l'Allemagne & dans l'Angleterre, que dans nos Contrées : ce qui semble annoncer que les froids des climats du Nord sont la cause prédisposante de cette maladie.

Sydenham est l'Auteur qui nous a donné la description la plus exacte de la danse de Saint Guy. Il dit que c'est une espece de convulsion, je dirai plutôt de tremblement convulsif, qui survient quelquefois aux enfants des deux sexes, depuis l'âge de dix ans jusqu'à celui de puberté. Celui qui en est attaqué commence à boiter, & n'est plus maître de tenir l'une de ses jambes en

repos ; il eſt quelquefois obligé de la traîner à la maniere des imbécilles. Le bras & la main du côté de la jambe affectée, ſont auſſi dans un mouvement perpétuel, ſans qu'il puiſſe les retenir dans aucune attitude fixe.

Lorſqu'il veut s'en ſervir, par exemple, pour boire, il fait mille geſtes ridicules, portant çà & là ſon verre, avant que de pouvoir parvenir à le conduire à la bouche ; il avale alors avec précipitation, ce qui fait un ſpectacle riſible pour quiconque n'en connoît pas la triſte cauſe.

La cauſe prochaine de cette maladie dépend ou d'une trop grande foibleſſe dans les muſcles des membres affectés, qui les empêche de répondre à l'action du ſens intérieur, de maniere que ce n'eſt qu'après des efforts répétés, que le ſens intérieur vient à bout de leur faire prendre l'attitude qu'il a préméditée ; ou d'une tenſion trop grande dans la fibre nerveuſe, qui fait réſiſter ces membres à la réaction du ſens intérieur.

Le mouvement perpétuel qu'on remarque dans ces parties ainſi affectées, dépend de la réaction alternative des muſcles antagoniſtes que le ſens intérieur ne peut plus modérer ; l'élaſticité vivante dont ils jouiſſent, leur imprime ce mouvement alternatif qui ſubſiſte par lui-même, juſqu'à ce

qu'il ſoit arrêté par une force plus puiſſante. *Voyez page* XXXV.

L'indication que préſente la cure de cette ſinguliere maladie, ſe tire de la cauſe qui l'a produite. Si c'eſt une foibleſſe dans les nerfs, il faut employer les remedes qu'on a indiqués à l'article de la paralyſie; ſi au contraire c'eſt une trop grande tenſion, il faut ſe ſervir de ceux qui conviennent aux ſpaſmes & aux convulſions.

Souvent les ſaburres contenues dans les premieres voies, une bile érugineuſe, ou quelques autres mauvais levains qui irritent la région épigaſtrique, & corrompent les humeurs, deviennent la cauſe occaſionnelle de cette maladie; alors il eſt prudent de faire précéder les évacuants aux autres remedes. Ceyne & Sydenham recommandent cette pratique; je ne crains point de la conſeiller ſous l'autorité d'auſſi grands maîtres. Ceyne préféroit les vomitifs; Sydenham les purgatifs. Je ſuis d'avis qu'on emploie les uns & les autres. L'effet combiné de ces deux remedes, remplira plus promptement les vues du Médecin.





CHAPITRE VII.

Du Tarentisme.

J'Aurois pu passer sous silence cette maladie, qui, dit-on, est occasionnée par la piquure d'une araignée, commune dans les environs de Tarente, & que les naturalistes nomment tarentule. On regarde comme fabuleux presque tout ce qu'on raconte à son sujet.

Cependant si cette maladie a quelque chose de réel, comme tous ses accidents s'exercent spécialement sur le genre nerveux, ce traité seroit incomplet, si elle y étoit omise.

Je rapporterai donc ce que l'on a écrit de plus vraisemblable & de plus raisonnable sur cette maladie.

La tarentule est une espece d'araignée couverte de poils, grosse à peu près comme une noisette, portant huit pieds, & autant d'yeux; on remarque vers sa bouche douze petites cornes très-pointues, qui sont presque toujours en mouvement, & qui lui servent de pinces pour saisir les insectes dont elle se nourrit; on prétend aussi que c'est par ces mêmes cornes qu'elle transmet son venin.

La morſure de cet inſecte eſt ſuivie d'une douleur qui peut être comparée à celle que fait reſſentir la piquure d'une abeille ou celle d'une fourmi. Quelque temps après, la partie mordue devient engourdie, & ſe trouve marquée d'un petit cercle livide, qui dégénere en une tumeur très-douloureuſe; peu à peu l'engourdiſſement ſe communique dans tout le corps, & le malade tombe dans une profonde mélancolie. Il évite la vue des hommes; les couleurs noire & bleue lui deviennent déſagréables; il affectionne au contraire le blanc, le rouge, & le verd. Il recherche l'eau, & voudroit s'y plonger: effet bien contraire à celui que produit le venin de la rage, qui fait prendre cet élément en horreur.

Le mal dans ſes progrès rend le pouls foible, la reſpiration laborieuſe, anéantit les ſens, & ſe termine enfin par la mort du ſujet, s'il n'eſt combattu par des remedes convenables.

Ceux que la Médecine fournit, ont ordinairement peu d'effet; le remede le plus efficace, qu'on doit ſans doute au hazard, eſt la muſique. Lorſqu'une perſonne piquée par une tarentule, éprouve les accidents que je viens de décrire, ce qui n'arrive pas toujours, on fait venir un Muſicien, qui d'abord eſſaie pluſieurs airs ſur un inſtrument, juſqu'à ce qu'il ait rencontré celui

qui plaît au malade; alors on lui voit commencer à remuer en cadence les doigts, ensuite les bras, les jambes, & enfin tout le corps; il se leve à la fin, & se met à danser quelquefois pendant six heures entieres, devenant toujours de plus en plus leste & fort; on le met ensuite dans le lit, où on ne lui laisse que le temps nécessaire pour se reposer des fatigues de sa danse; & par le moyen du même air, on le fait danser de nouveau, ce que l'on continue pendant six à sept jours, jusqu'à ce que le malade excessivement fatigué, se trouve hors d'état de danser: ce qui annonce sa guérison; car on prétend que tant que le venin agit sur lui, il ne cesse de danser sans paroître fatigué. Quand donc il commence à se sentir fatigué, il revient à lui comme d'un profond sommeil, sans aucun souvenir de ce qui lui est arrivé, & pas même d'avoir dansé.

Tous les malades n'en sont pas toujours quittes pour un seul accès; il en est qui les reprennent chaque année pendant vingt ou trente ans de suite : on est alors obligé de recourir aux mêmes remedes.

Le même air ne convient pas à tous les malades; cependant on a remarqué qu'en général ceux qui guérissent, sont tous des airs gais & animés.

Ce seroit perdre le temps bien inutile-

ment, que de rapporter toutes les fables qu'on a jointes aux effets déjà très-ſurprenants de la morſure de la tarentule ; j'en citerai ſimplement une, pour en faire connoître le ridicule. On raconte que la maladie ne dure que tant que la tarentule vit, & que cet inſecte danſe lui-même le même air qu'on fait danſer à la perſonne qu'il a mordue.

La théorie que M. Geofroy établit ſur les effets de la morſure de la tarentule, ſeroit aſſez analogue aux phénomenes de l'elaſticité vivante, reconnue dans la fibre animale. Il prétend que le venin de cet inſecte irrite les nerfs, & les tient dans une tenſion qui bride leur mouvement. Cette tenſion dans les nerfs devenant égale à celle de quelques cordes d'inſtrument, il n'eſt pas étonnant que, faiſant réſonner ces cordes, les vibrations de l'air, particulieres au ſon qu'elles rendent, excitent un mouvement dans les nerfs qui ſont à l'uniſſon de ces cordes, comme on voit une bouteille de verre frémir juſqu'à ſe caſſer, lorſque ſans la toucher on produit un ſon analogue à celui qui lui eſt propre. Ce mouvement excité dans les nerfs rétablit l'action des vaiſſeaux, qui vient enſuite à bout de chaſſer le venin.

Loin de garantir la vérité de tout ce que je viens d'écrire au ſujet du tarentiſ-

me, j'ai déjà prévenu du peu de foi qu'on devoit y apporter, tout y paroît trop extraordinaire; cependant parmi ce merveilleux que la raison ne sauroit admettre, il peut se trouver quelque chose de vrai.

La Pouille, qui est le seul Pays où l'on dit que la piqûure de la tarentule est mortelle, est située dans un climat très-chaud; ses habitans sont d'un tempérament fort sec, & ont la fibre nerveuse très-mobile; il ne seroit donc pas étonnant que la piqûure de cet insecte qui peut être venimeux, pût leur causer des accidents un peu extraordinaires, qui, bien-loin de céder aux cordiaux, remedes ordinaires qu'on emploie contre toute sorte de venin, en sont au contraire irrités, & cedent ensuite aux remedes humectants & rafraîchissants, ainsi qu'à la musique qui calme leurs sens, & dont ils sont grands amateurs.



CHAPITRE VIII.

Du Béribéri & du Scélotyrbé.

LE béribéri est une maladie peu connue en Europe, & qu'on ne remarque guere que dans les Indes Orientales. Ceux qui en sont attaqués marchent à la maniere des moutons, les genoux roides & sans mouvement, n'ayant que les cuisses qui puissent se mouvoir. Ils ont un tremblement continuel dans les membres, & le plus souvent dans tout le corps, avec une espece d'engourdissement qui émousse beaucoup en eux le sentiment. Ils ressentent une sorte de douleur à peu près semblable à celle qu'un grand froid fait éprouver aux doigts; la voix devient foible & enrouée, quelquefois même il survient une crampe dans les muscles de la poitrine, qui intercepte entiérement la voix, & gêne considérablement la respiration : le malade est alors en très-grand danger.

Cette maladie qui n'est pas toujours mortelle, peut être mise au nombre des chroniques, dont la cure est difficile.

On attribue sa cause à un froid subit, qui saisit le corps dans un moment, où il se trouve en sueur, de maniere que la transpiration est arrêtée, & la lymphe coagulée dans ses vaisseaux; ce qui occasionne cette

rigidité dans tous les muſcles qui en gêne les mouvements.

C'eſt donc en rendant à la lymphe ſa fluidité, & en rétabliſſant la tranſpiration ſupprimée, qu'il faut chercher à combattre cette maladie. Pour cela, il faut faire prendre aux malades une tiſane ſudorifique, faite avec les bois de gayac, d'eſquine & de ſalſepareille; on y ajoute, pour la rendre plus active, de la thériaque, du mithridat, de l'opiat de Salomon, &c. On fait précéder cette tiſane par un purgatif, & quelquefois par l'émétique, lorſque ces remedes ſont indiqués par les ſignes de ſaburres dans l'eſtomac ou les inteſtins. On fait des frictions ſur tout le corps, avec les huiles pénétrantes de laurier, de muſcade, de camomille, de pétrole, &c. On fait des fomentations avec des plantes réſolutives, telles que la matricaire, l'armoiſe, la verveine, la ſauge, le romarin, &c. Les bains dans la décoction de ces plantes, ſeront auſſi très-ſalutaires. (*a*)

On peut joindre à l'hiſtoire du béribéri, une maladie que quelques Auteurs ont nommée ſcélotyrbé, les ſymptomes de cette derniere ayant beaucoup de rapport avec ceux de la premiere.

Les perſonnes qui ſont attaquées de cette ſinguliere maladie, marchent en courant; ils

(*a*) Voyez Sauvage, Claſſe IV.

ne peuvent faire que quelques pas, au bout desquels ils sont obligés de s'asseoir ou de s'appuyer, sans quoi ils tomberoient nécessairement. On voit dans Lyon une femme affligée de cette maladie; elle porte un bâton sur lequel elle s'appuie, & lorsqu'elle veut marcher, elle commence à examiner si à dix ou douze pas de distance, elle trouvera de quoi s'asseoir ou s'appuyer; elle dirige alors sa marche en courant vers cet endroit, où elle se repose quelques minutes, pour ensuite poursuivre son chemin de la même façon. Ses membres & sa tête sont comme dans le béribéri, toujours tremblants, & sa voix est aussi enrouée.

Cette maladie vient d'une rigidité, & en même temps d'une grande foiblesse dans les muscles, qui n'obéissent que difficilement à l'action du sens intérieur; & comme les muscles ne sont réduits dans cet état que par une cause qui a long-temps agi tant sur les solides que sur les fluides, tels que le vice arthritique, une humeur rhumatismale, un virus scorbutique ou syphillitique, la guérison d'une pareille maladie ne peut être que très-difficile: aussi ne voit-on aucune observation de cure obtenue dans ce genre. Les remedes qui peuvent convenir dans cette maladie, sont les mêmes que ceux que j'ai indiqués contre le béribéri. Les bains long-temps continués opéreroient sans doute de très-bons effets.



CHAPITRE IX.

Des Convulsions particulieres.

POur terminer l'article des convulsions, il me reste à donner l'histoire de celles qui se bornent à quelques parties, & que je nomme pour cela particulieres. Leur nombre est aussi multiplié que celui des parties qui composent notre corps; mais je ne rappellerai que celles qui présentent une maladie assez grave, pour mériter des soins curatifs, telles sont les convulsions de la mâchoire inférieure, qu'on nomme tic; celles des levres qu'on nomme ris sardonique; des paupieres, qu'on appelle souris, & en latin *nystagmus;* de la main & des doigts, qu'on nomme carphologie. Il faut y ajouter les palpitations, l'asthme convulsif, les coliques nerveuses, le hoquet & la cardialgie.

Le tic convulsif differe du spasmodique, par le mouvement involontaire de la mâchoire inférieure, qui la porte tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, tandis que dans le spasmodique elle demeure sans mouvement, fortement appliquée contre la mâchoire supérieure. D'ailleurs, ces deux maladies se traitent par les mêmes remedes; il faut consulter ceux que j'ai donnés à l'article du tic spasmodique.

CHAPITRE X.

Du Ris Sardonique.

LE ris ſardonique eſt un mouvement forcé & involontaire des levres, cauſé par la convulſion de leurs muſcles, & ſouvent de tous ceux de la face, qui repréſente le ris naturel. Lorſque la convulſion s'étend au muſcle paucier, à ceux du cou, le malade fait alors une grimace aſſez ſemblable à celle d'un Porte-Faix, chargé d'un peſant fardeau. (*a*)

On lui a donné le nom de ſardonique, parce que la ſardoine qui eſt une eſpece de renoncule aquatique très-vénéneuſe, fait ordinairement naître ce ris forcé dans ceux qui en ont mangé, & que c'eſt à ce ſymptome qu'on croit devoir diſtinguer la nature de ce poiſon. Il n'eſt pas cependant ſi bien affecté à l'effet vénéneux de cette plante, qu'on ne le voie quelquefois ſurvenir dans celui de quelques autres ſubſtances pernicieuſes, & même dans d'autres maladies qui n'ont aucun rapport avec les poiſons.

L'obſervation nous apprend que cette ma-

(*a*) Sauvage, Claſſe IV.

ladie eſt ordinairement occaſionnée par l'irritation de la partie tendineuſe du diaphragme ou de quelque endroit voiſin de cet organe, comme l'eſtomac, le foie, le médiaſtin & le péricarde.

Elle eſt un des principaux ſymptomes de la paraphrénéſie qui eſt une maladie ſymptomatique du cerveau, qui ne differe de la phrénéſie dont elle a tous les ſignes, que par le ſiege de ſa cauſe qui réſide dans le diaphragme, tandis que celle de la phrénéſie ſe trouve dans le cerveau même.

On a toujours cru que la paraphrénéſie étoit produite par l'inflammation du diaphragme; mais depuis que l'ouverture de quelques cadavres, dont les ſujets étoient morts avec tous les ſymptomes de cette maladie, a quelquefois fait voir qu'il n'y avoit point d'inflammation ſenſible dans cet organe, & que certaines maladies où le diaphragme paroiſſoit viſiblement enflammé, ne préſentoient aucun ſymptome de paraphrénéſie, on a mis en doute l'exiſtence de cette maladie. Cependant l'inſpection des cadavres ne préſente pas des marques aſſez certaines ſur les cauſes des maladies, non plus que ſur les cauſes de mort, pour nous déterminer à abandonner des principes fondés ſur de longues ſuites d'obſervations, & adoptés par les plus grands maîtres. Un organe peut être enflammé, ſans que

l'inflammation en ſoit ſenſible, ſur-tout lorſqu'elle a ſon ſiege dans une partie tendineuſe, qui admet peu de vaiſſeaux ſanguins : cette partie doit alors peu changer de ſa couleur naturelle, dont nous n'avons jamais une connoiſſance aſſez préciſe pour en faire le parallele avec l'état contre nature. D'ailleurs, toutes les inflammations ne ſont pas formées par la partie rouge du ſang, & ces dernieres ne ſont pas même celles qui cauſent le plus ordinairement des accidents dangereux, puiſqu'on voit des inflammations externes, peu conſidérables par le changement de couleur que montre la partie, qui cependant ſont bien plus douloureuſes que d'autres en qui on remarque beaucoup de rougeur ; les douleurs rhumatiſmales, celles de la goutte en ſont une preuve.

On a ſouvent trouvé la plevre & le poumon de ſujets morts plevretiques, ſans aucune marque ſenſible de l'inflammation que le violent point de côté & la fievre aiguë avoient clairement annoncée pendant leurs maladies. On auroit donc tort de mettre en doute, que les ſymptomes qui caractériſent la phrénéſie puiſſent jamais être cauſés par une affection du diaphragme, puiſque cet organe que j'ai montré comme le centre & le balancier des forces animales, conſerve avec le

cerveau un commerce de réaction, qui doit faire participer le dernier à presque toutes les affections du premier.

Au contraire, si on observe bien les symptomes de la phrénésie, on aura lieu de se convaincre que le siege de sa cause réside le plus souvent dans le diaphragme, ou comme je l'ai déjà dit, dans parties voisines, soit qu'elle vienne d'une inflammation de cet organe ou de quelqu'autres irritations, & que la phrénésie idiopathique, c'est-à-dire, celle qui affecte immédiatement le cerveau, est plus rare que la symptomatique qui se nomme paraphrénésie.

M. Bordeu, dans ses Recherches sur le pouls, qu'il distingue en supérieur & en inférieur, nous apprend à reconnoître facilement ces deux maladies si semblables par leurs symptomes. Lorsqu'on trouve le pouls grand, dilaté & fort, qui est celui qu'il qualifie de supérieur, on est assuré que le cerveau est idiopathiquement affecté; quand au contraire il est petit & concentré, ce qu'il appelle inférieur, la phrénésie est symptomatique & doit prendre le nom de paraphrénésie, parce que le siege de sa cause est dans le diaphragme ou dans quelques visceres voisins.

Cette distinction judicieuse du pouls, en supérieur & inférieur, par M. Bordeu,

prouve bien clairement que le centre des forces animales eſt ſitué dans la région épigaſtrique, puiſque toutes les maladies qui affectent immédiatement les viſceres qui y ſont contenus, troublent & diminuent ſenſiblement l'action vitale : ce qui eſt annoncé par la qualité du pouls qui devient petit, concentré & intermittent ; tandis que celles qui n'affectent que le cerveau ou quelqu'autre partie, comme la poitrine, n'opérent pas le même effet, puiſque l'action vitale conſerve dans ces dernieres plus de force & de régularité que dans les premieres : ce que l'on reconnoît à la force & la dilatation du pouls qui accompagnent ces maladies.

Le ris ſardonique, facile à reconnoître par ſes ſymptomes qui ſont très-ſenſibles, préſente plus de difficulté, lorſqu'il s'agit de découvrir la cauſe qui l'a produit ; il eſt cependant dangereux de ſe tromper, parce que les remedes qui conviennent dans un cas, pourroient être pernicieux dans un autre.

Il ſeroit, par exemple, dangereux de traiter le ris ſardonique, cauſé par l'effet d'un poiſon, comme celui qui dépendroit de l'inflammation du diaphragme ; l'un exige l'émétique & les antidotes qui ſont décrits à l'article de la fauſſe épilepſie, pages 97 & 98 ; & l'autre les ſaignées les calmants, les antiphlogiſtiques, & enfin tous les remedes qui peuvent

convenir au genre de maladie qui y a donné lieu. On s'assure de la nature de sa cause, par l'examen de ce qui a précédé cette maladie. On reconnoît qu'elle est l'effet du poison, lorsqu'elle survient sans délire, sans fievre aiguë, sans apparence d'aucune blessure au diaphragme, & sans qu'on puisse soupçonner dans le malade aucune disposition particuliere capable d'exciter des mouvements convulsifs, & sur-tout si les accidents n'ont paru qu'après qu'on a mangé des aliments suspects. Lorsque le ris sardonique est accompagné de délire, de fievre aiguë, de hoquet, de cardialgie, que le pouls est petit, concentré & intermittent, on doit le regarder comme un symptome certain de la paraphrénésie.

S'il survient après une blessure voisine de la région qu'occupe le diaphragme, c'est une marque qu'elle a pénétré jusque dans cet organe.

Les levres peuvent souffrir des distentions par la paralysie de leurs muscles, dont les uns relâchés cedent à l'action de leurs antagonistes, ce qui fait faire une grimace qu'on pourroit confondre avec le ris sardonique; mais on reconnoît cette cause à la facilité avec laquelle les muscles se prêtent au mouvement qu'on fait faire aux levres qui se dirigent aisément du côté que l'on veut; mais qui lorsqu'on les abandonne, reprennent

toujours

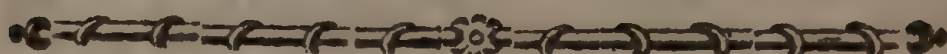
toujours la même ſituation. Cet état a d'ailleurs toujours été précédé des accidents qu'on ſait être la cauſe ordinaire des paralyſies, comme l'apoplexie, les coups, les chûtes ſur la tête, ſur le cou, qui ont occaſionné quelque altération dans le cerveau, ou la moëlle de l'épine.

Le ris ſardonique eſt une maladie très-grave, qui paſſe en général pour un ſymptome mortel : cependant Hippocrate qui nous l'a préſenté comme tel, rapporte une obſervation qui nous apprend qu'un ſujet attaqué d'une fievre continue,eut ce ſymptome, ſans ſuccomber à ſa maladie, dont il fut parfaitement guéri le ſeptieme jour.

On peut donc dire en général que le danger du ris ſardonique eſt proportionné à l'intenſité & à la nature de ſa cauſe.

Je ne parlerai point des remedes qui conviennent à cette maladie, parce qu'il ſeroit inutile d'en employer d'autres que ceux qui ſont propres à combattre les différentes maladies dont elle n'eſt qu'un ſymptome, & la plupart ſont étrangeres à la matiere que je traite.





CHAPITRE XI.

De la Souris.

ON a donné le nom de ſouris, & en latin *nyſtagmus*, aux mouvements convulſifs de l'œil, ſoit de ſon globe, ſoit des paupieres, ſoit enfin de l'iris. (*a*)

La ſouris eſt ſouvent un accident de quelques autres maladies, & quelquefois elle dépend d'un vice particulier qui affecte immédiatement les nerfs de l'œil; on la voit auſſi communément ſurvenir dans les affections du ſens intérieur, comme dans l'épilepſie & la catalepſie. (*b*) M. Sauvage rapporte l'avoir obſervée chez deux femmes attaquées d'une maladie aſſez ſemblable, ſelon lui, à l'épilepſie, mais que je croirois devoir plutôt rapporter à la catalep-

(*a*) Voyez Sauvage, Claſſe IV.

(*b*) Il n'eſt pas étonnant que les vives agitations du ſens intérieur, puiſſent produire dans l'œil quelques dérangements proportionnes à leur intenſité, puiſqu'il eſt l'organe le plus délicat des cinq ſens, celui en même temps qui agit le plus conſtamment ſur le ſens intérieur, & qui conſerve avec lui un commerce plus intime de réaction, ce qui le fait regarder comme le fidele miroir de l'ame.

ſie, d'après les ſymptomes qu'il annonce. Dans les paroxiſmes, la malade ſe trouvoit tout-à-coup privée de tous les ſens, la reſpiration devenoit preſque inſenſible, le pouls demeuroit tranquille, les yeux étoient fermés, & les membres ſans mouvement conſervoient leur flexibilité naturelle; mais en la conſidérant attentivement, on appercevoit un mouvement ſi rapide dans les cils, qu'il étoit impoſſible d'en compter les vibrations. Le paroxiſme duroit quatre heures, au bout duquel temps la malade revenoit à elle, comme d'un profond ſommeil, & reprenoit ſes ſens, ſans conſerver aucun reſſentiment d'un grand mal de tête qui la tourmentoit avant l'accès. M. Sauvage prétend que ces accidents étoient occaſionnés par un vice dans l'eſtomac.

Il eſt difficile de deviner le genre de cauſe, qui, affectant immédiatement les nerfs de l'œil, donne lieu aux mouvements convulſifs de cet organe, ce qui rend cette maladie preſque toujours incurable, à moins que le vice qui l'a produite ne ſoit léger & ſuſceptible d'être guéri par la nature ſeule.

Les phrénétiques, les maniaques, les imbécilles, portent dans les yeux toutes les marques du déſordre qui regne dans leur cerveau, & dans le ſens intérieur.

J'ai cependant vu réussir un moyen, sur un sujet en qui les paupieres de l'œil droit étoient presque continuellement rapprochées l'une de l'autre par un mouvement involontaire & très-rapide. On lui fit une incision sur le bord des orbites au dessous des sourcils, qu'on eut soin de relever, qui commençoit vers le grand angle de l'œil, immédiatement à la base du nez & se continuoit jusque vers le petit angle. L'opération faite, ce mouvement ne reparut plus.

Il seroit à souhaiter que ce moyen fût pratiquable dans les mouvements convulsifs du globe de l'œil; mais la difficulté d'attaquer sans danger les muscles qui le font mouvoir, ne nous permet pas de le tenter.

André, dans ses observations sur les Mouvements Convulsifs, donne l'histoire d'une Maladie de l'œil, qui tient plutôt du spasme que de la convulsion : elle consiste dans des douleurs momentanées, dont les paroxismes duroient trois ou quatre heures & revenoient périodiquement trois ou quatre fois dans le jour; les malades éprouvoient des douleurs lancinantes dans le globe de l'œil, & dans la partie supérieure & inférieure de l'orbite, avec de fortes pulsations, un sentiment de tension & une palpitation qui leur faisoient porter continuellement les mains à l'œil.

Dans le commencement de cette maladie, le pouls étoit resserré, la fievre peu violente, la tête très-douloureuse, avec rhume & enchifrenement ; sans aucune excrétion de crachat, ni d'humeur pituitaire. Il attribue cette maladie à une compression des nerfs orbitaires, par un engorgement de la membrane pituitaire, joint à une conjection dans les différents sinus du mucus qui s'y forme. Ensorte que l'indication curative étoit de procurer le dégorgement de cette membrane, & de provoquer l'excrétion du mucus & de la salive; ce qui s'opéroit en quatre ou cinq jours, par deux ou trois saignées, un régime atténuant, des diaphorétiques, des fumigations & ensuite des purgatifs.



CHAPITRE XII.

De la Carphologie.

LA Carphologie est un mouvement quelquefois convulsif, quelquefois erroné, dépendant ou d'une aliénation dans l'esprit, ou d'un vice dans la vue, qui présente au malade des objets fantastiques qu'il s'efforce de prendre. (*a*) Quelle que soit la cause de cet accident, il est toujours le présage d'une mort prochaine, ainsi que ces mouvements de trémulation, qu'on remarque dans les tendons du carpe, chez les personnes attaquées de fievre maligne, de phrenésie ou de quelques autres semblables maladies, & qu'on nomme ordinairement soubresauts, qui sont aussi d'un très-mauvais présage.

(*a*) Sauvage Class. IV.





CHAPITRE XIII.

Des Palpitations.

LA palpitation eſt un mouvement particulier & contre nature, qui s'excite dans un organe, à l'occaſion d'une irritation ou d'un embarras qui y ſurvient. Il differe du tremblement, en ce qu'il eſt plus fort & moins accéléré ; les organes deſtinés aux fonctions vitales, comme le cœur & les arteres, ſont plus ſujets aux palpitations que les autres ; on en remarque cependant, mais plus rarement, dans l'eſtomac, la véſicule du fiel & la matrice; celles du cœur ſont les plus dangereuſes ; il eſt donc intéreſſant d'en développer les cauſes, d'en expliquer les différents ſignes, & d'établir à leur égard la méthode curative la plus convenable : je ne ſaurois le faire avec plus d'exactitude & de clarté, qu'en rapportant les ſavantes obſervations de M. Sauvage ſur cette matiere.

La palpitation du cœur eſt, dit-il, une plus grande pulſation de cet organe qu'on ne devroit l'attendre, d'après le battement des arteres qui eſt plus foible & ſouvent intermittent.

Le cœur dans chaque contraction vient frapper de sa pointe contre les côtes, d'une maniere très-sensible, ce qui est l'effet de la réaction des oreillettes, dont les parois gonflées par le sang qui y aborde, repoussent la base du cœur & le portent contre les côtes.

Tant que ce mouvement est proportionné, soit par sa force, soit par sa vîtesse, à celui des arteres, il n'y a point de palpitation. Dans la fievre, par exemple, le mouvement du cœur est plus fort & plus vîte, mais on ne peut pas dire pour cela que cet organe soit en palpitation; parce que le mouvement des arteres se trouve en même raison. Dans la syncope, le mouvement des arteres devient foible, mais celui du cœur lui est proportionné, il n'y a donc point aussi de palpitation.

Nous avons fait voir que tout le méchanisme animal dépendoit de la faculté réactive des différents organes, qui entretient chez eux un mouvement perpétuel dont la force & la vîtesse dépendent de la texture particuliere de chacun d'eux, & de l'action qui les met en jeu; d'où il résulte que leur mouvement doit augmenter en raison des résistances que les fluides leur opposent, parce que la résistance des fluides devient à l'égard des solides, le principe d'une réaction qui accélere leur mouvement; ce qui se remarque sensiblement dans la fievre

où la force & la vîtesse de l'oscillation du cœur & des arteres, augmentent en proportion de la résistance qu'oppose le sang à leur action.

C'est dans cette propriété singuliere de la fibre animale, sans laquelle la circulation seroit non seulement dérangée au plus petit obstacle, mais cesseroit bientôt, pour peu qu'il subsistât, que l'on trouve la cause des différents phénomenes que présente l'économie animale, sans avoir besoin de recourir à cet être chimérique qu'on a gratuitement placé dans l'animal, pour veiller à sa conservation, & que différents Auteurs désignent sous le nom de nature, qui, selon eux, préside à toutes les fonctions vitales, combat leur ennemi, chasse ou détruit les causes des maladies, porte dans toutes les parties les secours que leur état exige.

Ils sont cependant forcés de convenir que l'intelligence peu commune, dont ils la supposent douée, ne l'empêche pas d'agir quelquefois d'une maniere très-désavantageuse à l'individu qu'elle protege, puisqu'elle porte souvent dans un organe des secours qui lui deviennent pernicieux; que souvent elle augmente les progrès d'une inflammation, par les oscillations trop vives qu'elle excite dans la partie enflammée; qu'elle cause quelquefois dans l'économie

animale le plus grand trouble à l'occasion d'une irritation particuliere qui réside dans une partie peu essentielle à la vie ; de maniere que, si l'on compare le bien qu'on lui attribue, au mal qu'elle occasionne, on seroit tenté de la croire plus nuisible que salutaire.

En voilà, je pense, assez pour montrer le ridicule de cette chimere, & pour lui faire préférer le systême que j'annonce, dans lequel on ne rencontre pas de semblables contradictions ; dans lequel on voit que tous les organes jouissent par leur stucture & la propriété de la fibre qui les compose, de l'avantage de pouvoir augmenter la force & la vîtesse de leur mouvement, en proportion des résistances qu'ils rencontrent, lesquelles résistances sont obligées de céder, à moins qu'elles ne soient d'une nature invincible ; car alors le plus foible doit céder au plus fort.

D'après ces notions, il est aisé de comprendre que le cœur doit entrer en palpitation. 1°. Toutes les fois que le sang aborde dans ses ventricules, en trop grande quantité ou avec trop d'impétuosité ; 2°. toutes les fois qu'il se rencontre chez lui ou dans son voisinage, quelques obstacles qui gênent la circulation du sang ; 3°. toutes les fois que le mouvement du cœur est sollicité par l'action de quelque

ſtimulant : delà naiſſent différentes eſpeces de palpitations qui doivent ſe diſtinguer par leurs cauſes.

DE LA PALPITATION cauſée par l'anévriſme du cœur, M. DE SENAC, *Maladie du Cœur, pag.* 444. *Lanciſius de aneyriſmat.*

Le ventricule droit y eſt plus ſujet que le gauche, parce que ſes parois ſont plus minces.

Le ſang porté dans les ventricules du cœur avec trop d'impétuoſité, eſt ordinairement une cauſe des anévriſmes du cœur; auſſi tous ceux qui font des exercices violents, comme les coureurs & les porte-faix y ſont très-ſujets.

La rigidité des valvules qui oppoſent trop de réſiſtance au paſſage du ſang des ventricules, dans les groſſes arteres; les concrétions polipeuſes qui bouchent au ſang une partie de ſes voies; la frayeur, & certaines paſſions dans leſquelles le cœur & les arteres demeurent reſſerrés, ſont autant d'accidents qui favoriſent la formation des anévriſmes tant du cœur, de ſes oreillettes, que des groſſes arteres, & qui occaſionnent des palpitations.

On reconnoît la palpitation, cauſée par l'anévriſme du cœur, parce qu'elle eſt plus

grande, plus fréquente, qu'elle augmente à la plus petite cause, qu'elle est accompagnée de syncope, qu'on sent battre contre les côtes & le cartilage xiphoïde, un plus gros volume du cœur que dans l'état naturel. Le pouls devient quelquefois vif & plein, quoique dans le même temps la palpitation du cœur soit très-petite & presque imperceptible, ce qui est causé par l'engorgement du sang dans les oreillettes, tandis que les ventricules sont vuides.

Les anévrismes du cœur occasionnent souvent l'hémopthysie, la difficulté de respirer, l'asthme; la phthysie & l'hydropisie de poitrine.

Il n'est point de remede capable d'opérer la cure radicale de cette maladie, mais on en recule & tempere les accidents par l'habitude d'une vie tranquille, exempte de vives passions; en évitant tout ce qui peut causer de l'agitation, en usant sobrement d'aliments légers, & en se faisant tirer de temps en temps quelques palettes de sang. Les narcotiques prudemment administrés sont encore très-salutaires.

DE LA PALPITATION causée par l'anévrisme de l'aorte. BAGLIVI, *pag. 403.*

Un homme sexagénaire étant tombé de dessus l'échelle de sa bibliotheque,

éprouva au bout de deux ans, des anxiétés autour du cœur, des palpitations, avec une difficulté de respirer. Dans la crainte de passer pour vaporeux auprès de son Médecin, il s'abstint de lui faire part de son état.

Un jour qu'il étoit debout, & qu'il parloit à sa fille, il tomba mort sur le champ. Son Médecin ordinaire accourut, & attribua sa mort à une apoplexie; un autre l'attribua à un catarre suffoquant; M. Sauvage opina qu'elle étoit due à la rupture d'un anévrisme, qui avoit son siege autour du cœur, & l'ouverture du cadavre confirma son sentiment. A l'ouverture de la poitrine, on apperçut un grand sac livide; on trouva le péricarde distendu & plein de sang, l'aorte étoit quatre fois plus épaisse que dans son état naturel; elle étoit intérieurement garnie de lames osseuses, & présentoit en dehors des fentes noires, d'où le sang avoit coulé dans le péricarde.

Une fille souffrit pendant deux années de grandes palpitations, des vertiges, de fréquentes syncopes, une difficulté de respirer, une inégalité dans le pouls, avec les autres symptomes qui indiquent l'anévrisme. Les parties qui recevoient le sang de l'artere dilatée, furent souvent attaquées de stupeur, d'impuissance dans le mouvement, & même de paralysie. Cette observation est

encore de Baglivi, où l'on voit que, ſelon Lanciſius, dans les grands anévriſmes il ſurvient à la ſuite du temps Leucophlegmatie ou Aſcite.

Dans les anévriſmes conſidérables & ſphériques de l'aorte, il ſe forme ſouvent des concrétions polipeuſes, en forme de lames, comme l'ont remarqué Lanciſius, & M. Marcot, dans les Mémoires Académiques de Paris.

M. de Senes, de la Société Royale de Montpellier, très-habile géometre, tomba ſur le dos. Deux ans après, il ſe plaignit d'une douleur qui traverſoit la poitrine, & répondoit à la quatrieme vertebre du dos, avec une légere difficulté de reſpirer, palpitation & intermiſſion périodique dans le pouls, qui revenoit à chaque minute; il mourut dans un vomiſſement de ſang. M. Sauvage trouva l'aorte deſcendante dilatée en forme de ſac, du diametre d'un pouce, ce qu'il avoit prédit au Chirurgien Girard, avant l'ouverture du cadavre.

DE LA PALPITATION causée par le rétréciſſement de l'aorte. LANCISIUS. *De anev. prop.* 53. WILLIS. *tom.* 2. *p.* 245. VIEUSSENS. *obſ. traité du cœur.*

Un Chanoine d'un tempérament mélan-

colique, étoit tourmenté de palpitation, d'inégalité & d'intermittence dans le pouls, d'asthme & de vertiges, sur-tout dans les mouvements un peu violents du corps, & les vives passions.

Son cadavre fit voir les valvules de l'aorte en partie osseuses, & en partie cartilagineuses, ce qui avoit rétréci l'aorte, & causé dans l'oreillette droite, la veine cave, & le ventricule droit, moins dans le gauche, une dilatation considérable, du diametre d'un poing.

Un vieillard adonné au vin & à la biere, étoit souvent attaqué de palpitation, son cadavre fit voir le tronc de l'aorte au sortir du cœur, osseux, & ses parois comprimés. WILLIS. *de palp. p. 245.*

Madame de Castre étoit tourmentée d'une grande difficulté de respirer, de palpitation, avec inégalité dans le pouls; on trouva après sa mort toute l'aorte, les arteres iliaques & spermatiques ossifiées. VIEUSSENS. *de cord. obser.*

DE LA PALPITATION causée par un polipe. Monsieur DE SENAC. *liv. 4. ch. 10.*

Son signe principal est une inégalité dans le pouls, qui change selon la figure & le siege du polipe.

Lorſque ce ſont les arteres qui ſont obſtruées par le polipe, les ventricules du cœur ſont dilatés; quand le polipe ſe trouve dans le ventricule, la dilatation eſt alors dans les oreillettes. Le malade ſent un poids & des douleurs divulſives vers la région du cœur, une grande anxiété, & une oppreſſion qui augmente par les mouvements du corps.

Le polipe qui a ſon ſiege dans l'oreillette ou le ventricule droit, cauſe une plus grande difficulté de reſpirer, que dans l'oreillette gauche.

On prévient la formation du polipe, ſi après de grandes frayeurs on a ſoin de ſe faire ouvrir la veine; ſi dans de grands friſſons on fait uſage des boiſſons chaudes; ſi dans les maladies aiguës du poumon, on ne néglige pas les ſaignées & les boiſſons adouciſſantes; ſi enfin dans les maladies chroniques, comme la mélancolie, on fait uſage des eaux ferrugineuſes & des martiaux.

Lorſque le polipe eſt formé, il faut éviter tout ce qui peut agiter le corps & l'eſprit, ſe faire ouvrir de temps en temps la veine, & tenter la diſſolution du polipe par l'uſage du ſel de tartre, du ſavon & de l'eau de chaux.

Lorſque le polipe a ſon ſiege dans le ventricule ou l'oreillette gauche, le malade

à tous les ſymptomes d'une grande conjection de ſang dans le poumon; il reſpire difficilement ſans touſſer ni cracher aucune matiere pituiteuſe, & outre les autres ſymptomes communs aux eſpeces précédentes, qui ſont les douleurs, les anxiétés dans la région du cœur, qui augmentent par l'agitation du corps, il arrive à celle-ci de fréquentes ſyncopes, qui vont quelquefois juſqu'à la lipothymie, & même l'aſphyxie, qui eſt l'état le plus proche & le plus ſemblable à la mort.

DE LA PALPITATION cauſée par l'abcès du péricarde. LANCISIUS. *de lib. 1. prop. 5.*

Une perſonne attaquée de palpitation & de difficulté de reſpirer, que l'on croyoit devoir attribuer à un anévriſme, mourut ſubitement ſans avoir été ſoulagée par la ſaignée; on trouva un abcès, à la baſe du péricarde, plein d'une matiere épaiſſe qu'on nomme méliceris, & qui étoit contenue entre les deux tuniques de cet organe.

DE LA PALPITATION cauſée par les vapeurs hyſtériques. De Sidenham.

On la reconnoît aux ſignes multipliés des vapeurs hyſtériques, aux ſpaſmes internes, à

la grande foiblesse de corps & d'esprit, qui les rend si sensibles, que le moindre sujet de chagrin ou de joie, porte dans l'économie animale le plus grand trouble; & c'est alors que la palpitation se fait plus vivement sentir.

Le repos de corps & d'esprit, l'odeur des liqueurs spiritueuses, des boissons cordiales, l'usage enfin des anti-hystériques, dont on trouvera l'histoire à l'article de cette maladie, sont les remedes qui conviennent à cette espece de palpitation.

Les filles mal réglées qui ont les pâles couleurs, sont aussi sujettes aux palpitations, parce qu'elles ont un sang presque dissous, dans lequel n'agent des grumeaux que la lenteur de la circulation laisse former, comme cela arrive au sang tiré de la veine, qui a reposé dans un vase : ces grumeaux s'embarrassent dans les arteres, & causent la palpitation. Cet état est accompagné de pesanteur & lassitude dans les membres, de difficulté de respirer. On guérit par le long usage des martiaux, & par les emménagogues.

DE LA PALPITATION causée par l'humeur arthritique. Monsieur Lazerne. Prof. de Montp.

Une personne septuagénaire sujette à la

goutte, demeura deux ans, contre l'ordinaire, ſans en éprouver aucun accès. Après de longs travaux de cabinet, il fut affligé pendant trois mois de vertiges, auxquels ſuccéderent des palpitations de cœur. Les vertiges s'étant diſſipés, le ſang ſe portoit de temps en temps à la tête. Dans le paroxiſme des palpitations, il ſe ſentoit preſque ſuffoqué, & le pouls diſparoiſſoit; aucun Médecin ne doutoit que ces accidents ne fuſſent l'effet d'un polipe. Au bout de dix-huit mois, les pieds commencerent à éprouver les douleurs de la goutte, & dans le même temps il fut guéri de ſes palpitations.

DE LA PALPITATION *tremblante ou plutôt du tremblement de cœur.*

Ses ſignes ſont peu ſenſibles; Galien dit que c'eſt un certain mouvement du cœur, ſemblable à la palpitation.

Selon le ſentiment de M. Sauvage, c'eſt un mouvement, ou plutôt un tremblement de la poitrine, avec un pouls inégal & intermittent, qui répond à ce tremblement, accompagné de cardialgie & de difficulté de reſpirer, qui revient au plus petit mouvement du corps.

Ce tremblement eſt occaſionné par l'anévriſme des oreillettes, ou par une dilata-

tion considérable du cœur, ce qui fait que la vraie palpitation, c'est-à-dire, le battement accéléré du cœur contre le côté gauche, n'est pas bien sensible; on sent seulement une certaine trémulation vers la région du cœur, qui agite la poitrine, soit en inspirant, soit en expirant.

Cette augmentation de la masse du cœur, gêne la respiration, de maniere cependant que le malade peut se coucher horizontalement, à moins que cet état ne soit compliqué d'hydropisie de poitrine, ce qui est assez ordinaire vers la fin de cette maladie. L'œsophage & l'estomac se trouvent aussi comprimés: ce qui occasionne des nausées, le vomissement & la cardialgie, sur-tout lorsque le malade se tient debout.

On voit ordinairement sur la fin de la maladie, survenir la toux & un crachement de sang noirâtre, des anxiétés, l'œdeme des pieds & des jambes, l'hydropisie de poitrine, la difficulté de respirer, qui oblige le malade à se tenir la tête élevée en dormant; les urines sont peu abondantes & rouges. Cette maladie paroît décrite & observée par quelques Auteurs qu'on trouve cités dans les maladies du cœur de M. de Senac.



CHAPITRE XIV.

De l'Aſthme convulſif.

L'Aſthme eſt une difficulté de reſpirer qui ſe diſtingue des autres affections de la poitrine accompagnées de reſpiration laborieuſe, parce que les accès en ſont périodiques, & qu'elle forme une maladie chronique.

On reconnoît pluſieurs eſpeces d'aſthme, parmi leſquelles l'humoral & l'aſthme convulſif tiennent la premiere place; mais je me bornerai à donner l'hiſtoire de cette derniere eſpece, parce que les autres n'ont aucun rapport avec la matiere que je traite.

L'aſthme convulſif eſt une maladie cauſée par le ſpaſme ou la convulſion des muſcles de la poitrine, ou de la membrane qui lie les anneaux cartilagineux des bronches, & qui eſt en partie muſculeuſe, & en partie membraneuſe. Nous établirons deux ſortes d'aſthme convulſif, que la différence des ſymptomes rend très-faciles à diſtinguer.

Pour que la reſpiration ſoit libre, & s'opere avec aiſance, il faut que la capacité de la poitrine ſe puiſſe dilater & reſſerrer facilement; que les conduits qui tranſmettent

l'air dans des Cellules bronchiques, ſoient aſſez ſouples pour céder facilement à la preſſion de l'air qui ne pénetre dans le poumon que par ſon propre poids; ſans ces conditions, il doit néceſſairement ſurvenir des difficultés dans la reſpiration, c'eſt ce qu'on voit arriver dans le ſpaſme ou la convulſion des nerfs de la poitrine, ou de ceux du poumon; celle des nerfs de la poitrine gêne ſa dilatation, & alors l'air ne trouvant pas aſſez de vuide dans le poumon, ne peut s'y introduire dans la quantité requiſe pour le dilater au point où il doit l'être, pour faciliter la circulation du ſang.

Le ſpaſme de la membrane bronchique, empêche les vaiſſeaux aériens de céder au poids de l'air; enſorte que, quoique la capacité de la poitrine conſerve la faculté de ſe dilater, autant qu'il ſeroit néceſſaire pour une inſpiration naturelle, elle ne peut le faire par rapport au poids de l'air qui la comprime de tous les côtés, comme on n'ouvre qu'avec peine un ſouffler dont les ouvertures, par leſquelles l'air doit s'introduire, ſont bouchées.

L'aſthme cauſé par la convulſion des muſcles de la poitrine, ſe reconnoît à la difficulté de reſpirer qui eſt plus grande, plus laborieuſe que dans l'autre, à une douleur tenſive de la poitrine, ſans toux & ſans expectoration.

Dans l'aſthme cauſé par la convulſion des nerfs de la membrane bronchique, la difficulté de reſpirer eſt moins grande; les mouvements d'expiration & d'inſpiration ſont plus accélérés; le malade ſent peu & ſouvent point du tout de douleur à la poitrine; mais il eſt ordinairement fatigué par une toux ſeche, qui ſe termine à la fin de l'accès, par le crachement d'une humeur muqueuſe, peu abondante.

Ces deux états peuvent être compliqués, c'eſt-à-dire que la convulſion des nerfs de la poitrine ſe joint quelquefois à celle de la membrane bronchique, & alors les accidents tiennent de l'une & l'autre maladie; je ne parle point de celles qui ſe trouvent compliquées avec quelques autres vices du poumon, comme obſtruction dans les glandes bronchiques, conjection d'humeur viſqueuſe dans les vaiſſeaux lymphatiques, &c. parce que leur cure exige des remedes différents de ceux qui conviennent aux maladies des nerfs.

La cauſe prédiſpoſante de l'aſthme convulſif, gît dans la délicateſſe & la ſenſibilité trop grande des nerfs, tant de la poitrine que du poumon; auſſi cette maladie eſt-elle preſque toujours la compagne des autres accidents qui naiſſent de la foibleſſe générale du genre nerveux. On la voit ſurvenir dans preſque toutes les affections hyſtéri-

ques. Il eſt des perſonnes qui en éprouvent les accès, au plus petit trouble que portent dans la machine les paſſions de l'ame, comme la frayeur, le chagrin, la colere ou la joie.

Les cauſes occaſionnelles ſont en très-grand nombre, mais elles ſeroient le plus ſouvent ſans effet, ſi la cauſe prédiſpoſante n'avoit point lieu, c'eſt-à-dire qu'elles ne ſeroient pas capables d'exciter les accidents de l'aſthme, dans un ſujet dont les nerfs de la poitrine & du poumon jouiroient de la force & du ton convenables à la régularité de leurs fonctions.

On peut donc mettre au nombre des cauſes occaſionnelles de cette maladie.

1°. L'âcreté d'une humeur qui irrite les nerfs de la poitrine, telle que celle de la goutte, du rhumatiſme, des dartres, ou de quelques autres vices pſoriques : on a vu alternativement ſuccéder l'aſthme aux douleurs de la goutte, & la goutte à l'aſthme. J'ai traité une Demoiſelle qui avoit eu l'imprudence de ſe faire paſſer par un topique, une dartre qu'elle portoit depuis pluſieurs années au viſage, ſans prendre aucun remede capable de détruire ou de corriger le vice dartreux, dont ſon ſang étoit imprégné. La diſparution de cette dartre fut ſuivie d'une oppreſſion très-violente, dont les accès revenoient, deux, trois fois par

par jour; je lui appliquai un emplâtre véficatoire fur l'endroit qu'avoit occupé la dartre, & qui étoit encore rouge, ce qui détermina l'humeur dartreufe à reprendre fon premier fiege, & dès-lors l'oppreffion ceffa.

2°. La diminution ou la fuppreffion fubite de la tranfpiration, ou de quelques autres évacuations, comme le flux menftruel ou hémorrhoïdal.

3°. Les affections de l'eftomac, dont les nerfs irrités par quelque mauvais levain, communiquent à ceux de la poitrine le fpafme qu'ils éprouvent; les vents qui en dilatant fa cavité, preffent le diaphragme & diftendent tous les nerfs voifins.

Une fille de quinze ans éprouvoit depuis fix mois une oppreffion dont les accès fe renouvelloient conftamment demi-heure après fes repas; fon eftomac étoit alors très-gonflé par des vents; l'ufage de l'opiat ftomachique indiqué à la page 71, la guérit parfaitement dans l'efpace de deux mois. Je fis précéder ce remede d'un émétique, & de deux potions purgatives.

4°. Une hémorrhagie ou un flux menftruel trop abondant, en affoibliffant le genre nerveux, peut auffi devenir la caufe occafionnelle de l'afthme convulfif. On voit fouvent des femmes fujettes à des regles abondantes, qui les affoibliffent beaucoup, & leur font éprouver plufieurs accidents des

maladies nerveuſes, dont elles ſe trouvent enſuite délivrées dans leur groſſeſſe, par la ceſſation du flux menſtruel.

5°. L'irritation des nerfs de la matrice, ſe communique ſouvent à ceux de la poitrine. J'ai vu une femme hyſtérique dont les accidents étoient accompagnés d'une violente oppreſſion qui ne ceſſoit que par l'évacuation d'une humeur glaireuſe qui s'écouloit par le vagin. Puis-je ajouter qu'on accéléroit la guériſon des accès, quand par le chatouillement du clitoris on provoquoit la ſortie plus prompte de cette humeur?

Le paroxiſme de l'aſthme convulſif eſt un accident qui tourmente beaucoup les perſonnes ſujettes à cette maladie; on ne doit donc rien négliger pour en diminuer la force & en abréger la durée.

La ſaignée eſt de tous les autres moyens celui qui opere un effet plus ſûr & plus prompt. En diminuant la quantité du ſang, elle produit dans le genre nerveux un relâchement qui eſt bientôt ſuivi de celui de la poitrine; mais, outre que la ſaignée peut être dangereuſe dans pluſieurs cas, comme dans l'aſthme cauſé par indigeſtion, dans celui qui ſurvient à la ſuite de quelques évacuations trop abondantes, &c. c'eſt que ſon effet étant de relâcher & d'affoiblir la fibre nerveuſe, elle augmente ſa diſpoſition aux ſpaſmes & aux couvulſions, de maniere

qu'elle ne calme ordinairement un accès que pour en faire naître plus promptement un autre.

J'ai connu une fille qui commença à éprouver les accès d'un asthme convulsif, à quinze jours de distance les uns des autres. Le Chirurgien qui la servoit prit l'habitude de lui ouvrir la veine, & négligea tout autre remede, celui-ci lui ayant toujours réussi ; les accès se rapprocherent de plus en plus, & furent ensuite si fréquents, qu'ils revinrent jusqu'à deux, trois fois par jour. Cette fille seroit morte victime des saignées trop réitérées qui lui procuroient cependant un soulagement momentané, si un Médecin plus éclairé ne lui eût interdit ce remede perfide, en lui en substituant d'autres qui la ramenerent peu à peu à son précédent état. Elle jouissoit, il y a quelques années, d'une assez bonne santé ; les accès de l'asthme étoient légers, & revenoient rarement.

Cette observation nous apprend combien les saignées doivent être ménagées dans les maladies des nerfs, puisque leur effet est presque toujours contraire à la cause primordiale qui les occasionne. J'ai éprouvé que les bains de pieds dans une eau agréablement chaude, calmoient assez promptement les spasmes & les convulsions. Je fus appellé derniérement pour secourir

une Dame qui étoit attaquée d'un violent accès hystérique ; elle avoit une oppression si grande, qu'elle paroissoit presque suffoquée ; la rougeur de son visage annonçoit que le sang revenoit difficilement de la tête ; tous ses membres étoient roides, & de temps en temps agités par des mouvements convulsifs ; je lui fis mettre les pieds & les mains dans l'eau chaude, je lui en fis respirer la vapeur, & les accidents cesserent au bout d'un quart-d'heure, sans être obligé d'employer aucun autre remede.

Quand les bains ne sont pas suffisants, on doit avoir recours aux potions anodines & aux narcotiques, en y joignant les remedes qui conviennent au genre de cause qui a produit la maladie, comme le musc, le castoreum & le camphre. Lorsque l'asthme est accompagné de vapeurs hystériques, il peut arriver que l'oppression ne cede point encore à ces remedes, & qu'elle devienne de plus en plus pressante ; on doit alors tenter la saignée, il suffit quelquefois d'ouvrir la veine, pour voir tout-à-coup les accidents se calmer, quoiqu'il soit encore très-peu sorti de sang ; ce qui nous apprend que pour soulager le malade, il est inutile d'en tirer une grande quantité, puisque l'ouverture de la veine produit un relâchement suffisant pour faire cesser le spasme des muscles de la poitrine ; il est donc prudent de

la refermer, dès qu'on s'apperçoit que le malade commence à être soulagé, afin de ménager sa force, dont la foiblesse est toujours la cause primordiale de la maladie.

Tels sont les remedes qui doivent être employés dans le paroxisme de l'asthme convulsif. On cherche ensuite à en prévenir, ou du moins à en éloigner les retours par l'usage des remedes propres à combattre les différentes causes qui y ont donné lieu, ainsi que je l'ai expliqué dans le commencement de ce chapitre.



CHAPITRE XV.

De la Colique Nerveuse.

On appelle improprement coliques, les douleurs aiguës qui se font sentir par intervalle dans l'abdomen, quoique celle de l'intestin colon fût la seule qui dût naturellement porter ce nom; puisque le mot de colique tire son étymologie de cet intestin.

On appelle colique d'estomac, la douleur momentanée de ce viscere; colique hépathique, celle du foie; splénique, celle de la rate; néphrétique, celle des reins. On nomme colique bilieuse, celle qui est causée par la bile; pituiteuse, celle qui a pour cause une pituite que les anciens appelloient vitrée, parce qu'elle est blanche & transparente comme le verre; sa viscosité la fait adhérer fortement aux intestins, & son âcreté en irrite vivement la membrane nerveuse. On appelle sanguine, celle qui est produite par l'engorgement du sang dans les vaisseaux qui rampent sur le canal intestinal; & enfin nerveuse, celle qui dépend du spasme ou de la convulsion des nerfs qui se distribuent

aux différents viſceres contenus dans la capacité du ventre. Cette derniere eſpece comprend la colique de Poitou, celle des Peintres, celle qu'on nomme hyſtérique, & enfin toutes celles qui ſont cauſées par la foibleſſe & la trop grande ſenſibilité du genre nerveux, auxquelles les perſonnes vaporeuſes ſont ſujettes.

Quoique la colique de Poitou, ainſi que celle des Peintres, ſoient des maladies qui attaquent ſpécialement le genre nerveux, puiſqu'on leur voit ſouvent ſuccéder la paralyſie des extrêmités inférieures, je m'abſtiendrai dans cet ouvrage, d'en donner l'hiſtoire, parce que je ne ſaurois rien ajoûter à la deſcription qu'en ont fait pluſieurs Auteurs, & aux moyens curatifs qu'ils ont indiqués; on peut conſulter à ce ſujet M. Dubois, M. Bordeu, & pluſieurs obſervations qu'on trouve dans la bibliotheque raiſonnée.

Je nomme coliques hyſtériques, non ſeulement celles qui ont leur ſiege dans la matrice, mais auſſi toutes les douleurs qui ſe font ſentir dans les différentes régions du ventre, & qui dépendent d'une irritation communiquée par les affections de la matrice.

Il eſt peu de perſonnes du ſexe, qui n'éprouvent des coliques hyſtériques, aux approches du flux menſtruel. Celles en qui cette évacuation ſe fait difficilement,

ſont plus ſujettes que les autres, & les ſouffrent plus violentes. Ces coliques ſont l'effet de la diſtention qu'occaſionne dans les nerfs de la matrice l'affluence du ſang qui s'accumule dans ſes vaiſſeaux, pour enſuite faire éruption & s'écouler par le vagin.

Les femmes nouvellement accouchées, ſont auſſi plus ou moins ſujettes aux coliques de matrice, que leur font éprouver les vives contractions de ce viſcere, qui cherche à ſe débarraſſer du ſang & d'une eſpece d'humeur laiteuſe dont ſes parois ſont gorgés

Lorſque ces coliques, tant celles qui ſurviennent à l'approche des regles, que celles qui ſuccedent à l'accouchement, ne ſont pas abſolument inſupportables, il convient de n'employer aucun remede pour les guérir, afin de ne point troubler la nature dans ſes opérations, en s'oppoſant aux efforts qu'elle fait alors pour expulſer des humeurs dont le ſéjour lui deviendroit pernicieux.

Mais les douleurs qu'elles excitent, ſont quelquefois ſi vives, & portent un ſi grand trouble dans l'économie animale, qu'elles ſont ſouvent ſuivies de convulſions, & même d'accès épileptiques très-dangereux. Nous ne devons alors rien négliger pour les calmer.

On calme celles qui ſurviennent à l'approche du flux menſtruel par la ſaignée,

si le tempérament de la malade, ou quelqu'autre indisposition n'en contr'indique pas l'usage, par l'application sur le ventre de linges chauds, ou par des fomentations chaudes d'une décoction de camomille & de matricaire.

J'ai vu réussir le remede suivant, auprès d'une Demoiselle qui étoit tourmentée tous les mois de ces coliques, au point de tomber dans de violentes convulsions; je lui fis appliquer sur le ventre une omelette, faite avec de la mie de pain, du lait, des œufs, de l'oignon & du safran, en assez grande quantité; cette application la soulagea très-promptement. Depuis elle a eu souvent recours à ce remede, qui facilitoit l'éruption de ses regles. J'ai aussi presque toujours vu réussir la potion suivante: Prenez eau de cannelle orgée une once; eau de mélisse deux onces; teinture de castoreum vingt gouttes; laudanum dix gouttes; sirop de pavot blanc demi-once. J'ai remarqué que cette potion, loin de retarder l'éruption du flux menstruel, comme on pourroit le présumer, par rapport au laudanum, dont l'effet ordinaire est de rålentir les excrétions, elle la provoquoit au contraire, en détruisant le spasme & la crispation des vaisseaux de la matrice qui s'opposent à cette éruption.

On peut avec les mêmes précautions,

employer les mêmes remedes, pour soulager les femmes qui sont, après leur accouchement, cruellement tourmentées des coliques de matrice, parce que leur état présente les mêmes indications à remplir, qui sont de détruire le spasme & la crispation des nerfs de la matrice. Les personnes délicates, qui ont la fibre nerveuse foible, d'une mobilité & d'une sensibilité trop grande, sont sujettes à des coliques nerveuses, capables d'en imposer par les différents symptomes qu'elles affectent, selon les endroits où elles se font sentir; tantôt dans la région des reins, elles y prennent tous les signes de la colique néphrétique; quelquefois sur la vessie, elles la feroient croire embarrassée d'une pierre, quoique cependant le spasme & la crispation des nerfs de ces organes, soient les seules causes des accidents que les malades éprouvent.

Il est intéressant de distinguer ces especes de coliques, d'avec celles dont elles affectent le caractere, tant pour le pronostic qu'on doit en porter, (dont la justesse honore autant le Médecin, que son erreur lui fait tort) que pour les remedes qu'il convient de mettre en usage.

On les distingue par la connoissance qu'on prend du tempérament du malade. On a lieu de présumer que la colique est simplement nerveuse, lorsque la personne qui

l'éprouve eſt ſujette aux accidents de vapeurs ; qu'elle a eu précédemment d'autres ſymptomes qui ont annoncé la foibleſſe & la trop grande ſenſibilité des nerfs ; qu'après que la douleur s'eſt diſſipée, & dans un moment où la malade paroît aſſez bien ſe porter, elle s'en trouve ſur le champ attaquée à l'occaſion d'une frayeur, d'un chagrin, & de quelques autres paſſions, qui dans une telle diſpoſition s'allument avec la plus grande facilité.

Sydenham rapporte une obſervation bien faite pour prouver ce que je viens d'avancer. Une Dame fut tout-à-coup ſaiſie d'une douleur violente dans la région de la veſſie, ſuivie d'une ſuppreſſion d'urine, qui lui fit croire qu'elle portoit une pierre dans la veſſie. Mais Sydenham, qui avoit été appellé pour la ſecourir, inſtruit que cette Dame étoit ſujette à diverſes affections hyſtériques, défendit l'uſage des remedes relâchants, qu'un Apothicaire ſe préparoit à lui donner, & lui preſcrivit un narcotique qui fit ceſſer ſubitement la ſuppreſſion d'urine.

Le même Auteur donne l'hiſtoire d'une colique nerveuſe, qui porte tous les caracteres de celle qu'on nomme bilieuſe, & qui eſt cauſée par des pierres embarraſſées dans les conduits biliaires, qui s'oppoſent au paſſage de la bile dans le duodenum,

& la font refluer dans le ſang ; d'où il réſulte une jauniſſe ; après laquelle les accidents commencent à ſe calmer, & laiſſent au malade quelqu'intervalle, pour enſuite ſe renouveller, ſouvent avec plus de violence.

Le ſpaſme des nerfs hépatiques peut produire le même effet, en criſpant les petits conduits cyſtiques & hépatocyſtiques, qui dans cet état ne laiſſent plus couler la bile & l'obligent à refluer dans le ſang : ce qui occaſionne un ictere, comme dans la colique bilieuſe.

Quoique les cauſes de ces deux maladies ſoient très-différentes, leurs ſymptomes ſe reſſemblent ſi parfaitement, que Boerhaave lui-même, contradicteur à cet égard de Sydenham, n'a pas admis la diſtinction de cet Auteur, & a prétendu que la colique qu'il nomme nerveuſe, eſt une vraie colique bilieuſe ; mais quelque reſpectable que ſoit le ſentiment de Boerhaave, les obſervations de Sydenham ſont trop fideles & trop ſavantes pour nous laiſſer aucun doute ſur l'exiſtence de cette maladie : d'ailleurs, on peut penſer que Boerhaave à qui l'on doit la découverte des cauſes de la colique bilieuſe, que les anciens Médecins avoient ignorée, prévenu de cette nouvelle découverte, a condamné trop légérement Sydenham.

Je ſuivrai donc ce dernier dans les préceptes qu'il nous donne ſur cette eſpece

de colique nerveuſe. Parfaitement inſtruit des remedes qui conviennent aux maladies des nerfs, il rejette avec raiſon les ſaignées & les purgatifs répétés, qui ſont indiqués dans la colique bilieuſe, & qui dans celle-ci aigriſſent les accidents, en augmentant la foibleſſe du genre nerveux.

En effet, ſi l'on conſidere que la cauſe primordiale de cette maladie gît dans la grande délicateſſe & la grande ſenſibilité des nerfs, il ſera aiſé de concevoir que des remedes faits pour évacuer des humeurs groſſieres, en ſollicitant vivement l'action des organes ſecrétoires & excrétoires, ne peuvent qu'aggraver les accidents ; & quoique le vomiſſement des matieres bilieuſes dont cette colique nerveuſe eſt ſouvent accompagnée, ſemblent indiquer les évacuants, on ne ſauroit les employer ſans s'expoſer à rendre mortelle une maladie, qui par elle-même ne menace d'aucun danger pour la vie.

Les calmants, les anodins & les narcotiques, ſont les ſeuls remedes qui conviennent : cependant il arrive quelquefois que ces remedes n'ont pas l'effet qu'on en attendoit, parce que, comme l'a remarqué Sydenham, quand l'eſtomac ſe trouve farci d'humeurs, les narcotiques n'agiſſent que très-imparfaitement. Il faut alors avoir recours à la ſaignée, mais avec beaucoup de ména-

gement, & aux purgatifs les plus doux. Après cette précaution, on prescrit le laudanum ou les gouttes anodines dans une potion cordiale, telle que celle qui est indiquée ci-dessus, qui ont alors plus d'effet, données à une petite dose, que ne l'auroit eu une plus grande dose, avant que l'estomac fût débarrassé.

La jaunisse qui succede quelquefois à cette colique, se dissipe ordinairement sans le secours d'aucun remede : cependant quand elle subsiste trop long-temps, on peut employer le remede suivant indiqué par Sydenham. Prenez racines de garance & de curcuma, de chacune une once; de grande chélidoine, feuilles & racines, & de sommités de petite centaurée, de chacune une poignée; faites bouillir dans partie égale d'eau & de vin du Rhin, de la mesure d'une pinte & demie qu'on fait réduire à une pinte; coulez ensuite la liqueur, & y ajoutez deux onces de sirop des cinq racines apéritives : le malade en prendra un demi-setier chaud, matin & soir. L'expérience m'a appris que ce remede étoit très-efficace dans toutes les jaunisses, quelles causes qu'elles puissent avoir.

Les bains & tous les remedes indiqués à l'article des vapeurs, pour fortifier le genre nerveux, doivent aussi entrer dans le traitement de la colique nerveuse.

CHAPITRE XVI.

Du Hoquet.

LE hoquet eſt un mouvement convulſif du diaphragme, par lequel il eſt ſubitement abaiſſé : ce qui occaſionne une prompte inſpiration, accompagnée d'un ſon aigu, que produit le paſſage accéléré de l'air par la glotte.

Les cauſes du hoquet ſont les mêmes que celles de l'éternuement ; l'une dépend de l'irritation de la membrane pituitaire, qui ſe communique aux muſcles de la poitrine ; & l'autre de l'irritation de l'orifice ſupérieur de l'eſtomac & ſouvent de l'œſophage, qui ſe communique au diaphragme.

Les perſonnes délicates y ſont plus ſujettes que les autres : ce qui fait que les enfants en ſont plus ſouvent attaqués que les adultes. On remarque que les gourmands, & ceux qui mangent avidement ſans beaucoup mâcher, ou qui ne détrempent pas aſſez les aliments par la boiſſon, éprouvent aſſez ordinairement cet accident.

Quand le hoquet eſt ſimple, il eſt ſans douleur ; mais il arrive quelquefois que l'œſophage entre en convulſion en même

temps que le diaphragme, ce qui raccourcit ce conduit, & occasionne un tiraillement vers l'orifice supérieur de l'estomac, dans l'instant que le diaphragme s'abaisse, qui produit dans cet endroit un sentiment douloureux.

Le hoquet est souvent causé par l'acrimonie, soit des humeurs, soit des aliments; on remarque que la corruption du lait dans l'estomac des enfants, leur cause cet accident.

Guldenklee rapporte quelques observations de hoquet survenu pour avoir mangé de la ciguë, de l'euphorbe, de l'ail, de l'oignon, du gingembre; les mets trop épicés, outre les mauvais effets qu'ils produisent dans l'économie animale, causent souvent des hoquets incommodes & douloureux.

Le hoquet vient encore à la suite de la suppression de quelques évacuations périodiques ou critiques, dont l'humeur retenue se porte sur l'estomac ou sur quelques autres parties voisines du diaphragme. On l'a vu survenir à la suppression de la goutte, de certaine douleur rhumatismale, à la dysenterie, aux hémorrhoïdes & au flux menstruel, supprimés.

Le hoquet est souvent un symptome dangereux d'une autre maladie, comme de la paraphrénésie, de l'entérocele, de la

phrénésie, de la colique néphrétique, de la dysenterie.

Dans les fievres malignes, le hoquet est un très-mauvais présage, à moins qu'il ne survienne dans un jour critique, & dans le tempsque les urines ont donné des signes avantageux de coction; le hoquet alors ne menace d'aucun danger, il annonce au contraire une évacuation critique par le vomissement ou par les selles.

Le hoquet qui survient à la suite d'hémorrhagie considérable, de grandes évacuations, comme dans le colera-morbus, est aussi très-dangereux.

Il est des especes de hoquets qui semblent dépendre de l'action détraquée du diaphragme, sans qu'on puisse en découvrir la cause. Hequet, dans son ouvrage intitulé: *Naturalisme des convulsions. part. 2. p. 123.* rapporte l'histoire d'un hoquet singulier. Une fille de vingt-trois ans étoit continuellement tourmentée d'un hoquet violent, dans lequel elle imitoit l'aboiement du chien; à peine pouvoit-elle avaler un bouillon, par rapport aux convulsions du diaphragme & des intestins.

Cette fille étoit à l'Hôpital, auprès de quatre autres malades de son sexe, qui commencerent le troisieme jour à prendre aussi le hoquet.

Lorsqu'il cessoit à l'une, les trois autres

le prenoient pendant demi-heure, & après ce temps, elles étoient toutes quatre agitées par des convulſions ſi fortes, qu'à peine quatre hommes étoient en état de les retenir; au bout de quatre heures que duroient ces convulſions, elles demeuroient une heure ſans paroître reſpirer; elles avoient enſuite une demi-heure de calme, pendant laquelle elles paroiſſoient aſſez bien ſe porter. Après ce temps, tous les accidents ſe renouvelloient dans le même ordre décrit ci-deſſus.

J'ai vu une pauvre femme attaquée d'un hoquet habituel, qui produiſoit un bruit ſi aigu & ſi fort, qu'on ne pouvoit l'entendre ſans frémir. On voit des hoquets périodiques qui reviennent tous les mois ou tous les ans, & dont les paroxiſmes ſont entre eux de la même durée.

On lit dans Manget, l'hiſtoire d'un malade qui étoit tous les ans attaqué d'un hoquet qui duroit quatorze jours; il dormoit tranquillement dans la nuit, mais dès le matin le hoquet le prenoit, & ne ceſſoit de le tourmenter juſqu'au ſoir; il fut ſoulagé par les ſaignées.

Le hoquet eſt quelquefois cauſé par la compreſſion de l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, qui peut être produite par l'enfoncement du cartilage xiphoïde, par le gonflement ou l'obſtruction du lobe du foie

qui touche l'estomac, ou de quelques autres visceres voisins, comme la rate, l'épiploon, le pancréas, &c.

La blessure de l'estomac occasionne le hoquet; il est bientôt suivi de la mort.

Les personnes vaporeuses sont assez sujettes au hoquet, par rapport aux vents qui s'accumulent dans leur estomac, & qui en distendent les parois.

Les remedes qui conviennent pour guérir le hoquet, sont différents selon la cause qui l'a produit, puisque ceux qui sont propres pour l'arrêter dans un sujet, seroient capables de l'exciter dans un autre. L'émétique qui convient pour le hoquet qui est occasionné par les saburres de l'estomac, nuiroient infailliblement à celui qui seroit causé par l'irritation de sa membrane nerveuse.

Le hoquet simple qui survient après avoir mangé, n'exige aucun remede; il n'est pas de longue durée; on peut en hâter la cessation en avalant un verre d'eau fraîche, en retenant quelque temps sa respiration, en provoquant l'éternuement, en comprimant ou en serrant un peu la poitrine.

Lorsque le hoquet est causé par l'acrimonie des humeurs ou des aliments, on le guérit par l'usage des adoucissants, tels que les émulsions, l'eau de poulet, l'huile d'amande douce, & le lait.

Le hoquet qui ſurvient dans les maladies inflammatoires, ſe traite par les ſaignées, les antiphlogiſtiques, & les remedes qui conviennent ſpécialement à la maladie qui y a donné lieu.

Si le hoquet vient à la ſuite de la ſuppreſſion de quelques évacuations, il faut par tous les moyens que l'Art indique, chercher à les rétablir.

Le hoquet qui eſt cauſé par la compreſſion du cartilage xiphoïde, ſe guérit par le ſecours du Chirurgien, qui remet ce cartilage à ſa place. Lorſque cette compreſſion eſt occaſionnée par le gonflement ou l'obſtruction du foie, de la rate, ou de l'épiploon, ou de quelques autres parties voiſines de l'eſtomac, il faut mettre en uſage les remedes qui conviennent pour détruire les obſtructions.

On guérit le hoquet occaſionné par les vents qui diſtendent l'eſtomac, dans les perſonnes vaporeuſes, par l'uſage des carminatifs aſſociés avec les anodins & les antiſpaſmodiques. Celui dont l'effet eſt le plus prompt, eſt la liqueur éthérée, faite avec l'huile de vitriol & l'eſprit de vin, qu'on donne à la doſe d'une cuiller à café, dans un verre d'eau. La ſemence d'anis, les gouttes minérales anodines d'Hoffman, le ſuccin, le caſtoreum, l'opium & ſes préparations, conviennent auſſi dans ce hoquet,

& dans tous ceux qui dépendent d'une affection ſpaſmodique.

Je ne crois pas devoir faire un chapitre particulier d'une maladie dans laquelle ceux qui en ſont attaqués ſemblent aboyer & hurler à la maniere des chiens, ce qui a fait donner à cette maladie le nom de cynique. Je penſe qu'elle ne doit pas être diſtinguée du hoquet convulſif, avec lequel elle a beaucoup d'analogie.

J'ai eu occaſion d'obſerver cette maladie dans une fille de quatorze ans, d'une conſtitution très-délicate, & qui avoit été toute ſa vie très-ſujette aux convulſions. J'ai remarqué que le bruit qu'elle faiſoit, imitoit aſſez celui du hoquet ordinaire, avec cette différence qu'il ſe trouvoit entrecoupé, & produiſoit trois ou quatre tons différents, tandis que dans le hoquet ſimple, il ne s'en fait qu'un ſeul : d'ailleurs, c'étoit dans une inſpiration ſubite que ſe formoit ce bruit, comme on le remarque dans le hoquet. Les muſcles des levres étoient agités par des mouvements convulſifs qui lui faiſoient faire une grimace aſſez groteſque. L'accès duroit ordinairement une demi-heure, & les intervalles n'étoient guere plus longs. Le paroxiſme commençoit toujours par un gonflement dans l'eſtomac, qui s'étendoit peu à peu juſqu'à la gorge ; elle étoit plus fatiguée après avoir

mangé qu'à jeun. L'usage des bains avoit beaucoup soulagé cette fille; mais la petite vérole qui enleva de ce monde la malade, ne laissa pas à son Médecin la satisfaction de la guérir radicalement de cette singuliere maladie, comme il avoit lieu de l'espérer.

Je pense que cette maladie présente les mêmes indications à remplir que le hoquet auquel sont sujettes les personnes vapoteuses. Voyez page 194.



CHAPITRE XVII.

De la Cardialgie.

LA cardialgie eſt une douleur vive de l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, dont l'effet eſt de produire dans la région du cœur un reſſerrement qui gêne l'action de cet organe, d'où il réſulte ordinairement une grande foibleſſe qui va quelquefois juſqu'à la ſyncope.

On remarque le même accident dans toutes les affections de la région épigaſtrique; elles ſont preſque toutes caractériſées par un pouls petit & concentré, parce que cette région eſt le centre des forces animales, dont la vigueur dépend de l'état ſain des viſceres qui y ſont contenus.

La cardialgie eſt une maladie aiguë dont les accidents ſont très-graves, & le danger proportionné à la cauſe qui l'a produite.

Celle qui eſt cauſée par l'inflammation de l'eſtomac, eſt plus dangereuſe que celle qui dépend de la diſtention que l'air échappé des aliments, & raréfié à un certain point, peut produire dans les parois de ce viſcere, & qu'on nomme en conſéquence venteuſe. Celle-ci ſe diſtingue de la car-

dialgie inflammatoire, par le gonflement de l'estomac, la difficulté de respirer qui est une suite de ce gonflement, par la douleur qui s'aggrave après avoir mangé, par les vents que le malade rend par la bouche, & enfin par l'absence de la fievre, qui dans la cardialgie inflammatoire est très-vive.

Tout ce qui peut irriter la membrane nerveuse de l'estomac, soit médiatement soit immédiatement, est capable de faire naître la cardialgie. Une bile corrompue, des aliments âcres, le lait caillé ou des vers dans l'estomac des enfants, des remedes violents, les poisons, causent des cardialgies dont la douleur & le danger sont proportionnés à l'intensité de ces différentes causes.

La plus terrible est celle qui est l'effet du poison; elle occasionne dans les nerfs de l'estomac un spasme & une tension des plus violentes, qui se communiquent bientôt à tous ceux de la région épigastrique. Les hypocondres deviennent durs, le malade éprouve les plus vives douleurs. Les convulsions, le délire, les vertiges, les palpitations, l'oppression, la suppression d'urine, les syncopes, le froid des extrêmités, sont autant de symptomes de ce funeste accident, qui ne tarde pas d'être suivi de la mort. Quand par les remedes indiqués pour le poison, on n'a pu en

arrêter

arrêter les progrès, ou qu'ils ont été administrés trop tard.

La cardialgie peut aussi être purement nerveuse; on la reconnoît aux différents symptomes qui accompagnent la délicatesse & la grande foiblesses du genre nerveux, qui ont déjà été cités à l'article de la colique, qui dépend de la même cause. Un mouvement de colere, une frayeur, ou quelques autres passions, sont capables d'exciter cette maladie dans les personnes vaporeuses. Les remedes qui conviennent à cet état ont été indiqués à l'article de la colique nerveuse. Voyez page 187.

D'après cet exposé des différentes causes qui peuvent produire la cardialgie, il est aisé de comprendre combien il seroit dangereux de traiter cette maladie toujours avec le même remede. Les cordiaux, par exemple, qu'on voit communément employer, comme la thériaque, les confections, les eaux spiritueuses, quels ravages ne causeroient-ils pas dans un viscere enflammé, ou déjà irrité par l'âcreté d'une substance corrosive?

La cardialgie inflammatoire exige les saignées & les antiphlogistiques.

La cardialgie venteuse demande les carminatifs, tels qu'ils sont indiqués à l'article du hoquet, page. 194.

Celle qui eſt cauſée par les vers, ſe guérit par les anthelmentiques. Voyez p. 91 & ſuiv.

La cardialgie qui eſt l'effet d'un poiſon ou de quelques remedes violents, ſe traite premiérement par les antidotes reconnus contre l'eſpece de poiſon qui l'a cauſée, comme le vinaigre & la thériaque, pour les poiſons tirés des végétaux ; la leſſive de cendre, contre le ſublimé corroſif. 2°. On tâche enſuite d'adoucir & de défendre les parois de l'eſtomac contre les pointes rongeantes de ces ſubſtances pernicieuſes, par des remedes gras, huileux, gommeux & mucilagineux. Voyez page 98.





TROISIEME PARTIE.

TRAITÉ DES VAPEURS.

CHAPITRE I.

ON a donné improprement le nom de vapeurs à un état contre nature du genre nerveux, qui excite dans l'économie animale une multiplicité d'accidents dont il ſeroit auſſi difficile de compter le nombre, que de donner une deſcription exacte de leur variété.

Quelqu'ancienne que ſoit cette maladie, elle n'a pas encore épuiſé toutes les formes qu'elle eſt ſuſceptible de prendre. Tous les jours on la voit paroître ſous un déguiſement nouveau; il n'eſt point de maladies dont elle n'affecte les caracteres, de maniere à en impoſer aux plus habiles de l'Art. Eſt-il donc étonnant qu'elle ait donné lieu à tant de ſyſtêmes; que ſi peu d'Auteurs ſe ſoient

accordés ſur la cauſe prochaine de cette maladie, & encore moins ſur les remedes qui conviennent pour la combattre?

La Médecine eſt de toutes les Sciences celle qui marche le plus lentement à ſa perfection. La découverte d'une vérité eſt ſouvent pour elle l'ouvrage de pluſieurs ſiecles. Depuis Hippocrate juſqu'à Harvée, elle a ignoré le méchaniſme le plus intéreſſant de l'économie animale. (*a*) Elle eſt parvenue juſqu'à ce jour ſans avoir aucune connoiſſance certaine d'une maladie ſur laquelle elle s'exerce tous les jours, & qu'elle a nommée vapeurs, faute d'en connoître les véritables caracteres, qui lui auroient ſans doute indiqué un nom plus propre & plus convenable à ſa nature.

Il faut cependant convenir que nos connoiſſances ſur cette maladie ſont plus étendues que celles de nos Prédéceſſeurs, qui ne voyoient dans les ſymptomes qu'elle préſente, que des fumées ſe portant de l'eſtomac à la tête, & de la tête à quelques autres parties. Nous ſavons aujourd'hui, à n'en pas douter, qu'elle eſt l'effet d'une idioſincraſie particuliere du genre nerveux, qui le rend ſi mobile & en même temps ſi ſenſible, que la plus petite cauſe eſt capable d'exciter en lui les mouvements les

---

(*a*) La circulation du ſang.

plus violents, & en même temps les plus irréguliers; mais quel eſt le principe de cet état contre nature, de cette mobilité & de cette ſenſibilité ſi outrée des nerfs? C'eſt une queſtion agitée depuis long-temps, mais à laquelle on n'a pas encore répondu d'une maniere ſatisfaiſante. Les uns ont accuſé le relâchement, d'autres la tenſion, quelques autres le racorniſſement du genre nerveux. Je ne parle point de ceux qui ont bâti à ce ſujet mille ſyſtêmes ridicules qui ſerviroient plutôt à l'hiſtoire des écarts de l'eſprit humain, qu'à celle d'une maladie dont ils connoiſſoient ſi peu la nature.

Avant que de propoſer mon ſentiment à cet égard, je crois devoir me livrer à quelques réflexions ſur la conſtitution des perſonnes ſujettes aux vapeurs, & examiner en même temps les effets que doivent produire dans l'économie animale les différentes cauſes éloignées qu'on a généralement reconnues capables de faire naître cette maladie.

Les enfants, les perſonnes du ſexe, & les hommes d'un tempérament délicat, ont naturellement le genre nerveux plus mobile, plus ſenſible, & en conſéquence ſont plus ſujets aux maladies nerveuſes, que les adultes & les hommes d'une conſtitution robuſte.

Cette premiere réflexion commence donc

à nous annoncer que la mobilité & la sensibilité des nerfs sont toujours proportionnées à la délicatesse de toute l'habitude du corps.

Examinons maintenant l'état des nerfs dans un sujet délicat, & prenons pour exemple la constitution de l'enfant. Son tempérament humide ne nous permettra pas de soupçonner aucun racornissement dans ses nerfs. L'accroissement auquel son corps est à chaque instant soumis, exige dans la fibre qui le compose, une souplesse & une ductilité qui ne sauroient permettre une tension démesurée. L'impulsion des fluides qui par leurs efforts du centre à la circonférence développent & augmentent le volume de ses organes, doit maintenir la fibre nerveuse dans un ton opposé au relâchement. Il est donc nécessaire de conclure que ce n'est ni le relâchement ni la tension, & encore moins le racornissement qui occasionnent la grande mobilité & la grande sensibilité qu'on remarque dans les nerfs de l'enfant. Si nous considérons ensuite la constitution du sexe, nous reconnoîtrons en lui une idiosincrasie, qui le rapproche beaucoup du tempérament des enfants, & si on en excepte le relâchement de la fibre nerveuse, qui, chez les femmes, peut dans certaines circonstances avoir lieu, la tension & le racornissement seront toujours des états contraires à leur tempérament.

Cette seconde réflexion nous démontre que la trop grande délicatesse de la fibre nerveuse, est la seule cause de sa trop grande mobilité & de sa sensibilité trop exquise.

La délicatesse de la fibre nerveuse ne doit pas cependant être regardée comme la cause prochaine des maladies des nerfs, parce qu'elle n'est point incompatible avec l'état d'une parfaite santé, puisqu'il peut régner dans une personne très-délicate, ce juste équilibre entre les solides & les fluides qui facilite & favorise toutes les fonctions; mais aussi sera-t-il plus susceptible de se déranger par une cause légere, que celui qui existe dans une personne plus robuste. Nous voyons que les enfants tombent facilement dans un état de spasme & de convulsion. Le séjour des vers dans l'estomac ou dans les intestins, une légere acrimonie dans leurs humeurs suffisent pour leur causer ces accidents, & il ne faut rien moins dans un homme robuste que l'âcreté corrosive d'un poison, l'humeur délétaire d'une fievre maligne, une vive irritation de quelque partie tendineuse ou aponévrotique, pour produire de pareils effets.

Par cette troisieme réflexion, nous apprenons que la délicatesse du genre nerveux ne sauroit être la cause prochaine des vapeurs, mais seulement sa cause prédisposante.

Dans mes recherches ſur les vrais principes de l'animalité, j'ai démontré, page xlj, que c'eſt dans l'action réciproque des quatre principaux organes de l'animal, qui ſont le cœur, le diaphragme, le canal inteſtinal, & le cerveau, que conſiſte tout le jeu de la machine; que la ſanté dépend du juſte équilibre de leur réaction alternative; que la région épigaſtrique eſt le centre de toutes les forces animales, & en même temps leur point d'appui; que tous les ébranlements de la machine y cauſent une impreſſion très-ſenſible, d'où il réſulte que cette région doit jouir d'une force tant active que paſſive, capable de balancer l'action de tous les organes, ſans quoi l'équilibre, bientôt détruit, cauſera dans l'économie animale les plus grands déſordres.

Ces vérités ſont démontrées par l'expérience. Une trop grande abſtinence nous fait bientôt éprouver une foibleſſe générale de tout le corps; dans cet état, il ſuffit d'avaler un verre de vin, ou de quelque liqueur un peu active, qui, agiſſant ſur les fibres nerveuſes de l'eſtomac, en releve le ton, & en excite l'action, pour ſentir à l'inſtant ranimer nos forces: ce qui prouve que le ton des autres parties dépend de celui de la région épigaſtrique, puiſqu'il ſe rétablit avant que la liqueur, qui n'a pu encore agir que ſur l'eſtomac, puiſſe

être parvenue & diſtribuée dans tous les organes.

Dans le temps que nos forces ſont dans l'état le plus vigoureux, ſi on mange quelques aliments pernicieux, tels que des ſubſtances animales corrompues, comme un œuf pourri, certaine plante vénéneuſe ou d'une vertu narcotique, l'eſtomac tombe dans une foibleſſe qui eſt bientôt ſuivie de celle de tout le corps. Les angoiſſes, les ſyncopes, les vertiges, les nauſées, les mouvements convulſifs qui accompagnent cet état, annoncent le déſordre & le trouble que porte dans l'économie animale la deſtruction des forces centrales; ſi par le vomiſſement on débarraſſe l'eſtomac de ces ſubſtances pernicieuſes, tous ces accidents ceſſent, le calme ſuccede au trouble, & les forces abattues ſe relevent en peu de temps.

Ce ſont là autant de preuves inconteſtables de l'influence des forces épigaſtriques, que je nomme centrales, ſur toutes celles des autres parties du corps.





CHAPITRE II.

Des Causes éloignées des Vapeurs.

EXaminons maintenant quel effet peuvent produire sur une machine ainsi constituée, les causes éloignées des vapeurs. Le résultat de cet examen sera sans doute la découverte de sa cause prochaine.

Délicatesse du tempérament, premiere cause éloignée des vapeurs.

Je dois mettre à la tête des causes éloignées des vapeurs, la délicatesse naturelle du tempérament de certains sujets, en qui, comme je l'ai dit, la fibre nerveuse est si mobile, qu'elle devient extrêmement sensible à la plus légere impression. Il est aisé de comprendre que les forces centrales qui se trouvent à chaque instant ébranlées par les différentes impressions auxquelles la trop grande sensibilité les expose, doivent perdre aisément leur ressort, & alors l'équilibre qui doit régner entre les forces centrales & celles de la circonférence, se trouve détruit : ce qui donne lieu à différents dérangements que j'expliquerai dans la suite. Il me suffira pour le présent

de dire que les impreſſions que reçoit la machine animale, tant des corps extérieurs, par le canal des ſens, que de ceux qui agiſſent dans l'intérieur, comme ſont les aliments, & tout ce qui peut être admis dans les premieres voies, ou qui circule avec le ſang dans nos vaiſſeaux, ont toujours une intenſité proportionnée à la délicateſſe de la fibre nerveuſe, & de plus à l'état de foibleſſe où ſe trouve le ſujet dans le moment qu'il reçoit ces impreſſions; enſorte qu'un coup porté ſur une perſonne délicate, lui cauſera une commotion plus vive, qu'il ne le feroit, toute proportion gardée, dans un homme robuſte; dans un ſujet débilité par le jeûne, que dans celui en qui les aliments viennent de relever les forces.

La vie oiſive & ſédentaire, ſeconde cauſe éloignée des vapeurs.

L'expérience nous apprend qu'une vie molle & ſédentaire prive la fibre animale de ce ton & de cette vigueur, que lui donnent le travail & l'exercice.

Les habitants de la campagne occupés du ſoin précieux de la culture des terres dont les travaux ſeroient auſſi ſalutaires à leur ſanté, qu'ils ſont utiles à la ſubſiſtance des hommes, ſi l'aiſance dont ils ſont privés les mettoit à l'abri de cette foule de maux, qui prennent leur ſource dans

une affreuse misere, jouissent du moins d'une constitution qui les dérobe à toutes ces infirmités qui accompagnent l'état de mollesse & d'oisiveté que fait naître l'opulence.

L'abus des aliments, troisieme cause éloignée des vapeurs.

Une machine qui ne subsiste que par le mouvement, composée de fluides & de solides qui exercent entr'eux une action continuelle & réciproque, doit par les frottements multipliés auxquels elle est exposée, faire à chaque instant des pertes & des dissipations qui entraîneroient bientôt sa ruine, si la nature n'avoit pourvu à sa conservation, par les réparations qu'elle l'a mise en état de se procurer, en lui donnant des organes destinés à recevoir & à convertir des substances étrangeres en la sienne propre. Ces organes sont ceux de la digestion. Un sentiment particulier qu'on nomme appétit, & qui tire sa source d'un commencement de débilité qu'éprouvent ces organes trop long-temps vuides, nous fait rechercher les aliments, qui, parvenus une fois dans l'estomac, en relevent les forces, d'abord par leur seul poids, & l'action stimulante des sels qu'ils contiennent, ensuite par les sucs nutritifs qu'ils fournissent. Je dis d'abord par le poids des aliments, parce

que son action sur les nerfs de ce viscere, en ranime réellement les forces qui commençoient à languir; c'est ce que M. de Buffon a très-bien observé dans la description qu'il donne du loup. Cet animal carnassier qui ne trouve pas toujours de quoi satisfaire sa voracité, est exposé à faire de longues abstinences qui le débilitent beaucoup. Dans cet état, il a l'instinct de manger de la terre, dont certainement il tire peu de substance nutritive; mais qui par son poids excite le jeu & le ton des nerfs de l'estomac: ce qui réveille les forces languissantes des autres parties.

D'après l'usage que nous venons de reconnoître dans les aliments & les effets qu'ils produisent dans l'estomac, il est aisé de comprendre que s'ils sont de nature à faire sur lui une trop vive impression, soit par leur pesanteur, soit par la qualité trop stimulante des sels qu'ils contiennent, soit enfin par les mauvais sucs qu'ils fournissent, il en résultera une foiblesse de ce viscere, qui sera bientôt suivie de celle de toute la machine, parce que ses forces dépendent, comme je l'ai déjà dit, de la vigueur de celles que je nomme centrales, dont l'estomac & le canal intestinal sont avec le diaphragme les principaux organes; que si par des qualités contraires, les aliments ne sollicitent pas assez l'action de l'estomac,

il reſtera dans une inaction qui le laiſſera peu à peu tomber dans la langueur, & donnera en conſéquence lieu aux mêmes accidents, puiſqu'il eſt d'expérience que nos organes s'affoibliſſent par le défaut d'exercice.

Ces principes nous apprennent quelle eſt la qualité & la quantité des aliments dont nous devons faire uſage.

Celui-là commettroit une grande erreur, qui croiroit prendre une nourriture avantageuſe & propre à ſoutenir ſes forces, en uſant d'aliments qui renfermeroient ſous un très-petit volume, beaucoup de ſuc nourricier; leur légéreté les rendroit, je le répete, peu propres à exciter le ton & l'action des organes digeſtifs, d'où dépendent les forces de tout le corps; auſſi les perſonnes qui s'occupent à des travaux pénibles, ne conſerveroient pas long-temps les forces qu'ils exigent, s'ils ſe nourriſſoient de ces aliments légers qu'on preſcrit aux convaleſcents, & qui deviennent néceſſaires aux tempéraments énervés par la molleſſe & l'oiſiveté.

Des aliments trop doux & ſans ſaveur cauſeront le même inconvénient. On remarque qu'ils ſe digerent mal, à moins qu'on en releve le goût par un aſſaiſonnement convenable. Un potage ſans ſel, la chair de jeunes animaux mangée ſans apprêts,

causent des indigestions, faute de stimulant qui excite l'action de l'estomac.

Nous voyons par ces principes qu'il est également pernicieux d'user d'aliments trop pesants ou trop légers, trop doux ou trop savoureux, & que les abus qu'on commet dans ces différents genres, débilitent les forces des organes digestifs, d'où il résulte une foiblesse générale, très-propre à faire naître la maladie que je traite.

Abus des boissons, quatrieme cause éloignée des vapeurs.

Tous les animaux qui transpirent beaucoup, & qui vivent d'aliments peu aqueux, (*a*) sont assujettis à avaler une certaine quantité de liquide, qui délaie les substances dont ils se nourrissent, & fournit au sang la sérosité qui lui est nécessaire.

Le liquide le plus convenable, celui que la nature a destiné à tous les animaux sans distinction, est l'eau; sa qualité dissolvante de toutes les substances qui conviennent à la nutrition de l'animal, qui sont les gommes, les mucilages & les sucs gélatineux, la rendent la plus propre à favoriser l'élaboration des aliments dans les premieres voies, & à fournir à l'extrait

(*a*) Les lievres, les lapins & plusieurs autres animaux qui ne vivent que de plantes aqueuses, ne boivent point, ou du moins trés-rarement.

chyleux qui en résulte, le véhicule le plus avantageux. On voit par-là combien il est dangereux de renoncer, comme le font plusieurs personnes, à l'usage salutaire de cette boisson, pour y substituer celle des liqueurs fermentées qui ont une qualité toujours suspecte, soit par la maniere dont elles sont faites, soit par la nature des substances qu'on emploie pour les faire, soit enfin par les différents ingrédients pernicieux, que la cupidité de ceux qui en font commerce y fait ajouter. D'ailleurs, ces liqueurs fermentées ont plusieurs propriétés contraires au méchanisme de la digestion. La premiere est de dissoudre les substances résineuses & huileuses, contenues dans les aliments, de les mêler avec le chyle, & ensuite avec le sang; & comme ces substances ne sont pas de nature à s'assimiler à nos humeurs, elles y restent toujours comme des corps étrangers qui fatiguent nos solides, & fournissent une surabondance de matiere excrémentielle, qui surcharge les organes sécrétoires & excrétoires, & en affoiblit peu à peu l'action.

La seconde propriété des liqueurs fermentées, est de coaguler les sucs gélatineux, effet très-contraire à la nutrition, qui exige que ces sucs, les seuls propres à réparer nos pertes de substance, soient exactement dissous dans le sang, pour pou-

voir être portés dans les plus petits vaisseaux capillaires, où s'exécute tout le mystere de la nutrition.

Leur troisieme propriété est de durcir la fibre animale, ce qui cause dans les membranes de l'estomac & des intestins, une sécheresse & une roideur qui gêne l'action de ces organes, & obstrue les glandes destinées à fournir les sucs digestifs.

Leur quatrieme propriété & la derniere qu'il soit nécessaire de considérer, relativement à notre objet, est d'aiguillonner la fibre nerveuse, de la tenir dans une tension qui en force le ressort. Cette derniere propriété des liqueurs fermentées, les rend quelquefois avantageuses, parce que dans les cas de relâchement, elles servent à redonner du ton aux parties, & à ranimer leur action languissante; mais on doit savoir que les secours qu'on en retire sont souvent suspects, parce que leur effet n'est que momentané, & que le ton qu'elles ont procuré est ordinairement suivi d'un plus grand relâchement, à moins que la nature ranimée par leur secours ne devienne en état de le soutenir ensuite constamment.

Nous venons de voir que l'eau est la boisson la plus convenable; mais on ne la trouve pas par-tout de la même qualité; elle peut être altérée de mille manieres, par différentes matieres hétérogenes, dont il

ſeroit difficile de compter le nombre, & encore plus de diſtinguer la nature. Les unes ſont chargées de ſel vitriolique de toutes eſpeces, comme les ſels ſélénites, dont les baſes terreuſes ſont unies à l'acide vitriolique; tous les ſels à baſe métallique, qui ſont très-multipliés, & tous ceux à baſe alkaline, qui ne ſont pas moins en grand nombre. Les autres tiennent en diſſolution des matieres terreuſes, gypſeuſes ou pierreuſes; quelques autres ſont chargées de ſubſtances volatiles, que les fermentations ou les feux ſouterreins développent de différentes matieres minérales, comme ſont les bitumes, les ſoufres, les huiles & les pyrites.

Toutes ces différentes matieres hétérogenes qui ſe trouvent mêlées avec l'eau en plus ou moins grande quantité, lui donnent des qualités qui quelquefois la rendent ſalutaire comme remede, mais toujours nuiſible comme boiſſon ordinaire, parce que la plus ſimple, la plus pure, eſt en même temps la plus diſſolvante & la plus légere, celle par conſéquent qui eſt la plus propre à favoriſer la digeſtion, & à fournir au ſang un véhicule léger & favorable à ſa circulation.

L'eau differe auſſi par le degré de chaleur ou de froid qu'elle acquiert, ſuivant la qualité & l'expoſition des terres, à tra-

vers lesquelles elle se filtre, dont les unes sont échauffées par des feux souterreins, ou par la fermentation des substances qu'elles contiennent; les autres refroidies par les glaces & les neiges qui séjournent longtemps sur certaines Montagnes élevées, comme celles de Savoie, du Piémont, des Pyrénées, &c.

L'eau chaude nuit à l'éstomac, parce qu'elle relâche & ramollit trop ses tuniques; celle qui est trop froide condense les sucs gastriques, & roidit la fibre nerveuse des organes de la digestion; il faut donc choisir un degré moyen, qui cependant soit plus éloigné du chaud que du froid, parce que le premier est plus pernicieux que l'autre. La chaleur qui résulte du frottement continuel des solides sur les fluides, demande à être sans cesse modérée, sans quoi les humeurs desséchées & raréfiées forceroient le ressort des vaisseaux.

L'air qui s'introduit dans les poumons au moment de l'inspiration, contribue par sa fraîcheur à tempérer cette chaleur: ce qui n'est pas encore suffisant; il faut que la fraîcheur des boissons vienne aussi de temps en temps la calmer. Les personnes échauffées par l'exercice; celles qui sont travaillées d'une fievre ardente, recherchent avec empressement les boissons froides. On auroit tort de les en priver, sur la crainte

qu'elles leur devinssent nuisibles, puisque rien ne convient mieux à leur état, à moins que, par un degré de froid trop considérable, elles ne fussent capables de supprimer la transpiration alors très-abondante, & de condenser trop promptement les humeurs raréfiées.

Ces principes qui nous apprennent la qualité des boissons dont nous devons faire choix, nous indiquent en même temps les mauvais effets qu'opere sur l'économie animale leur abus, & l'altération qu'en éprouvent l'estomac & le canal intestinal. Je ne m'étends pas davantage sur cet article qui présente encore beaucoup de choses intéressantes à dire, parce que je serai obligé d'en parler encore dans la suite de ce traité.

Les passions de l'ame, cinquieme cause éloignée des vapeurs.

J'ai fait voir dans mes recherches sur les vrais principes de l'animalité, que le sens intérieur avoit une action réactive, non seulement sur les organes destinés aux fonctions animales qu'il dirige, selon la détermination qu'il reçoit des différentes impressions que font sur lui les sens extérieurs, mais que cette action s'étend encore sur les organes qui exécutent les fonctions vitales : ce qui a été prouvé par l'exemple que j'ai donné des effets sensibles qu'opere

l'agitation du ſens intérieur ſur le mouvement du cœur, ſur celui de la reſpiration, ſur les organes de la digeſtion, & ſur pluſieurs autres. On a vu que le cœur entre en palpitation, & treſaille, quand un objet chéri & inattendu ſe préſente à nos yeux; qu'il ſemble au contraire perdre toutes ſes forces devant celui qui répugne ou effraie nos ſens; que la reſpiration devient difficile, & ne ſe fait que par ſoupirs, quand un vif chagrin nous affecte; & qu'enfin toutes les vives affections de joie ou de triſteſſe font éprouver vers la région épigaſtrique un ſaiſiſſement très-ſenſible, qui annonce bien clairement que c'eſt l'endroit où ſe rapportent tous les ébranlements de la machine.

Si ce méchaniſme merveilleux qui fait correſpondre tous nos organes avec celui du ſens intérieur, donne à notre être une perfection, en faiſant participer la ſubſtance corporelle à toutes les modifications que l'ame reçoit des cauſes morales, il devient auſſi très-ſouvent un principe de dérangement dans notre machine, dont il eſt néceſſaire de connoître les effets.

Les paſſions ſont, à l'égard du ſens intérieur, ce que les aliments ſont à l'égard de l'eſtomac, & des autres organes des premieres voies. Ce ſont elles qui réveillent & ſoutiennent le ton & les forces du ſens in-

térieur. Une perſonne qui en ſeroit abſolument privée, tomberoit dans une langueur mortelle, parce que l'inaction du ſens intérieur influeroit bientôt ſur tous les autres organes, qui, comme je l'ai fait voir, ont beſoin d'être animés par ſa réaction. Quoiqu'on ne voie perſonne tout à fait réduit à cet état d'inſenſibilité, j'aurai cependant occaſion de donner l'hiſtoire d'une maladie qui prend ſa ſource d'une ſemblable cauſe.

Pour ſuivre plus loin la comparaiſon que je viens de faire, j'obſerverai que les paſſions agiſſent ſur le ſens intérieur comme les aliments ſur l'eſtomac. Les unes en réveillent le ton, & quelquefois lorſqu'elles ſont trop vives, vont juſqu'à forcer ſon reſſort; les autres trop modérées le laiſſent languir; & d'autres qu'on doit regarder comme les poiſons de cet organe, en abattent & détruiſent les forces.

L'aiguillon des deſirs, les treſſaillements de la joie, l'enthouſiaſme de l'amour favoriſé, la douce ſatisfaction d'une jouiſſance flatteuſe, doivent être regardés comme autant de reſtaurants infaillibles, qui portent dans le ſens intérieur & delà dans toutes les parties du corps, de nouvelles forces & une nouvelle vie. Toutes ces paſſions portées à l'excès, agitent trop vivement l'organe du ſens intérieur; la réaction qu'il exerce ſur

les autres devient trop active ; le ſiege des forces centrales qui reçoit l'impulſion de tous ces mouvements, s'en trouve ébranlé & bientôt affoibli : delà naît cette foibleſſe générale que nous avons déjà regardée comme la cauſe prédiſpoſante des vapeurs.

L'inaction qui réſulte de cet état preſque indifférent de l'ame, foiblement affectée par les paſſions, jette toute la machine dans une eſpece de langueur qui ralentit l'action des ſolides ſur les fluides, donne lieu aux ſtagnations d'humeurs & dérange le méchaniſme des ſecrétions. L'ennui, les inquiétudes, les mal-aiſes, les bâillements, les ſoupirs qui accompagnent cet état, ſont autant de ſymptomes qui annoncent les mauvais effets qu'il produit ſur l'économie animale.

La crainte, la frayeur, le chagrin, l'envie, la jalouſie & le déſeſpoir affectent le ſens intérieur, comme les ſubſtances pernicieuſes affectent l'eſtomac ; ils anéantiſſent ſes forces & en détruiſent le reſſort, enſorte qu'il demeure incapable d'aucune réaction ſur les autres organes. L'abattement ſubit, le tremblement, l'oppreſſion, la perte de connoiſſance, & quelquefois la ſyncope, ſont les accidents inſéparables des impreſſions pernicieuſes que font ſur le ſens intérieur ces malheureuſes paſſions.

Il en eſt d'autres qui produiſent ſur lui

le même effet, que certaines ſubſtances, qui par leur âcreté irritent vivement les membranes de l'eſtomac, ce ſont les excès de colere & de fureur, qui portent dans le ſens intérieur la plus violente agitation, dont les effets dans la machine animale ſont la forte contraction de tous les muſcles, le reſſerrement ſpaſmodique de tous les organes, qui s'annonce dans la poitrine par l'oppreſſion; dans l'abdomen par ſa tenſion; dans la tête par la rougeur que fait paroître le ſang fortement exprimé dans les vaiſſeaux capillaires de la peau; dans les yeux, qui ſemblent ſe porter hors des orbites; en un mot dans toute l'habitude du corps, par le gonflement des vaiſſeaux & la tenſion des muſcles.

L'application à l'étude & ſur-tout à celle des ſciences abſtraites, ſixieme cauſe éloignée des vapeurs.

L'étude eſt un exercice de l'ame, comme le travail en eſt un du corps; toutes les ſciences, celle même qui n'a pour objet que les choſes immatérielles & qu'on nomme métaphyſique, ne parviennent à l'ame que par le canal des ſens, puiſque l'ame qui habiteroit un corps, qui en ſeroit totalement privé, demeureroit certainement incapable d'acquérir aucunes connoiſſances. C'eſt

C'eſt donc en exerçant nos ſens, que nous cultivons les ſciences; cet exercice devient comme celui du corps, agréable ou pénible, favorable ou pernicieux : le ſens intérieur qui en eſt le principal agent, eſt auſſi l'organe qui en éprouve le plutôt les bons ou les mauvais effets.

Les ſciences, dont les objets ſont facilement perçus par nos ſens, qui préſentent à l'ame des rapports agréables par l'harmonie de leur accord, loin de fatiguer le ſens intérieur, en exercent avantageuſement l'action, & portent dans toute la machine une légere activité qui en favoriſe toutes les fonctions ; telles ſont la poéſie, la muſique, & la peinture. Celles des choſes dont les rapports ſont difficiles à ſaiſir, parce qu'ils ſont peu ſenſibles à nos ſens, ou parce que ces rapports trop multipliés nous obligent à mettre une grande application dans leur recherche, préſentent à l'ame un exercice qui fatigue beaucoup le ſens intérieur, par la tenſion trop long-temps continuée de cet organe. Quand on veut éviter les mauvais effets qu'elles ſont capables de produire dans l'économie animale, on doit peu prolonger les moments qu'on emploie à leur étude ; il faut quelquefois ſe diſtraire par des occupations agréables, qui laiſſent au ſens intérieur le temps de réparer ſes forces, ſans quoi ſon reſſort

trop long-temps bandé, se détruira & donnera lieu aux accidents qu'entraîne nécessairement la foiblesse de cet organe.

L'usage immodéré du coït, septieme cause éloignée des vapeurs.

Le coït dans l'un & l'autre sexe, & principalement dans les hommes, est une fonction, qui, quoique naturelle, agite vivement tout le genre nerveux, puisqu'elle ne s'exécute que par le spasme & la convulsion de presque toutes les parties du corps, & spécialement des organes de la génération, & que l'évacuation de l'humeur la plus précieuse à l'animal, en est le résultat.

J'ai expliqué à l'article du priapisme, les mauvais effets que son usage immodéré étoit capable de produire dans l'économie animale, & les bornes qu'il étoit prudent de donner à cet agréable, mais dangereux exercice. Je répéterai simplement que le sens intérieur, ainsi que les forces centrales, en sont toujours vivement ébranlés.

Les évacuations dérangées, huitieme cause éloignée des vapeurs.

Nos humeurs, continuellement agitées par le mouvement que leur communique l'action des solides, éprouvent des altéra-

tions qui peu-à-peu les décomposent & les réduisent enfin à un état qui rend leur séjour nuisible, parce que chargées des débris des solides & dépouillées de ce gluten qui invisque les pointes des sels qu'ils contiennent, elles causent nécessairement sur les nerfs une irritation qui en crispe les fibres, & donne lieu à mille accidents.

Il étoit donc nécessaire qu'il y eût des voies ouvertes à ces humeurs, pour favoriser leur sortie à mesure qu'elles sont ainsi décomposées.

La nature a employé à cet effet plusieurs organes dont les principaux sont la peau & les reins.

L'excrétion la plus abondante est celle qui se fait par les vaisseaux excrétoires de la peau, & qu'on nomme transpiration. Sanctorius nous a appris que l'évacuation qu'elle produit, surpasse de deux huitiemes celles réunies de toutes les autres. Elle varie cependant selon les changements que peuvent apporter à la surface de la peau la différence des climats, celle de l'athmosphere, & la nature des tempéraments. Dans les pays chauds, elle est plus abondante que dans les pays froids; dans un temps sec, que dans un temps humide; dans un tempérament robuste, que dans celui qui est délicat.

La transpiration est ordinairement in-

ſenſible ; lorſqu'elle augmente juſqu'à pouvoir être apperçue, on la nomme ſueur. Quelques Auteurs ont prétendu que la ſueur étoit une évacuation qui n'avoit rien de commun avec la tranſpiration. Leur ſentiment eſt fondé ſur ce qu'on obſerve que des perſonnes qui tranſpirent peu, ſuent quelquefois beaucoup : mais il n'eſt pas difficile d'expliquer ce phénomene, ſans admettre aucune différence dans ces deux évacuations.

Les perſonnes robuſtes ne ſuent que par un exercice violent, & la tranſpiration ſe fait chez eux très-réguliérement ; elle eſt toujours proportionnée à la qualité & à la quantité des aliments dont ils ſe nourriſſent. Celles au contraire, qui ſont d'un tempérament délicat, tranſpirent moins & d'une maniere moins réguliere, parce que le mouvement ſyſtaltique de leurs vaiſſeaux, qui eſt trop foible pour pouſſer conſtamment l'humeur de la tranſpiration à travers les vaiſſeaux capillaires de la peau, la laiſſe accumuler dans le ſang. L'âcreté qu'elle y acquiert ſollicite enſuite l'action des ſolides qui la porte alors en abondance vers la peau, d'où elle ſort en forme de roſée, ce qui établit la ſueur. Auſſi remarque-t-on que ces perſonnes délicates, dans l'intervalle des ſueurs auxquelles elles ſont ſujettes, ont la peau très-ſeche & très-

aride. On remarque encore que ces sueurs ne sont pas générales, c'est-à-dire, qu'elles ne s'étendent pas ordinairement sur toute l'habitude du corps. Il est certaines parties qui en doivent être regardées comme les émonctoires, parce qu'elles donnent à nos humeurs superflues, une issue plus facile. C'est vers ces endroits que la transpiration se porte alors en abondance, après s'être, comme je l'ai dit, accumulée dans le sang. Je connois des personnes qui ne suent que très-rarement en été, parce que dans cette saison la transpiration insensible se fait régulièrement par les vaisseaux excrétoires de toute la peau, & qui dans l'hiver où elle est moins abondante, ont les aisselles, la plante des pieds ou quelqu'autres parties toujours mouillées de sueur : ce qui est causé par la difficulté qu'éprouve l'humeur de la transpiration, à s'échapper à travers les pores trop resserrés de la peau, ensorte qu'elle est obligée de se porter en plus grande abondance vers les endroits qui lui font moins de résistance.

En voilà, je pense, assez pour nous confirmer que la sueur n'est qu'une transpiration devenue sensible par son abondance. Voyons maintenant les accidents qu'est capable de produire dans l'économie animale son dérangement.

Une transpiration trop abondante prive

le ſang de ſa fluidité, & affoiblit les ſolides. Les habitants des pays extrêmement chauds, ſont foibles, languiſſants, d'une couleur pâle & livide, parce que la tranſpiration abondante, à laquelle ils ſont habitués, évacue avec les humeurs excrémentitielles une partie de la lymphe qui devoit ſervir à l'entretien des ſolides, & donner au ſang la fluidité qu'il doit avoir pour circuler librement; d'où il réſulte des embarras dans la circulation, des congeſtions d'humeurs, des obſtructions dans les viſceres, & principalement dans ceux du bas-ventre, qui y ſont plus ſujets. La tranſpiration ſupprimée ou retardée, laiſſe le ſang ſurchargé d'une humeur qui lui eſt devenue étrangere, dont l'âcreté qui augmente de plus en plus, en raiſon de ſon ſéjour, tient les vaiſſeaux dans un état de criſpation, qui gêne la circulation, irrite le genre nerveux, juſqu'à cauſer dans les perſonnes délicates, des ſpaſmes & des convulſions. C'eſt elle qui cauſe les rhumes, les rhumatiſmes, les fievres, & qui fournit la matiere des dartres, des éréſipelles, des phlegmons & de pluſieurs autres maladies de la peau.

La chaleur, l'exercice, un air ſec & certaines paſſions agréables favoriſent la tranſpiration: il ſeroit dangereux qu'elle fût ſouvent portée juſqu'à la ſueur, qu'on peut regarder comme inutile, & ſouvent

comme nuiſible, à moins qu'elle ne ſoit critique.

Le froid, le repos, un air humide, le chagrin, la triſteſſe, la crainte, la malpropreté de la peau, ſont autant de cauſes qui ralentiſſent cette excrétion ſalutaire.

L'urine eſt après la tranſpiration, l'évacuation la plus abondante. L'humeur dont elle eſt formée a beaucoup d'analogie avec celle de la tranſpiration; auſſi remarque-t-on qu'elles ſe ſuppléent ſouvent l'une à l'autre. L'urine devient plus abondante quand on tranſpire moins; ſi on paſſe ſubitement d'un endroit chaud dans un endroit frais, on ſent bientôt une envie d'uriner, parce que les pores de la peau que le contact de l'air froid reſſerre, s'oppoſent au paſſage de la tranſpiration qui ſe porte alors vers les reins, où il ſe ſépare en conſéquence une plus grande abondance d'urine. Les perſonnes délicates, qui, comme nous l'avons dit, tranſpirent peu, urinent beaucoup. J'ai vu un homme, qui, après avoir eſſuyé une maladie très-grave, demeura pendant ſa convaleſcence ſi foible, que la tranſpiration fut long-temps à ſe rétablir; les reins qui ſuppléoient à cette évacuation, fourniſſoient une quantité d'urine ſi copieuſe, qu'on fut tenté de le croire attaqué du diabete. Je tranquilliſai ceux qui s'intéreſſoient au ſort du malade, en aſſurant que cet accident

diminueroit à mesure qu'il reprendroit ses forces, ce qui fut confirmé par l'événement. L'urine est aussi très-abondante chez les personnes vaporeuses, parce qu'elles transpirent peu, & principalement dans les accès de vapeurs, où les vaisseaux de la peau sont dans une crispation qui en rétrécit considérablement le diametre; elles rendent alors une grande quantité d'urine claire, peu ou point du tout colorée.

Les accidents qui naissent de l'évacuation dérangée des urines, sont à peu près les mêmes que ceux de la transpiration. Leur trop grande abondance desseche le sang, entraîne une partie de la lymphe nourriciere, ce qui jette bientôt dans la phthysie & le marasme. Il faut cependant savoir que lorsque l'urine ne devient trop abondante que par le défaut de transpiration, cet état n'est pas suivi d'accidents aussi fâcheux, puisque dès que la transpiration vient à se rétablir, soit naturellement, soit au moyen de quelques diaphorétiques, on voit bientôt diminuer la quantité des urines, qui ont toujours conservé leur qualité naturelle. Dans le diabete, les urines toujours copieuses, très-difficiles à modérer, sont douces & ont un goût de miel qui annonce qu'elles entraînent avec elles les substances balsamiques du sang, & le dépouillent des sucs nourriciers destinés à l'entretien de la ma-

chine, & à la réparation de ses pertes de substance.

Les urines supprimées, ou en trop petite quantité, laissent le sang surchargé d'une humeur qui lui est devenue étrangere par la décomposition qu'elle a soufferte, dont les sels qui se sont développés irritent vivement le genre nerveux, & principalement les membranes de l'estomac & du cerveau, puisque le vomissement & le délire accompagnent ordinairement la suppression d'urine. Elles le laissent encore surchargé d'une grande quantité de sérosité qui le rend trop aqueux, & qui détruit le gluten qui lie ses globules. Dans cet état, sa partie séreuse s'infiltre à travers les tuniques des vaisseaux, & forme des épanchements qui causent les hydropisies.

Le résidu grossier des aliments qui n'a pu se convertir en chyle, & en même temps la partie la plus crasse des humeurs qui ont servi à la digestion, comme le suc gastrique, la bile, le suc pancréatique, & celui qui se forme dans les glandes qui sont répandues dans tout le canal intestinal, doivent être évacués par l'anus, après avoir séjourné le temps nécessaire pour que le chyle en soit parfaitement extrait.

Lorsque cette évacuation est trop prompte & trop fréquente, une grande partie des substances qui auroient dû être converties

en chyle, & passer dans le sang pour le renouveller, se trouve entraînée avec les différentes humeurs que fournissent les organes de la digestion, dont une partie doit rentrer dans la masse, ce qui desseche le sang, & prive le corps des sucs nourriciers qui devoient servir à son entretien : d'où résulte une foiblesse générale, & particuliérement celle de la région épigastrique, qui en éprouve la premiere les mauvais effets. (*a*) L'obstruction des visceres, la phthysie & le marasme, sont les suites de ces évacuations immodérées & trop long-temps continuées.

Quand par un vice contraire cette évacuation est tardive, les excréments s'échauffent & se dessechent; ils acquierent un degré de corruption qui les rend très-âcres; les membranes des intestins en sont irritées, l'air qui s'en dégage distend leurs parois, en force le ressort. Les coliques, les borborismes, la cardialgie, la migraine, les nausées, sont les accidents ordinaires aux personnes qui ont ainsi le ventre paresseux.

Le sexe, dès l'âge de puberté, est sujet

(*a*) Un dévoiement simple, sans fievre & sans aucun autre accident, affoiblit beaucoup & en très-peu de temps.

à une évacuation périodique, dont la régularité ne contribue pas moins à entretenir la ſanté, qu'à favoriſer la fécondité.

La délicateſſe du tempérament des femmes, le mouvement ſyſtaltique de leurs vaiſſeaux, moins fort que chez les hommes, ralentit en elles toutes les excrétions, & principalement celles de la tranſpiration; mais la nature a pourvu aux inconvénients qui réſulteroient néceſſairement du ſéjour des humeurs ſuperflues & accumulées, en leur pratiquant une iſſue par laquelle elles puſſent s'évacuer, lorſque leur amas s'eſt augmenté au point de devenir nuiſible. Les vaiſſeaux de la matrice ſe prêtent alors à l'impulſion du ſang qui s'y porte, comme vers l'endroit qui lui oppoſe moins de réſiſtance, & là il y fait une irruption d'autant plus facile, que leurs parois plus ſouples & plus lâches réſiſtent moins à ſon action. De ce méchaniſme naît un double avantage, celui que je viens d'expliquer, & en même temps celui de maintenir la texture de la matrice, dans un état propre à recevoir le précieux dépôt de la génération, & à l'y conſerver, en lui fourniſſant les aliments néceſſaires à ſon entretien.

Cette évacuation qu'on nomme flux menſtruel, doit être proportionnée à la pléthore, que la nature du tempérament ou quelques autres circonſtances ont pu faire naître:

dans l'intervalle de ses périodes ; c'est-à-dire, qu'elle doit être plus abondante dans celles qui transpirent peu, que dans celles qui dissipent beaucoup par cette voie ; aussi les femmes d'un tempérament robuste, qui font beaucoup d'exercice, & qui habitent des Pays chauds & secs, ont cette évacuation moins abondante, que celles qu'une vie molle & oisive a rendu délicates, ou qui habitent des climats froids & humides. Ce sont ces raisons qui mettent tant de différence dans cette évacuation, soit par sa durée, soit par sa quantité.

Lorsque le flux menstruel se trouve supprimé ou trop abondant, il en résulte plusieurs accidents ; dont la force & le danger dépendent des circonstances & des causes qui peuvent y donner lieu. S'il se trouve supprimé tout à coup, dans le temps qu'il étoit déjà établi, ou qu'il étoit prêt à l'être, les accidents sont ordinairement très-graves, parce que deux causes concourent à les multiplier & à les aggraver, la pléthore, & l'engorgement de la matrice, dont les nerfs distendus par le sang qui s'est accumulé dans ses vaisseaux, souffrent une irritation qui se communique le plus souvent à tout le genre nerveux. Des coliques violentes, des douleurs de tête, des vertiges, des oppressions, des convulsions générales & particulieres, qui dégénerent quelque-

fois en vrais accès épileptiques, sont les suites ordinaires de cet état.

Quand le flux menstruel ne se supprime que peu à peu, ou lorsque le sang n'a point encore fait irruption dans les vaisseaux de la matrice, les accidents qui en naissent sont moins graves, parce que la matrice est alors peu ou point du tout engorgée; il n'y a que la pléthore générale qui les cause. Ils se bornent pour l'ordinaire à des pesanteurs, des inquiétudes, des douleurs à la tête, des engourdissements, des lassitudes dans les membres, qui sont bientôt suivis des pâles couleurs & d'un goût dépravé.

J'ai cru devoir entrer dans ces détails sur les accidents qu'entraîne le dérangement du flux menstruel, pour avoir occasion de réfuter le sentiment de quelques Auteurs de nom qui n'admettent point la pléthore pour cause de l'évacuation périodique des femmes.

L'objection la plus forte qu'ils font contre ce systême, est que les accidents subits & violents qu'on voit naître presque dans la même heure que les menstrues ont été supprimées, ne peuvent être les suites d'une simple pléthore.

Je réponds qu'en effet ils ne sont pas produits par une simple pléthore, mais qu'ils sont, comme je viens de l'expliquer, causés par l'engorgement de la matrice, qui

communique à tout le genre nerveux l'irritation où elle se trouve alors.

Quand le flux menstruel devient trop abondant, il cause des épuisements dont l'estomac ressent les premiers effets. La foiblesse de ce viscere s'annonce bientôt par son affaissement qui fait dire aux femmes qui sont dans cet état, que l'estomac leur tombe. Cet accident est commun à toutes les évacuations immodérées que peut éprouver la machine animale; aux pertes des femmes, soit en blanc soit en rouge; au flux démesuré des hémorrhoïdes; à l'écoulement abondant d'une gonorrhée; au dévoiement; en un mot à toutes les évacuations quelconques qui diminuent trop promptement la masse des humeurs, parce qu'alors les solides s'affaissent, perdent le ton nécessaire à leur action, d'où naît une foiblesse générale, qui devient ensuite la source de mille autres maladies.

L'engorgement & l'obstruction des visceres, neuvieme cause éloignée des vapeurs.

L'engorgement & l'obstruction des visceres sont souvent la suite des affections vaporeuses; mais souvent aussi elles les précedent, & en deviennent la cause éloignée.

Les visceres du bas-ventre sont ceux qui sont les plus sujets aux obstructions; le tissu & la mollesse de leur substance, joint

à la lenteur de la circulation du ſang dans leurs vaiſſeaux, les diſpoſent à ces maladies.

Il naît pluſieurs accidents de l'obſtruction d'un viſcere. Le premier eſt le dérangement, & quelquefois l'abolition entiere de ſes fonctions.

Le ſecond, la preſſion de ce viſcere ſur les parties voiſines, par ſon poids, ſon volume & ſa dureté qui ont augmenté.

Le troiſieme, la diſtention des nerfs qui entrent dans ſa compoſition, & celle de ceux qui l'avoiſinent, qui peut même ſe propager fort loin.

L'obſtruction du foie dérange la ſecrétion de la bile; fait éprouver ſur les reins, ſur l'eſtomac & les inteſtins, une preſſion proportionnée à l'augmentation de ſon volume qui les bleſſe d'autant plus, que ce viſcere a acquis plus de dureté; elle diſtend les nerfs hépatiques; ceux de l'eſtomac, de la rate, des reins, & du méſentere, participent auſſi plus ou moins à cette diſtention. On voit par-là les différents maux qui peuvent réſulter de l'obſtruction d'un ſeul viſcere; elle peut troubler les fonctions de tous ceux qui l'avoiſinent, & de proche en proche multiplier les accidents: auſſi n'eſt-il pas rare de voir les obſtructions des viſceres du bas-ventre ſe ſuccéder les unes aux autres, juſqu'à ce qu'enfin ils ſe trouvent tous obſtrués.

J'ai ouvert un homme qui étoit mort hydropique ; sa maladie avoit commencé par une fievre quarte, qui fut suivie d'un ictere universel ; son ventre grossit peu à peu, & fit sentir plusieurs duretés dans différents endroits ; il se forma dans la suite un épanchement ; la mort termina enfin cet état. Je trouvai le foie d'un volume peu augmenté ; mais sa substance étoit très-dure, & les vaisseaux lymphatiques qui rampent sur sa surface, étoient gonflés, & formoient dans plusieurs endroits des vésicules en forme d'hydatides ; la vésicule du fiel étoit très-petite, & ses membranes paroissoient flétries ; la rate avoit acquis un volume double de celui qui lui est naturel ; le rein droit étoit prodigieusement enflé & dur ; le gauche l'étoit moins ; le mésentere étoit parsemé de glandes, dont les unes avoient la grosseur d'un pois, & les autres celle d'une grosse noisette ; le pancréas étoit le seul viscere glanduleux qui parût dans son état naturel.

Tout annonce que cette maladie avoit commencé par l'obstruction du foie, qui avoit ensuite causé celle des autres visceres.

L'action des forces centrales qui dépend de l'état sain des visceres contenus dans la région épigastrique, qui exige dans la fibre qui les compose, cette élasticité qui

les dispose à une réaction toujours proportionnée au mouvement qu'ils reçoivent, ne peut manquer d'être dérangée & affoiblie, lorsque quelques-uns d'eux se trouvent obstrués, puisque par ces obstructions, la fibre nerveuse distendue, son ressort forcé, n'est plus capable que d'un mouvement irrégulier, ordinairement foible, mais quelquefois très-violent, par l'irritation à laquelle sa grande délicatesse la rend très-sensible.

Telles sont les principales causes éloignées des vapeurs, qui peuvent être compliquées avec une infinité d'autres qui en rendent les effets plus ou moins prompts, & les accidents plus ou moins graves, selon l'état & la nature du tempérament sur lequel elles agissent. On a vu que ces causes tendoient toutes à affoiblir le ressort & l'action des forces centrales, & à détruire par ce moyen l'équilibre qui doit régner entr'elles, & celles de la circonférence. C'est donc dans l'état de ces forces centrales, que nous devons rechercher la cause prochaine des vapeurs, puisque de leur ton ou de leur foiblesse, dépend la force ou l'atonie de toute la machine. Nous la trouverons dans la trop grande délicatesse des fibres nerveuses, qui entrent dans la composition des différents visceres que renferme la région épigastrique; cette délicatesse les rend suf-

ceptibles d'entrer, à la plus petite cauſe, dans un mouvement forcé & irrégulier, auquel doivent néceſſairement participer les autres organes ; delà l'éréthiſme, le ſpaſme, les mouvements convulſifs, ſymptomes ſi communs des vapeurs. L'irritation venant à ceſſer, le reſſort des forces centrales qui vient d'être forcé, tombe dans un affaiſſement qui eſt bientôt ſuivi de celui de toute la machine ; delà les ſentiments de foibleſſe, les étourdiſſements, les vertiges, les angoiſſes, les ſyncopes, les gonflements des hypocondres, les borboriſmes, les rots, & les bâillements qu'on remarque chez les vaporeux. Le ſens intérieur dont le reſſort eſt tantôt bandé, tantôt relâché, parce qu'il ſuit néceſſairement l'état des forces centrales, ne peut plus répondre qu'irrégulièrement aux impreſſions des ſens extérieurs. Delà cette inconſtance dans les deſirs, ce peu de ſuite dans les idées, ces ſentiments ſucceſſifs de joie & de triſteſſe, ces vives ſaillies, & ce morne ſilence, qui font jouer aux vaporeux un rôle ſi bizarre, que ſouvent on ſeroit tenté de leur refuſer le ſens commun.

Si les fonctions animales éprouvent un tel dérangement, celles qu'on nomme vitales ne conſervent pas plus de régularité. Le mouvement de ſyſtole & de diaſtole, qui par des conduits multipliés à l'infini, porte

dans toutes les parties le ſang avec la vie, participe auſſi à la foibleſſe des forces centrales. Delà cette irrégularité dans le pouls des vaporeux, qui tantôt languiſſant, ſe fait à peine ſentir, & tantôt vivement agité, devient quelquefois auſſi accéléré que celui qui annonce la fievre la plus ardente : d'où il réſulte un ſang & des humeurs mal élaborées, un vice dans les ſecrétions & les excrétions, qui empêche aux différentes humeurs d'acquérir les qualités néceſſaires à leur uſage. La tranſpiration quelquefois trop abondante, le plus ſouvent ſupprimée, ou prive le ſang de la fluidité néceſſaire à ſa circulation, ou le laiſſe ſurchargé de parties ſalines, dont il auroit dû ſe dépouiller ; l'âcreté qu'il acquiert cauſe dans les vaiſſeaux une irritation qui les tient dans un éréthiſme continuel. De tous ces accidents en naiſſent d'autres plus graves encore. Les ſtaſes, les engorgements, les obſtructions, le dépériſſement enfin de toute la machine, qui ne trouve plus dans le ſang cette ſubſtance douce, gélatineuſe & balſamique, qui doit à chaque inſtant la réparer, & fournir au genre nerveux l'onctuoſité d'où dépend l'élaſticité néceſſaire à ſes fonctions, ſont autant de degrés par leſquels les triſtes victimes de cette malheureuſe maladie deſcendent à pas lents dans le tombeau.



CHAPITRE III.

De la cause prochaine des vapeurs.

LE système que je viens d'établir sur la cause prochaine des vapeurs, nous rapproche du sentiment des anciens, qui plaçoient dans les hypocondres le siege de cette maladie. L'observation qui fut toujours leur guide, & que les modernes ont trop négligée, leur avoit appris que les principaux accidents des vapeurs prenoient leur source dans la région des hypocondres ; ils paroissent même avoir entrevu sa cause prochaine qui gît dans la foiblesse de cette région : ce qui nous est annoncé par la qualité stimulante & corroborative des remedes qu'ils indiquent contre cette maladie ; remedes qui sembleroient en effet propres à remplir l'indication qu'elle présente, si, tandis qu'ils n'agissent en sollicitant & en irritant la fibre nerveuse, ils pouvoient la maintenir constamment dans le ton & la vigueur qu'ils paroissent lui donner ; mais ils en forcent au contraire le ressort, de maniere qu'elle reste après leur action plus foible qu'auparavant. Ces remedes connus sous le nom de cordiaux, portent toujours avec eux un caractere trop

inflammatoire ou trop irritant, les uns qui tiennent des eſprits inflammables, durciſſent & deſſechent les parties qui les reçoivent; les autres chargés de ſels ou fixes ou volatils, agacent vivement le genre nerveux, ce qui affoiblit de plus en plus ſon reſſort.

On ſe défie aujourd'hui, avec raiſon, de ces ſortes de remedes, qui ſous le titre faſtueux d'elixir, de baume, d'eſprit, de quinteſſence, avoient acquis dans l'ancienne Médecine un crédit bien au deſſus de leur mérite; nous ne voyons plus que les ignorants & les Charlatans les prodiguer; le bon Médecin eſt toujours fort circonſpect & fort réſervé ſur leur uſage.

Celui-ci pourroit ſe vanter d'avoir trouvé le grand ſecret de la Médecine, qui auroit découvert un moyen de rendre aux ſolides affoiblis une force & une action ſtable & permanente.

Mais c'eſt là la pierre Philoſophale de la Médecine, qui n'exiſte peut-être point dans la nature, ou qui du moins a échappé juſqu'à préſent à toutes les recherches. Quel moyen nous reſte donc pour ſatisfaire à l'indication que préſentent les forces affoiblies de la région épigaſtrique, que nous venons de reconnoître pour la ſeule cauſe prochaine des vapeurs? Celui d'aider la nature dans ſes opérations, en lui prêtant à propos

les ſecours dont elle a beſoin, en écartant les obſtacles qui s'oppoſent à la régularité de ſon action, & en détruiſant les cauſes éloignées du dérangement qu'elle éprouve.

En vain, nous obſtinerions-nous à vouloir rétablir méchaniquement le reſſort de la fibre nerveuſe. La nature ſeule s'eſt réſervée ce ſecret : nous pouvons en ſolliciter l'action, mais jamais lui redonner cette trempe, d'où dépend ſon élaſticité naturelle, parce qu'elle la tient d'une humeur que lui fournit la nutrition, qui ne lui parvient qu'après avoir éprouvé mille élaborations qui en ont atténué les molécules, au point de la rendre ſi ſubtile, qu'on pourroit en faire un être intermédiaire entre la matiere & l'eſprit.



CHAPITRE IV.

Des variétés des vapeurs.

AVANT que de traiter des moyens & des remedes qu'il convient d'employer pour la cure des vapeurs, je dois encore entrer dans quelques détails sur la nature de cette maladie. Car, quoique nous ne lui reconnoissions qu'une seule cause prochaine, qui est l'affoiblissement des forces centrales, par laquelle l'équilibre de toute la machine se trouve détruit, elle ne laisse pas d'avoir des variétés dont il est à propos d'être instruit.

Ces variétés établissent plusieurs genres de vapeurs, que nous distinguerons d'abord par la différence des causes éloignées qui les ont fait naître; ensuite par la complication des maladies avec lesquelles elles peuvent se rencontrer; & enfin par les accidents qu'elles occasionnent, dont les uns affectent une partie, plutôt qu'une autre.

Je distinguerai encore les vapeurs en aigues & en chroniques. Peu de personnes peuvent se flatter de n'avoir jamais essuyé quelques accès de vapeurs. Ces accès ne sont que passagers, lorsque leur cause ne dépend que d'un affoiblissement momen-

tané des forces centrales. Une indigeſtion, un exercice un peu trop violent, une application forcée, un chagrin, une paſſion trop vive, ſont ordinairement dans preſque tout ſujet des accès de vapeurs, dont la force & la durée ſont toujours proportionnées à la nature du tempérament & à l'état des forces centrales; mais lorſque la foibleſſe n'eſt pas habituelle, le ton des organes ſe rétablit de lui-même, & l'accès finit dès que la cauſe ceſſe d'agir. Cet état n'exige aucun remede; cependant il eſt prudent d'éviter des rechûtes fréquentes, parce que leur impreſſion ſur la fibre nerveuſe, tend toujours à en détruire le reſſort, ce qui peut le faire dégénérer en une maladie chronique & opiniâtre.

La différence des vapeurs, par rapport à leurs cauſes éloignées, exige l'attention la plus ſcrupuleuſe de la part du Médecin, parce que delà dépend le bon ou le mauvais ſuccès du traitement qui doit toujours être analogue au principe de la maladie, puiſque les remedes généraux qui conviennent à tous les genres de vapeurs, ſeroient le plus ſouvent infructueux, ſans le ſecours de ceux qui ſont en état de combattre la cauſe particuliere qui les a fait naître. Par exemple, les vapeurs qui naiſſent de l'abus des aliments, exigent des remedes particuliers qui pourroient nuire à celles que l'abus des boiſſons

a occasionnées ; celles-ci même demandent un traitement différent, selon la nature des liqueurs dont on a abusé. Les liqueurs fermentées durcissent & roidissent, comme nous l'avons dit, la fibre; il faut chercher à la ramollir & à la relâcher, par l'usage continué des délayants & des relâchants. Au contraire, les boissons aqueuses, qu'on prend chaudes ou tiedes, comme le thé, les différentes infusions de fleurs de mauve, de violette, de pied de chat, de bouillon blanc & de tant d'autres substances végétales, dont plusieurs personnes ont la manie de faire usage sous différents préjugés, comme d'aider à la digestion, d'adoucir la poitrine, de rafraîchir, d'abattre les fumées de l'estomac, occasionnent un relâchement & une foiblesse dans la fibre qu'il faut corriger par des remedes propres à lui rendre son ton & sa force : ce qui nuiroit infailliblement aux vapeurs causées par l'abus des liqueurs fermentées. Sans entrer dans d'autres détails, ce que je viens de dire, prouve assez combien il est intéressant, dans le traitement des vapeurs, de s'assurer de l'espece de cause qui leur a donné lieu.

Les vapeurs compliquées avec d'autres maladies, exigent des remedes dont les effets combinés concourent à détruire en même temps les unes & les autres.

Les vapeurs caractérisées par des accidents qui affectent plus particuliérement une partie que l'autre, comme la douleur partiale qui se fait sentir à la tête, qu'on nomme clou hystérique, le resserrement spasmodique de la poitrine, qui cause l'oppression, celui des muscles du larinx, qui occasionne l'étranglement, demandent toutes un traitement particulier, analogue à chacun de ces accidents.

Il est encore un genre de vapeurs, que je distingue par le siege de sa cause prochaine qui ne réside point dans la région épigastrique, mais seulement dans la matrice. Cette distinction adoptée des anciens & mal-à-propos rejettée par presque tous nos Auteurs modernes trouve la preuve de son existence dans les caracteres qui sont particuliers à cette maladie.

Nous avons fait voir que les vapeurs, qu'on nommoit proprement hypocondriaques, dépendoient de la trop grande délicatesse du genre nerveux & d'un affoiblissement des forces centrales. Celles au contraire, qui prennent leur origine dans la matrice, & que les anciens ont nommées histériques, peuvent exister dans une personne, d'ailleurs très-robuste & en qui les forces centrales jouissent de la plus grande vigueur, parce qu'elles sont l'effet d'une simple affection contre nature de la matrice

qui augmente ſa mobilité & ſa ſenſibilité, au point que la plus petite cauſe eſt capable d'occaſionner en elle une irritation, qui ſe communique enſuite aux autres organes, avec leſquels ſes nerfs correſpondent; tels ſont principalement ceux de la région épigaſtrique, & de la tête.

J'ai eu ſouvent occaſion de remarquer des femmes de la campagne, d'une très-forte conſtitution & ſans aucune diſpoſition à ce qu'on appelle vapeurs hypocondriaques, qui étoient dans certains temps cruellement tourmentées par tous les accidents qui caractériſent les vapeurs hyſtériques. Il n'eſt pas rare de les voir ſurvenir chez les jeunes filles, qui ſont prêtes à être réglées, & en qui le ſang menſtruel ne peut faire ſon éruption, qu'après avoir forcé, non ſans difficulté, les vaiſſeaux trop fermes & trop reſſerrés de la matrice. Cette évacuation devenant enſuite facile & bien réglée, elles n'en éprouvent plus aucun accès, & ſi on les voit revenir, c'eſt au temps où les menſtrues ſont prêtes à tarir, par la diminution du diametre des vaiſſeaux, & la roideur que l'âge leur fait naturellement acquérir.

J'ai vu une Demoiſelle, en qui la bonne ſanté & la gaieté naturelle de ſon humeur ſembloient interdire tout accés aux affections vaporeuſes. Elle eut l'imprudence de ſe laver

les pieds dans une eau très-froide, au moment où ſes regles commençoient à couler, ce qui les ſupprima tout-à-coup ; deux heures après, elle tomba dans les plus violents accès de vapeurs hyſtériques. Les ſymptomes multipliés de cette maladie, qui ordinairement ne ſe rencontrent pas tous à la fois dans un même ſujet, ſembloient s'être réunis ſur elle ; tels furent les coliques, l'oppreſſion, la douleur fixe & locale à la tête, le reſſerrement des muſcles du larinx, le ſentiment d'une boule qui lui ſembloit monter du bas-ventre juſqu'à la gorge, les borboriſmes, les rots, les mouvements convulſifs dans leſquels elle ſe replioit en arriere en forme d'arcade, de maniere que ſon corps n'appuyoit alors que ſur le ſommet de la tête & ſur le bout des talons. Dans cet état, je voulus lui faire avaler une cuillerée d'huile, qui m'a toujours réuſſi à calmer le ſpaſme de la poitrine, d'où dépend l'oppreſſion ; mais le reſſerrement de la gorge ne permettoit pas la déglutition. Pour relâcher les ſolides qui étoient dans une contraction des plus violentes, j'eus recours à la ſaignée qui diminua l'oppreſſion & rendit la déglutition plus libre ; je lui fis alors avaler quelques cuillerées d'huile d'amandes douces, qui acheverent de détruire le reſſerrement ſpaſmodique de la gorge ; mais les coliques ſub-

ſiſterent très-vives. Je les calmai avec la potion ſuivante : Prenez eau de méliſſe deux onces ; eau de cannelle orgée demi-once ; ſirop de diacode demi-once ; teinture de caſtoreum dix gouttes ; laudanum liquide douze gouttes. Cette potion qu'elle prit en deux doſes, à demi-heure d'intervalle, lui procura quelque temps de ſommeil un peu interrompu. Les mouvements convulſifs diminuerent auſſi beaucoup ; je ſongeai alors à rappeller l'évacuation, dont la ſuppreſſion venoit de cauſer tant d'accidents ; je fis pour cela mettre la malade dans un demi-bain tiede, où je l'obligeai à demeurer pendant trois heures, & à le réitérer deux fois par jour : les regles reparurent le troiſieme jour ; mais elles ne furent point auſſi abondantes qu'à l'ordinaire, ce qui la laiſſa dans un état valétudinaire, pendant un mois entier : elle ſe plaignoit tantôt de coliques & de douleurs à la tête, tantôt d'oppreſſion, & quelquefois de reſſerrement à la gorge ; mais ces accidents étoient légers, comparés avec ceux qu'elle avoit d'abord éprouvés. J'employai ce mois à la préparer à une plus abondante évacuation menſtruelle par la continuation des demi-bains, & par une ample boiſſon de tiſane délayante, faite avec une petite poignée d'orge, une pincée de fleurs de tilleul & une once de miel blanc ſur deux pots d'eau ; & vers les

approches du temps où les regles devoient naturellement paroître, je lui fis prendre une tisane emménagogue, qui fut suivie du plus heureux succès. Les regles vinrent, l'écoulement fut abondant & sans aucun accident. Depuis, la Demoiselle a joui d'une santé parfaite, sans qu'on ait jamais remarqué en elle aucun symptome de vapeurs.

Le traitement que j'employai pour rappeller dans cette Demoiselle la régularité du flux menstruel, que son imprudence avoit dérangé, a déjà été en partie indiqué à la page 96. L'expérience souvent réitérée m'a appris que c'est celui qui dans ces occasions réussit le mieux. L'usage continué des demi-bains tiedes, relâche & ramollit les vaisseaux de la matrice & de ses parties voisines; la boisson abondante d'une tisane délayante donne au sang beaucoup de fluidité, de maniere que les solides, ainsi que les fluides, deviennent par ce moyen très-disposés à favoriser l'évacuation menstruelle; il ne s'agit plus que de saisir le moment où la nature fait des efforts pour obliger les vaisseaux de la matrice à se prêter à l'abord du sang qu'elle y porte, afin de lui donner à propos les secours que sa foiblesse ou la force des obstacles exige, en excitant le jeu & l'action des vaisseaux par la vertu stimulante des remedes emménagogues.

Cette obſervation, qui nous montre une perſonne bien conſtituée & ſans aucune diſpoſition aux affections vaporeuſes, tout à coup ſaiſie des plus cruels accidents qui caractériſent les vapeurs hyſtériques, par la ſuppreſſion ſubite de ſes regles, ne ſauroit nous laiſſer aucun doute que la cauſe de ces accidents n'ait pris ſa ſource dans la matrice irritée & diſtendue par le ſang menſtruel, qui ne pouvoit plus s'écouler par rapport à la conſtriction de l'extrêmité des vaiſſeaux, occaſionnnée par la ſurpriſe du froid que cette fille éprouva dans le moment où elle eut l'imprudence de mettre les pieds dans l'eau; ce ſeroit donc ſe refuſer à l'évidence, que de ne vouloir admettre aucune différence entre les vapeurs hypocondriaques & celles qu'on nomme hyſtériques, puiſque leurs cauſes ſont ſi différentes, que l'une dépend de la foibleſſe des forces centrales, & l'autre d'une affection contre nature de la matrice; ce ſeroit auſſi s'expoſer à commettre de grandes fautes dans le traitement de ces deux maladies, parce que les remedes qui conviennent à l'une, peuvent devenir très-nuiſibles à l'autre. Les emménagogues les plus actifs, ſont quelquefois indiqués dans les vapeurs hyſtériques, & l'expérience nous a appris qu'ils ſont des poiſons dans les vapeurs hypocondriaques.

Que de malades ont été déjà victimes de semblables équivoques ! Les remedes qui avoient réussi, dans le traitement des vapeurs hystériques, ont d'abord été employés dans celui des vapeurs hypocondriaques, & parce que leur effet contraire à ces dernieres en a augmenté les accidents, ils sont devenus suspects, & à peine a-t-on osé s'en servir, même dans les cas où on les a vu constamment réussir. Bannissez de la Médecine l'ambre, le succin, le castoreum, le musc, & tous les remedes de cette nature, nous crie un Médecin, qui vient de s'en servir au préjudice d'un malade, dont l'état ne demandoit que des rafraîchissants & des adoucissants, parce qu'il aime mieux proscrire ces remedes que de reconnoître sa faute, & se mettre en état d'apprécier mieux une autre fois leur vertu, en les employant dans les maladies où ils conviennent.

Pour éviter les suites malheureuses d'une pareille méprise, il faut s'attacher à bien distinguer les signes qui caractérisent les vapeurs hystériques, parce que les symptomes de cette maladie, conservent avec ceux des vapeurs hypocondriaques, un rapport qui est bien capable d'induire en erreur.

Nous reconnoîtrons les vapeurs hystériques, 1°. par leurs accès qui sont pério-

diques, & qui ſe renouvellent toutes les fois que le ſang ſe porte en plus grande abondance à la matrice pour y faire l'éruption menſtruelle ; 3°. par tous les ſignes qui indiquent le mauvais état de la matrice, qui ſe reconnoiſſent aux difficultés qu'ont les regles à s'établir, ou du moins à ſuivre leur cours naturel; cette évacuation étant totalement ſupprimée dans les unes, & ne s'établiſſant dans les autres que difficilement, & en trop petite quantité; 3°. à l'écoulement habituel d'une humeur ſéreuſe, lymphatique ou purulente, qui annonce dans la matrice différents vices, ſelon la nature de l'écoulement; tels que le relâchement de ſes vaiſſeaux, l'irritation de ſes fibres nerveuſes, ſon ulcération, l'obſtruction de ſes parois, qui peut dégénérer en ſquirre & en tumeur cancéreuſe. Il eſt rare que les femmes attaquées de quelques-unes de ces maladies ne ſoient ſujettes aux vapeurs hyſtériques.

Il peut arriver (& la choſe eſt malheureuſement trop commune), que la cauſe des vapeurs hyſtériques ſubſiſte avec celle des vapeurs hypocondriaques; elles naiſſent même ſouvent l'une de l'autre : car tel eſt l'effet de l'organiſation de la machine animale ; les fonctions d'un organe principal ne ſauroient être dérangées ſans nuire à celles de pluſieurs autres, parce que leur

régularité dépend d'un parfait équilibre entre leurs forces réactives.

Quand ces deux causes se réunissent dans le même sujet, on doit s'attendre à le voir en butte à des accidents si multipliés, si différents entr'eux, en un mot, si bizarres, que le plus habile Médecin entreprendroit en vain de les définir, & encore moins d'expliquer la cause particuliere de chacun d'eux.

Nous voyons des exemples de cet état, dans ces femmes naturellement foibles, délicates & mal réglées ; dans celles qui ont détruit leur tempérament par un mauvais régime ; qui ne sortent de l'oisiveté habituelle où elles vivent, que pour se livrer à la volupté, passant successivement du repos aux plaisirs convulsifs de l'amour, ou à d'autres excès aussi pernicieux. Le genre nerveux, toujours ou dans l'inaction, ou dans un mouvement forcé, tombe nécessairement dans la plus grande foiblesse ; le sens intérieur, vivement agité par les passions souffre à chaque instant des ébranlements qui en détruisent le ressort ; l'action des forces centrales devient de plus en plus languissante, & bientôt la machine dérangée dans toutes ses parties, n'a plus rien de régulier dans ses mouvements ; ses ressorts se bandent & se relâchent, sans ordre & sans détermination. Les accidents les plus

opposés entr'eux semblent se réunir. On voit la syncope succéder aux mouvements les plus violents des convulsions, & ceux-ci à la syncope, l'insomnie à la léthargie, les vives douleurs à l'insensibilité, le froid à la chaleur, les ris aux pleurs, la joie à la tristesse, l'espérance au désespoir & *vice versâ*. Cet état paroît présenter une indication si compliquée, qu'il a été jusqu'à présent regardé comme l'écueil & l'opprobre de la médecine; ses accidents multipliés sont les têtes de l'hidre, qui renaissent sous le fer qui les coupe: en vain tenteroit-on de les détruire, si l'on n'attaque pas le principe commun de leur vie. C'est donc en portant toutes nos armes contre les causes primordiales, que nous pourrons espérer de voir peu à peu disparoître ces accidents. Mais avant que d'indiquer le traitement qu'exige cette maladie compliquée, je dois donner celui des vapeurs hystérique simples, c'est-à-dire, qui ne sont poin accompagnées de celles qu'on nomme hypocondriaques.





CHAPITRE V.

De la cure des Vapeurs Hystériques.

POUR entreprendre avec succès la cure des vapeurs hystériques, il faut premiérement reconnoître quelle est l'affection contre nature de la matrice qui les a produites. Si c'est la suppression des regles, il faut, par les moyens que j'ai indiqués, p. 96 & 252, chercher à les rétablir; il est intéressant de ne pas perdre du temps, parce que le mal empire & devient plus opiniâtre à mesure qu'il vieillit. Combien voyons-nous de personnes du sexe devenir la victime de leur négligence à ce sujet! On attend le période prochain, il manque; on espere sur le suivant, qui ne paroit point; & d'attente en attente, on tombe dans un état, qui, lorsqu'il n'est pas incurable, résiste long-temps à l'action des remedes les mieux administrés; d'ailleurs, dans les commencements, on n'est pas obligé d'employer des emménagogues aussi actifs, ni de les continuer si long-temps: ce qui garantit les malades des impressions toujours désavantageuses de ces remedes, dont la vertu stimulante fatigue l'estomac, en produisant

sur ses fibres nerveuses une irritation qui en affoiblit le ressort. Cette considération doit nous rendre toujours circonspects dans l'administration des emménagogues ; il faut, autant qu'il est possible, défendre les premieres voies contre leur impression, par l'usage des délayants & des adoucissants : sans cette précaution, on s'expose à faire naître une maladie plus dangereuse encore, que celle qu'on veut détruire, je veux dire, les vapeurs hypocondriaques, en affoiblissant les organes des forces centrales.

Quand l'affection contre nature, qui cause les vapeurs hystériques, s'annonce par un écoulement en blanc ; il faut rechercher la cause de cet écoulement : si c'est un simple relâchement des vaisseaux lymphatiques de la matrice, sans qu'on puisse soupçonner ni ulcération, ni obstruction dans ce viscere, il faut travailler à le fortifier & à le raffermir par l'usage des remedes toniques & astringents, aidés d'un exercice modéré, sans lequel on emploieroit en vain tous les autres remedes.

Parmi un grand nombre de substances, propres à remplir l'indication que cet état nous présente, & dont les Auteur, qui ont traité cette matiere, nous ont laissé des recettes sans nombre, je me bornerai à prescrire celles que l'expérience m'a montrées les plus efficaces & les plus sûres ;

il eſt prudent de commencer par les remedes les moins actifs, & d'en proportionner la doſe à l'état de la maladie.

On commence par les bains froids, auxquels il eſt cependant à propos d'accoutumer le ſujet, en lui faiſant prendre les premiers un peu tiedes; les bains froids ſont toniques, ils condenſent les humeurs raréfiées & leur donnent plus de conſiſtance: ce qui produit deux effets très-propres à calmer un écoulement, cauſé par le relâchement des vaiſſeaux, & ſouvent par la trop grande fluidité des humeurs; les boiſſons froides que l'on rend un peu aſtringentes par l'infuſion de quelques plantes ſtyptiques telles que l'ortie blanche, la renouée, l'argentine, l'aigremoine, la nummulaire, dont on prend de chacune une petite poignée, qu'on fait bouillir pendant une heure, dans deux pots d'eau: on y ajoute, lorſque l'infuſion eſt faite & coulée, le jus d'un ou de deux citrons; on peut l'édulcorer avec une once ou deux de ſirop de grande conſoude. Cette infuſion doit être priſe froide, la moitié le matin, à jeun, en quatre verrées, à un quart d'heure de diſtance, & l'autre moitié le ſoir, trois heures après le dîné, de la même maniere que le matin. On continue ces remedes, pendant un mois ou ſix ſemaines, & ſuivant l'effet qu'ils produiſent, on augmente ou

on diminue les doses, soit en quantité, soit en qualité. J'ai ajouté avec succès, dans l'infusion prescrite, demi-once de cachou; j'ai aussi fait prendre le suc d'ortie grieche, à la dose d'une once, soir & matin, & j'en ai éprouvé de bons effets. Quand ces remedes n'ont pas eu tout le succès qu'on desire, en prescrit le suivant, qui est celui où doivent se borner toutes nos tentatives, parce que s'il ne réussit pas, on fatigueroit en vain la malade par d'autres remedes: Prenez rhubarbe concassée un gros; myrrhe deux gros; faites infuser au soleil, dans un vase bien bouché, pendant huit jours, dans trois onces d'eau de Rabel bien faite, c'est-à-dire, que l'acide vitriolique soit bien combiné avec la quantité requise de bon esprit de vin, pour adoucir sa causticité; la malade prend soir & matin, depuis douze jusqu'à trente gouttes de cette teinture, dans un verre de l'infusion ci-dessus, & continue son usage pendant quinze jours. Il faut aider ces remedes par un régime propre à en favoriser les effets. La nourriture doit être légere & analeptique; le mouton, la volaille bouillie, plus souvent rôtie, les potages avec les farineux qui sont incrassants, comme le riz, le vermicelli, la semoule, le sagou, le salep, l'orge, le gruau, sont les aliments qu'on doit prescrire. L'eau pure, légere & fraîche, seule ou mêlée,

avec un quart de vin vieux de bonne qualité, c'est-à-dire, qui ne soit point acide ni tartareux, & encore moins frelaté, doit être la boisson ordinaire.

Il est rare qu'un pareil traitement ne détruise pas la cause de cet écoulement simple, qui ne dépend, comme je l'ai dit, que du relâchement des vaisseaux lymphatiques de la matrice; si du moins il n'en tarit pas entiérement la source, il y apporte un si grand changement, qu'il n'est plus capable de causer aucun dérangement. Ce traitement a d'ailleurs l'avantage de fortifier beaucoup le genre nerveux, & par conséquent de le garantir de ces mouvements irréguliers, qu'une trop grande sensibilité pourroit lui causer.

Quand l'écoulement a de l'odeur, qu'il est d'une couleur jaune ou verdâtre, il annonce ou l'ulcération de la matrice, ou le mauvais état des humeurs de la malade; il est nécessaire de s'assurer laquelle de ces deux causes produit un pareil écoulement, pour employer les remedes propres à la combattre.

Je n'entrerai dans aucun détail à leur égard, parce que les maladies de la matrice sont si multipliées, soit essentiellement, soit accidentellement, qu'il faudroit un traité de plusieurs volumes, pour en faire l'histoire & en donner la méthode curative.

En renvoyant aux Auteurs qui ont écrit ſur cette matiere, & ſpécialement à Aſtruc, qui les a traitées très-au long, je me contenterai d'avertir que ces maladies, lorſqu'elles deviennent la cauſe des vapeurs hyſtériques, exigent dans leur traitement des ménagements & des attentions particulieres, qu'il feroit très-dangereux de négliger. Il faut d'abord proſcrire tous les remedes trop actifs & trop ſtimulants; ceux de cette nature, qu'on feroit indiſpenſablement obligé d'employer, doivent être mitigés & adoucis, autant qu'il eſt poſſible, en les aſſociant aux calmants, aux anti-ſpaſmodiques & quelquefois même aux narcotiques.

Il faut bien ſe perſuader que les bains froids ou du moins légérement tiedes ſont les plus puiſſant remede contre les mouvements irréguliers du genre nerveux; que par conſéquent, autant qu'il eſt poſſible, il faut en admettre l'uſage, parce qu'il eſt rare que les perſonnes diſpoſées aux affections vaporeuſes, puiſſent s'en trouver mal; que les délayants & les boiſſons froides leur ſont ordinairement ſalutaires; que les ſaignées & les purgatifs ſont au contraire des remedes très-dangereux; qu'on ne doit ſe déterminer à les employer que dans les cas d'une néceſſité abſolue, & qui exige toute la ſagacité d'un habile Médecin pour la reconnoître. La

faute qu'on pourroit commettre dans leur non uſage, ſera toujours moins grande que celle qu'entraîneroit leur abus.

Quant aux vapeurs hyſtériques qui ſe trouvent compliquées avec celles qu'on nomme hypocondriaques, leur traitement eſt ordinairement auſſi difficile que les accidents en ſont ſinguliers. Souvent celui qui a paru aujourd'hui avantageux, ſemble devenir le lendemain contraire; ſouvent on ſe voit obligé d'abandonner un remede ſur lequel on venoit de concevoir les plus grandes eſpérances. La nature eſt ſi inconſtante dans ces ſujets, qu'elle déconcerte à chaque inſtant les projets les mieux formés ſur les moyens curatifs qu'on s'eſt propoſés. Mais ces difficultés qui rebutent le Médecin & laiſſent la malade ſans eſpoir de guériſon, ne ſont cependant pas toujours invincibles. J'ai eu l'avantage de les ſurmonter dans une ſemblable maladie. L'hiſtoire du traitement que j'employai pour guérir Mlle. * * * ſervira de précepte ſur la méthode qu'il convient de ſuivre dans pareil cas.

A l'âge de dix-huit ans, le flux menſtruel n'avoit point encore paru; de fréquentes indiſpoſitions, auxquelles une lymphe trop épaiſſe l'avoit rendue ſujette, depuis ſon enfance, juſqu'à l'âge de quatorze ans, avoient engagé ſes parents plus tendres que prudents, à la confier ſucceſſivement à plu-

ſieurs perſonnes, dont le plus grand nombre n'entendoit rien moins que la médecine, & qui toutes éprouverent ſur cette petite victime, les chimériques vertus de leur ſpécifique; les purgatifs les plus actifs, les ſudorifiques, les diurétiques, les emménagogues de toutes les eſpeces, ſous toutes les formes, paſſerent dans l'eſtomac de cette pauvre Demoiſelle, qui, comme on doit l'imaginer, en fut extrêmement affoiblie. Auſſi devinrent-t-ils le principe d'une affection vaporeuſe hypocondriaque, qui dès l'âge de quatorze ans, s'annonça par des ſymptomes les plus caractériſés. Les premiers accidents ſe déclarerent dans les premieres voies, qui ſe refuſerent bientôt aux fonctions de la digeſtion. L'eſtomac pouvoit à peine ſupporter le poid des aliments les plus légers; ils n'étoient pas parvenus dans ce viſcere, qu'ils y cauſoient un ſentiment de peſanteur très-incommode; peu de temps après les vents en diſtendoient les parois, au point que la reſpiration devenoit très-gênée; cet accident alloit quelquefois juſqu'à la ſuffocation. Le ſang qui trouvoit alors de la difficulté à circuler dans les rameaux de l'aorte inférieure, ainſi que dans ceux de l'artere pulmonaire, ſe portoit à la tête, y cauſoit des peſanteurs, des battements dans les arteres temporales, des étourdiſſements & ſouvent des vertiges;

le teint s'animoit des plus hautes couleurs; à cet état ſuccédoit aſſez ordinairement une défaillance, & quelquefois une véritable ſyncope, qui fit ſouvent craindre pour ſes jours. Le vomiſſement de tous les aliments qu'elle avoit pris terminoit enfin la ſcene tragique qu'ils venoient de cauſer.

Les forces centrales ainſi affoiblies, entraînerent bientôt la ruine de celles de toute la machine; le genre nerveux devint ſi mobile & ſi délicat, que la plus petite cauſe faiſoit ſur lui la plus vive impreſſion; un bruit inattendu, la préſence de quelqu'un qu'elle ne voyoit pas habituellement, lui cauſoient un tremblement & une horripilation dont elle ne pouvoit ſe défendre. Elle éprouvoit vers la région épigaſtrique une ſenſation de délicateſſe & de foibleſſe ſi grande, qu'il lui ſembloit que le coup le plus léger porté ſur cette partie, devoit être pour elle un coup mortel. Je l'ai vu tomber en ſyncope au ſimple geſte d'une main qui ſe portoit devant ſon eſtomac; elle devint d'une mélancolie ſi grande, que tout ce qu'on imaginoit pour la diſtraire, loin de l'amuſer, augmentoit ſa triſteſſe juſqu'à lui faire verſer des larmes.

Après avoir demeuré deux ans dans cet état, tout-à-coup ſes maux empirerent par une nouvelle maladie, qui aux accidents déjà trop multipliés de celle-ci, en ajouta de plus

terribles encore. Ce nouvel orage étoit dû à l'état de la matrice mal conſtituée, peu diſpoſée à laiſſer couler librement le ſang menſtruel qui commençoit à ſe porter en plus grande abondance dans ſes vaiſſeaux, & qui n'y trouvant point d'iſſue, en diſtendoit les fibres nerveuſes.

Les convulſions auxquelles juſqu'alors elle n'avoit pas encore été ſujette, furent les premiers effets de cette nouvelle cauſe; elles ſurvinrent à la ſuite d'une violente colique qui l'avoit tourmentée pendant pluſieurs jours. Les premiers accès furent moins violents, moins longs, & ne s'étendirent pas ſur toutes les parties du corps; les muſcles de la poitrine, ceux de la mâchoire & de la face furent d'abord les ſeuls attaqués; aux convulſions ſuccédoit un aſſoupiſſement qui devint dans la ſuite léthargique.

Ces accidents nouveaux reparurent réguliérement tous les mois, en prenant chaque fois de nouvelles forces; les convulſions devinrent générales, & avec perte de connoiſſance; elles ſe terminoient par une léthargie qui laiſſoit la malade ſans autre ſigne de vie, qu'un clignottement preſque inſenſible des paupieres. Revenue de cet état, elle ne conſervoit aucun ſouvenir de ce qui s'étoit paſſé; mais elle ſe ſentoit ſi accablée & ſi foible, qu'elle ſe croyoit alors près de mourir. Cette idée rempliſſoit ſon

imagination de penſées triſtes qu'elle exprimoit avec tant d'énergie, & un air ſi touchant, que tous ceux qui la voyoient dans cet état ne pouvoient s'empêcher de mêler leurs larmes aux ſiennes.

Dans l'intervalle de ces paroxiſmes que je nomme hyſtériques, parce-qu'ils étoient cauſés par l'irritation de la matrice, les accidents de l'affection hypocondriaque, dont j'ai parlé, ſubſiſtoient dans le même état. L'oppreſſion que cauſoit la préſence des aliments dans l'eſtomac, ſe renouvelloit réguliérement deux fois par jour, & quelquefois quatre. Comme cet accident étoit celui qui la fatiguoit le plus, je cherchai d'abord à le calmer. Parmi les différents remedes que je tentai à cet effet, je n'en trouvai point qui la ſoulageât auſſi promptement qu'une cuillerée d'huile d'olive que je lui faiſois avaler, en la laiſſant couler doucement dans la bouche; le ſpaſme des nerfs de la poitrine cédoit comme par enchantement à la vertu adouciſſante de ce remede, qui depuis ce temps, m'a preſque toujours réuſſi dans de pareilles circonſtances.

Lorſque cette Demoiſelle me fut confiée, ſa maladie étoit parvenue à ſon dernier période; les remedes multipliés qu'on lui avoit fait prendre, loin d'en calmer les accidents, les avoient toujours augmentés. Ses parents

rebutés de leur mauvais ſuccès, étoient déterminés à ne plus faire aucune tentative. Je fus prié de vouloir tenter cette cure, par une de ſes amies dont j'avois mérité la confiance dans une maladie, qui, ſans être à beaucoup près ſi grave, étoit de la même nature. Je le fis ſans me flatter de réuſſir. La complication de cette maladie, les cauſes éloignées qui y avoient donné lieu, me faiſoient enviſager des difficultés inſurmontables. D'un côté, je voyois un eſtomac ruiné par l'action d'une foule de remedes violents qu'on lui avoit fait prendre, pour guérir une maladie dont la cauſe dépendoit d'un épaiſſiſſement dans la lymphe; de l'autre, une matrice mal conſtituée, dont l'état annonçoit les plus grandes difficultés à permettre l'écoulement menſtruel. Il ne m'étoit pas permis de tenter les remedes emménagogues, puiſqu'ils auroient infailliblement augmenté l'affection hypocondriaque; & ceux qui conviennent à cette maladie, me laiſſoient peu d'eſpoir de procurer l'écoulement menſtruel: cependant il étoit abſolument néceſſaire de remplir cette derniere indication. Il fallut donc chercher un moyen qui pût y ſatisfaire, ſans augmenter l'affection hypocondriaque. Les bains tiedes me parurent le premier remede indiqué. Je les lui preſcrivis. Dans les commencements ils parurent avoir peu d'effet. Je lui faiſois

prendre en même temps tous les jours deux lavements d'eau commune, & légérement tiede; ils étoient indiqués par une constipation des plus opiniâtres. Les douze premiers ne furent point rendus, ou du moins en très-petite quantité, qui n'alloit jamais au quart de celle qu'elle avoit reçue, ce que j'attribuai à la sécheresse & à l'ardeur de ses entrailles. On auroit voulu les rendre purgatifs, mais je m'y opposai, dans la crainte d'irriter des parties qui ne l'avoient déjà que trop été. J'osai promettre que lorsque les intestins seroient bien humectés & relâchés par les lavements simples, ils se vuideroient alors aisément, & que dès ce moment la malade commenceroit à être soulagée; on attendoit ce moment avec impatience, parce que jusqu'alors, loin d'avoir éprouvé aucun soulagement, sa foiblesse sembloit au contraire avoir augmenté.

Comme la malade ne pouvoit prendre aucun aliment quelconque, sans s'en trouver incommodée, de la maniere que je l'ai annoncé ci-dessus, j'imaginai, après en avoir tenté plusieurs, de lui faire un potage bien clair avec de la farine de riz rôtie, un petit morceau de cannelle & de beurre bien frais, qu'on y ajoutoit lorsque le potage étoit cuit. Elle supporta cet aliment & en fut beaucoup moins incommodée que des autres. Je remarquai depuis que le bouillon

de

de viande lui étoit extrêmement contraire. Une eau de riz bien légere fut sa boisson ordinaire ; je la lui faisois prendre froide en grande quantité, & principalement le matin à jeun. Le huitieme jour de ce traitement, ou plutôt de ce régime, le ventre commença à se vuider ; il sortit d'abord plusieurs excréments de différentes couleurs, de différente consistance & de différentes figures ; il y en avoit de noirs, de jaunes, de verdâtres & de blanchâtres ; les noirs étoient durs, ronds, & ressembloient à de la terre desséchée ; les jaunes étoient plus mous & ovales ; les blancs étoient d'une figure fort irréguliere, & paroissoient être une matiere glaireuse cuite. Ceux qui vinrent ensuite, ressembloient à une boue peu épaisse, mêlée de blanc, de gris, de noir & de jaune. La malade commença à se sentir soulagée par cette évacuation ; la tête qu'elle avoit habituellement embarrassée & pesante devint plus libre, & lui parut plus légere ; son estomac se prêta mieux aux digestions ; les accidents qu'elle éprouvoit pendant cette opération devinrent moins graves. Une lueur d'espérance commença à ranimer son ame découragée ; on la vit pour la premiere fois sourire aux consolations de son amie, & dès ce moment j'acquis toute sa confiance.

Dans cet état, on espéroit que les accidents hystériques qui revenoient réguliérement tous les mois seroient plus légers ; mais ce calme ne fut que l'avant-coureur d'un orage plus terrible que tous ceux qu'on avoit essuyés jusqu'alors. La colique qui avoit coutume de précéder les autres symptomes hystériques, devint si violente qu'on craignit plusieurs fois de voir succomber la malade aux excès de la douleur ; les convulsions qui succéderent furent si fortes, que plusieurs personnes très-robustes pouvoient à peine la contenir dans le bain où je l'avois fait mettre.

Elle tomba ensuite dans une léthargie que tous les assistants prirent pour une mort véritable ; mon incertitude à ce sujet dura même assez long-temps ; le clignotement que j'avois toujours remarqué dans les paupieres, n'étoit plus sensible, & je crois être autorisé de penser que tout mouvement vital fut suspendu pendant quelque temps. Elle reprit sa connoissance au bout de vingt-quatre heures, mais elle resta dans un accablement si grand, qu'elle ne pouvoit porter la main à sa bouche. Sa voix étoit si foible, qu'à peine se faisoit-elle entendre de ceux qui lui prêtoient l'oreille de très-près.

Mes projets manquerent d'être renversés par cette nouvelle catastrophe. La malade,

en perdant tout eſpoir de guériſon, perdit en même temps ſa confiance en moi, & ce ne fut que par les vives ſollicitations de ſon amie, qu'elle ſe prêta encore au traitement commencé.

Ces derniers accidents qui m'avoient d'abord effrayé, devinrent cependant pour moi le préſage d'une guériſon prochaine ; je penſai que les remedes humectants & délayants avoient donné au ſang un accès plus libre dans la matrice ; qu'en conſéquence il s'y en étoit porté une plus grande quantité ; mais que n'y ayant pas encore trouvé d'iſſue pour ſe dégorger, il avoit diſtendu plus fortement les fibres nerveuſes de ce viſcere, ce qui avoit néceſſairement augmenté les accidents hyſtériques.

Je ſongeai donc à ramollir les vaiſſeaux de la matrice, de maniere qu'ils puſſent enfin céder à l'éruption du ſang menſtruel. Je fis pour cela prendre à la malade des demi-bains tiedes, dans leſquels je la faiſois tenir deux heures ; elle continuoit ſes lavements, ſa boiſſon & ſon régime. La ſaiſon qui commençoit à être belle, me détermina à lui faire prendre les bains froids ; de façon que le matin elle prenoit un demi-bain tiede, & le ſoir un bain entier froid. Mon intention étoit de fortifier, autant qu'il ſeroit poſſible, toute l'habitude du corps,

tandis que je ramollirois la matrice & les parties voisines de ce viscere. L'usage alternatif des demi-bains tiedes, & des bains entiers froids, parut devoir remplir mes vues. Je fis ajouter à l'eau de riz qui étoit sa boisson ordinaire, un morceau de cannelle.

Les symptomes de l'affection hypocondriaque furent plus légers ; les aliments causoient dans l'estomac moins d'accidents, on commençoit à en supporter plusieurs sans les vomir, comme de la volaille rôtie, du poisson sur le gril, pourvu néanmoins qu'on les prît en petite quantité. Les selles étoient plus régulieres, la mélancolie cédoit de temps en temps à de petits mouvements de joie. La tête plus libre lui permettoit de se livrer à des occupations, qui, en la distrayant, lui procuroient un exercice salutaire. Elle restoit auparavant dans une stupide inaction qui ne contribuoit pas peu à aggraver son état.

On redoutoit néanmoins beaucoup l'approche du période hystérique ; je crus devoir prévenir la fougue des accidents par une petite saignée au bras ; je fis appliquer sur le ventre un emplâtre composé avec les gommes emménagogues, telles que le galbanum, le sagapenum, la gomme ammoniac, le camphre, & l'assa fœtida. Je lui fis prendre pendant quatre jours une infusion de

ſafran & de marrube blanc. Les coliques revinrent, elles furent violentes, je les calmai par une potion légérement narcotique; il ſurvint un petit écoulement ſanguinolent, mais qui ne dura pas long-temps. Les convulſions & la léthargie ſuccéderent cependant avec un peu moins de force que la derniere fois : ce qui ranima beaucoup nos eſpérances.

Les remedes & le régime furent continués toujours avec ſuccès ; j'ajoutai ſur la fin l'opiat indiqué, page 71, que je fis prendre à la doſe d'un demi-gros. Les regles vinrent cette fois plus abondamment, avec beaucoup moins d'accidents ; les coliques furent cependant toujours très-violentes.

Ce traitement continué pendant toute la belle ſaiſon, triompha enfin de la maladie. En établiſſant une évacuation menſtruelle très-réglée, & en rendant aux organes de la digeſtion le ton & les forces qu'avoit détruit l'action trop vive des remedes dont on avoit abuſé à l'égard de la malade, je lui rendis la ſanté dont elle avoit été depuis long-temps privée.

On voit dans cette obſervation les ſignes qui diſtinguent les accidents de l'affection vaporeuſe hypocondriaque, des accidents de celle que je nomme hyſtérique; on voit que les

ſymptomes de ces deux différentes maladies réunies dans le même ſujet, conſervent néanmoins aux yeux de l'obſervateur chacun leur caractere particulier; on voit enfin que cet état compliqué n'eſt pas incurable lorſqu'on ſait combiner les remedes analogues aux différentes cauſes qui y ont donné lieu, de maniere que ſans ſe nuire, ils agiſſent de concert, & concourent mutuellement à les détruire.



CHAPITRE VI.

De la cure des Vapeurs hypocondriaques.

NOus avons reconnu pour cauſe prochaine de l'affection hypocondriaque, l'altération des forces centrales; nous avons indiqué les différentes cauſes éloignées qui étoient capables de produire cette altération; il nous reſte à traiter des moyens propres à y remédier; mais pour donner à cet objet intéreſſant toute l'étendue & la clarté dont il eſt ſuſceptible, il eſt à propos d'entrer dans quelques détails ſur certaines matieres que j'ai déjà traitées. Il faut d'abord examiner les différents dérangements que produit, tant ſur les ſolides que ſur les fluides, cette altération dans les forces centrales, & pour cela je dois rappeller certains principes de phyſiologie, qui nous apprennent les conditions requiſes pour maintenir dans ces deux ſubſtances les propriétés & les qualités qu'exige une parfaite ſanté.

Dès le moment que l'animal a commencé à prendre dans l'œuf une forme concrete, ſon corps devient un compoſé d'une infinité de tuyaux cylindriques,de différents calibres, qui jouiſſent tous d'un mouvement de con-

traction & de dilatation, par lequel les fluides qu'ils contiennent ſont continuellement agités & portés du centre à la circonférence, & de la circonférence au centre.

C'eſt de ce méchaniſme que dépend le bon état des ſolides & des fluides de notre corps; il ne ſauroit être dérangé, ſans que ces deux ſubſtances s'en trouvent altérées.

Nos humeurs ſont compoſées de différentes parties fibreuſes, plus ou moins diſpoſées à la cohérence, ſelon la quantité plus ou moins grande du fluide aqueux, dans lequel elles ſont en diſſolution, de maniere qu'elles peuvent devenir ſolides par l'évaporation de leur diſſolvant; elles ont encore cette propriété de s'épaiſſir lorſqu'elles ſont en repos, & dans la ſuite les parties fibreuſes ſe rapprochent & ſe condenſent, en abandonnant l'eau qui les tenoit ſéparées. Tous ces phénomenes ſe remarquent dans le ſang tiré d'une veine, & reçu dans un vaſe; il ſort d'abord fluide, bientôt après il commence à s'épaiſſir, & enſuite il ſe coagule; on apperçoit alors une ſeroſité qui s'échappe à travers les pores du coagulum, qui diminue de volume, à meſure que les parties fibreuſes ſe rapprochent, forme une maſſe qui devient de plus en plus concrete, & nage dans la ſéroſité qui s'en eſt ſéparée.

Nous voyons par-là que le bon état du ſang & des différentes humeurs qui en

émanent, dépend du mouvement régulier que leur imprime l'action des solides, puisqu'ils se décomposent dans le repos : il est donc aisé de prévoir les différents accidents qui peuvent naître d'une circulation ralentie. Le sang épaissi & poussé avec peu de force, passera difficilement dans les vaisseaux capillaires, la lymphe s'embarrassera dans les conduits entortillés des vaisseaux glanduleux qu'elle parcourt, ce qui donnera lieu aux stases, aux obstructions, & à mille autres accidents consécutifs. Comme le mouvement de la circulation n'est pas le même dans toutes les parties du corps, qu'il en est où ce mouvement est naturellement très-lent, ce seront ces dernieres qui éprouveront plutôt les mauvais effets d'une circulation languissante ; le sang, par exemple, qui revient des différents visceres du bas-ventre comme de l'estomac, de la rate, du pancréas, du mésentere & des intestins, par des vaisseaux dont la réunion forme ce que les anatomistes appellent la veine porte, parvient au foie par un mouvement qui est naturellement lent & qui ne répond du tout point à celui de la circulation qui regne dans les autres parties, puisqu'il dépend de l'action particuliere de cette veine. Si cette action vient à se ralentir, le sang s'y accumule nécessairement ; sa stagnation donnera lieu à son

épaiſſiſſement, & l'embarras qui en réſultera cauſera le gonflement des hypocondres, l'anxiété & la peſanteur de ces parties, & enfin la corruption du ſang arrêté.

Dans cet état, ſi le ſang ne peut ſe procurer une iſſue, comme il le fait quelquefois par les vaiſſeaux hémorrhoïdaux vers l'anus, par les vaiſſeaux courts dans l'eſtomac, par les vaiſſeaux méſentériques dans les inteſtins, les accidents augmenteront de plus en plus, & l'obſtruction ſucceſſive des différents viſceres glanduleux du bas-ventre feront les ſuites néceſſaires de la ſtagnation du ſang dans la veine porte.

Un autre effet de cette ſtagnation, & qui eſt commun à celle de toutes nos humeurs, eſt la raréfaction, qui, en augmentant le volume des liqueurs, diſtend & force le reſſort des vaiſſeaux.

C'eſt cette raréfaction des liqueurs qui cauſe ce ſentiment d'inquiétude, ces diſtentions incommodes & quelquefois douloureuſes, qu'éprouvent communément les vaporeux, tantôt à la tête, tantôt à la poitrine, au bas-ventre & même dans les membres, effet qu'on a ſouvent mal-à-propos attribué à des vents ou à des fumées qui ſe portoient dans ces parties.

Les ſolides dont l'action doit être regardée comme le principe du bon ou mauvais état des fluides, dégénerent auſſi de plus en

plus, parce que, comme je l'ai déjà expliqué, dans mes recherches sur les vrais principes de l'animalité, l'entretien de l'élasticité vivante dont ils sont doués, dépend des réparations continuelles qu'ils reçoivent de la part des liqueurs. La substance propre à cette réparation ne sauroit acquérir les qualités requises pour cet effet, que par une parfaite élaboration des humeurs, qui ne peut avoir lieu dans une personne, en qui l'action des solides est devenue trop languissante : ensorte que les solides & les fluides concourent alors à leur mutuelle destruction.

D'après ces notions, on ne sera plus étonné de voir ces personnes en qui l'affection hypocondriaque est parvenue à un certain degré, dépérir peu-à-peu & dessécher comme une plante, qui ne reçoit plus de sa racine les sucs nécessaires à sa végétation. La consomption, maladie si commune parmi les Anglois, la phthysie dorsale, qui en est le dernier période, prennent leur origine dans une semblable cause, c'est-à-dire, dans l'altération des forces centrales qui entraîne nécessairement la foiblesse de tous les solides, & donne lieu à tous les accidents que nous venons de décrire.

Pour rétablir les désordres qu'opere, tant sur des solides que sur les fluides, la cause prochaine des vapeurs, il se présente quatre indications générales à remplir. La

premiere, de fortifier, autant qu'il est possible, le ressort des solides; la seconde, de rétablir la fluidité des humeurs épaissies, & principalement du sang qui circule dans la veine porte, qui est celui qui a plus de disposition à l'épaississement, soit par rapport à la lenteur de son mouvement, soit par rapport aux sucs graisseux dont il est chargé; la troisieme, d'adoucir l'acrimonie qu'acquierent les humeurs, par le défaut d'une transpiration réguliere qui les laisse surchargées de parties salines & excrémentitielles, dont elles doivent à chaque instant se dépouiller; la quatrieme, de réprimer la raréfaction des liqueurs dont l'expansion force le ressort des vaisseaux & concourt par-là à augmenter leur foiblesse.

Pour satisfaire à la premiere indication, nous avons deux objets à considérer; le choix des moyens, & la maniere de les employer.

Nous ne trouvons dans tous les remedes corroboratifs, que les Auteurs nous ont transmis, qu'une action toujours suspecte, le plus souvent dangereuse, dont les effets ne sont que momentanés, qui, en sollicitant l'action des solides, forcent leur ressort & les laissent ensuite dans un état quelquefois plus foible qu'auparavant. Cependant, je me garderai bien, à l'exemple de quelques Médecins de nos jours, d'en proscrire en-

tiérement l'uſage; il eſt des cas, ſur-tout lorſqu'on ſaiſit bien le moment de leur indication, où ils produiſent de très-bons effets. On peut les comparer à certains ſudorifiques puiſſants, ordinairement très-pernicieux dans les maladies inflammatoires, mais qui adminiſtrés à propos, favoriſent & rendent complette une criſe que l'état du malade & la nature de la maladie ne promettoient pas avantageuſe.

Dans l'affection hypocondriaque, lorſque par un régime & par des remedes convenables, on a diſpoſé les humeurs viciées, à un changement avantageux, que les ſolides ont commencé à reprendre leur reſſort, que la fibre nerveuſe eſt devenue moins irritable, l'uſage de ces corroboratifs, quand on en fait un bon choix, & qu'on les adminiſtre avec prudence, ne peut qu'accélérer la guériſon de cette maladie.

Nous commencerons donc par les remedes que l'expérience nous apprend être propres à fortifier la fibre animale, ſans l'irriter, ni forcer ſon reſſort. Nous placerons à leur tête, comme le plus efficace & celui en même-temps ſans lequel les autres ne ſauroient réuſſir, l'exercice du corps. Ce remede, auſſi agréable que ſalutaire à tout être vivant, eſt un préſervatif aſſuré contre l'affection hypocondriaque; il eſt même lui ſeul capable de guérir

cette maladie, si on l'emploie avant qu'elle ait fait certains progrès. Pour en concevoir plus sensiblement les bons effets, qu'on daigne remarquer la différence qui se trouve entre la constitution des animaux domestiques & celle de ceux qui vivent libres dans les champs; qu'on compare la force du bœuf, qui a subi le joug & qu'on engraisse pour être servi sur nos tables, avec celle du bœuf sauvage; la différence donnera le produit de la somme des avantages qu'a l'exercice sur l'oisiveté, l'air libre & serein sur celui qui croupit dans les hautes enceintes de nos murs & sous nos toits où la mollesse retient sans cesse la plupart des habitants de nos grandes villes.

Notre machine ne subsiste que par le mouvement; agir, manger & dormir, sont les trois fonctions les plus essentielles à la santé de l'animal. Celui qui ne prend du repos que dans le sommeil, & qui ne fait point d'exercice forcé, est assuré d'un tempérament robuste & d'une santé constante; l'expérience nous confirme tous les jours cette vérité. Je l'ai souvent reconnue dans ces habitants de la campagne, qui jouissant d'une médiocre aisance, veillent à la culture de leurs propres fonds, en s'occupant des travaux les moins pénibles qui leur donnent un exercice continuel, sans les fatiguer; on les voit rarement malades, & leur santé

n'eſt jamais troublée par cette foule d'infirmités qui tourmentent ſans ceſſe nos citoyens oiſifs, & que l'habitude leur fait regarder, non comme de véritables maladies, mais comme l'effet de la délicateſſe de leur tempérament, dont quelques-uns ont la ſottiſe de ſe faire un mérite.

L'exercice ſemble être l'antidote naturel des accidents qu'occaſionne l'affection vaporeuſe; il redonne à la fibre le ton & la force qu'elle a perdue, ranime la circulation languiſſante, facilite la nutrition, favoriſe les ſecrétions & les excrétions, empêche les ſtagnations d'humeurs dans les viſceres, d'où toutes les obſtructions prennent leur origine.

Parmi les différents exercices, auxquels on peut ſe livrer, quand il s'agit d'en faire un remede contre les vapeurs, on doit conſulter l'état du malade, pour lui preſcrire celui qui lui eſt plus convenable.

Si ſa foibleſſe eſt ſi grande, qu'il ne ſoit pas capable d'en pouvoir faire de lui-même aucun, il faut lui procurer quelque mouvement dans une voiture ou quelques machines, dont on a inventé pluſieurs eſpeces, au moyen deſquelles on lui fait éprouver des ſecouſſes à-peu-près ſemblables à celle de la voiture ou du cheval. J'obſerverai que la voiture, comme le carroſſe & toutes celles qui ſont ſuſpendues, ont un mou-

vement contraire à l'action des forces centrales & du cerveau. Les maux de cœur & les étourdissements qu'elles occasionnent à plusieurs personnes, en sont une preuve bien sensible. Je connois une Dame qui est sûre de prendre le dévoiement quand elle fait une lieue en carrosse.

Je conseillerois donc aux malades, qui ne pourroient prendre aucun exercice que celui de la voiture, de préférer celles qui ne sont point suspendues, & qui en même temps sont découvertes, afin de respirer un air libre, toujours renouvellé, qui favorise le jeu du poumon par son élasticité & modere l'ardeur du sang par sa fraîcheur. Une femme percluse de tous ses membres, depuis plusieurs années, menoit à Paris une vie languissante & misérable; il lui survint un héritage qu'elle fut obligée d'aller recueillir à quarante lieues; son peu de fortune ne lui permit pas de prendre une voiture plus commode que la charrette d'un voiturier du pays où elle devoit aller. Soit par le mouvement de la voiture, soit par la joie d'aller jouir d'un bien, auquel elle ne s'étoit jamais attendue, elle éprouva une révolution si avantageuse, qu'elle arriva bien portante & assez libre de ses membres, pour vaquer à pied à toutes ses affaires, quoiqu'à cette époque, il y eût dix années qu'elle ne marchoit point du tout.

Une Demoiselle que je traite actuellement d'une affection vaporeuse, étoit depuis deux mois fatiguée d'un dévoiement qui avoit déjà résisté à plusieurs remedes ; elle fit derniérement un voyage sur une espece de charriot, & elle fut parfaitement guérie de cet accident.

Lorsque le malade peut monter à cheval, on doit lui conseiller cet exercice préférablement à tous les autres ; les mouvements & les secousses qu'il procure, causent dans les visceres du bas-ventre, des frottements qui favorisent leurs fonctions, raniment la circulation du sang dans la veine porte, & excitent l'action des forces centrales : trois effets très-avantageux dans la cure de l'affection hypocondriaque.

Le trot & le petit galop sont les allures du cheval les plus avantageuses ; celui cependant qui ne peut d'abord soutenir le trot, doit commencer par se mettre au pas, & de temps en temps au petit galop, qui secoue moins que le trot ; il peut aussi choisir un cheval dont les mouvements soient doux & proportionnés à ses forces.

Pour favoriser cet exercice de tout ce qui est capable d'en augmenter les bons effets, il faut y joindre de la dissipation & de la gaieté, en bannir toute contrainte, & se choisir pour compagnie ses amis les plus chers.

A mesure que les forces se raniment,

on doit multiplier les exercices & les varier, tantôt par un travail qui exerce notre corps ſans beaucoup le fatiguer, tantôt par des jeux, comme la paume, le volant, les armes & la danſe. La chaſſe pour les perſonnes qui l'aiment, eſt auſſi un exercice très-ſalutaire & très-propre à diſſiper la mélancolie.

Après l'exercice, je place le bain, comme le remede, qui dans la cure de l'affection hypocondriaque, opere des effets qu'on tenteroit en vain d'obtenir par tout autre moyen; les différentes propriétés qu'il acquiert par les différents degrés de chaud ou de froid qu'on peut lui donner, demandent une explication qui puiſſe faire apprécier ſes vertus, pour l'employer ſelon l'indication que préſente le caractere de la maladie.

Les bains tiedes humectent & relâchent la peau, facilitent la tranſpiration, donnent au ſang plus de fluidité, parce que les pores abſorbent une certaine quantité d'eau qui ſe mêle avec lui & le détrempe. Ces effets rendent les bains tiedes très-avantageux dans toutes les maladies où il y a tenſion, ſéchereſſe dans la fibre, & épaiſſiſſement dans les humeurs; ils conviennent par conſéquent dans l'affection hypocondriaque, ſur-tout lorſqu'elle eſt parvenue à ce degré où les ſolides ſont deſſéchés, par le défaut de nutrition. Voyez page 241. Les bains

tiedes en humectant & en relâchant les fibres de la ſurface du corps, diminuent leur réſiſtance contre l'action des forces centrales affoiblies, ce qui commence à rétablir plus d'équilibre entre les forces de la circonférence & celles du centre; par ce moyen la circulation devenant plus libre & plus réguliere, le ſang pénetre avec moins de difficulté les petits vaiſſeaux capillaires dans leſquels s'opere tout le méchaniſme de la nutrition, ainſi que celui des ſecrétions & des excrétions, & favoriſe par-là ces fonctions ſi eſſentielles à la ſanté. Comme la principale propriété des bains tiedes eſt de ramollir & de relâcher la fibre animale, leur uſage trop long-temps continué ne manqueroit pas de devenir pernicieux; il eſt donc à propos, lorſqu'on en a obtenu les effets qu'exigeoit d'abord la premiere indication, de les abandonner, pour avoir recours aux remedes propres à rétablir le ton & la force des ſolides: il faut même pendant leur uſage, toujours travailler à fortifier le reſſort des forces centrales, de la maniere qui ſera indiquée ci-après.

Les bains froids ont des propriétés contraires aux bains tiedes; loin de relâcher la fibre, ils lui donnent du ton & de la force, il eſt peu de moyens capables de fortifier plus efficacement le genre nerveux, & d'en rétablir l'élaſticité organique, que les

bains froids ; ils ont encore un avantage très-ſalutaire dans l'affection hypocondriaque, qui eſt de condenſer les humeurs raréfiées : accident qu'il eſt très-eſſentiel de combattre, puiſque, comme nous l'avons déjà dit, il tend à détruire de plus en plus l'élaſticité des vaiſſeaux, en forçant leur reſſort.

Les bains froids, en rapprochant les globules du ſang, ſéparés par la raréfaction, & en fortifiant la fibre, occaſionnent des frottements plus conſidérables entre les ſolides & les fluides, qui rendent leur réaction plus forte, & accélerent leur mouvement. Ce qui ranime la chaleur, non cette chaleur ſpontanée qui naît des humeurs croupiſſantes & corrompues, dont les vaporeux ſe trouvent ordinairement fatigués, mais une chaleur naturelle, qui dépend de cette action réguliere des ſolides ſur les fluides, ſi néceſſaire à l'élaboration des humeurs, qui les convertit en des ſucs propres à réparer les pertes des ſubſtances qui ſe font à chaque inſtant, facilite les ſecrétions & les excrétions, & maintient dans toute la machine cette heureuſe harmonie qui conſtitue la parfaite ſanté. Ce moyen d'exciter le jeu des vaiſſeaux, d'augmenter la vîteſſe & la force de leur mouvement, eſt certainement préférable à ceux qu'on rechercheroit dans d'autres remedes corroboratifs,

dont nous avons déjà aſſez fait voir les inconvénients.

Pour retirer des bains froids les avantages que je viens d'annoncer, il faut en continuer long-temps l'uſage, les prendre dans la belle ſaiſon, l'hiver étant peu favorable pour ce remede; il faut en proportionner le degré de froid à la conſtitution des malades; les perſonnes maigres & exténuées ne ſauroient les ſupporter auſſi froids que les perſonnes graſſes. Ces dernieres peuvent auſſi y demeurer beaucoup plus long-temps que les premieres; il eſt prudent de ne les preſcrire à celles-ci que trois ou quatre fois dans la ſemaine, & de ne les y laiſſer qu'une heure ou deux heures tout au plus; les autres peuvent les prendre tous les jours, & y demeurer trois ou quatre heures de ſuite.

L'expérience qui nous a montré l'avantage des bains dans l'affection hypocondriaque, ſemble indiquer les bons effets qu'on doit attendre de l'uſage abondant des boiſſons aqueuſes, délayantes & adouciſſantes; elles ſervent de bain intérieur, & produiſent ſur les premieres voies à peu près les mêmes effets que les bains ſur la ſurface du corps; elles ont de plus l'avantage d'attaquer plus immédiatement la cauſe prochaine des vapeurs.

Lorſque le tempérament & l'état du ma-

lade annonce de la tension, de la sécheresse dans l'estomac & les premieres voies, on doit faire prendre les boissons tiedes, par les raisons indiquées à l'article des bains tiedes; leur usage ne sera pas aussi continué long-temps, crainte de trop relâcher & de trop affoiblir des organes en qui résident les principaux appuis des forces centrales.

La fibre ramollie & relâchée demande à recouvrer son ressort; l'usage des boissons froides satisfera cette indication. Pour en démontrer l'avantage, je me permettrai quelques répétitions qui, en retraçant des principes déjà établis, réuniront sous un point de vue toutes les indications que l'état des forces centrales dans l'affection hypocondriaque présente à remplir.

Nous avons fait voir que l'affoiblissement des forces centrales dépendoit de la foiblesse des différents visceres renfermés dans la région épigastrique, dont l'estomac & le diaphragme sont les principaux organes; que le sang & les humeurs contenues dans les vaisseaux de ces visceres, n'ayant plus qu'un mouvement circulaire très-lent, s'épaississent & se raréfient par la chaleur spontanée qui résulte de la corruption des liqueurs croupissantes, & qu'elles acquierent par le développement de leurs sels une âcreté qui irrite continuellement la fibre nerveuse de ces parties.

Tous ces différents accidents qui deviennent le principe de cette multiplicité de ſymptomes qui caractériſent l'affection hypocondriaque, & dont j'ai déjà donné l'hiſtoire, ſont combattus par les différents effets que produit dans l'économie animale l'uſage abondant des boiſſons froides. Elles fortifient les premieres voies, raniment la circulation du ſang dans la veine porte, répriment la raréfaction des liqueurs, détrempent les humeurs, rétabliſſent leur fluidité, & adouciſſent leur acrimonie. Tous ces avantages doivent nous donner la plus grande confiance en ce remede, & le rendre préférable à ceux que nous avoient indiqué les anciens pour le même objet.

Il faut que l'eſtomac ſoit vuide pour que les boiſſons agiſſent ſur lui avec plus d'efficacité, parce qu'elles y conſervent alors plus long-temps leur fraîcheur, & qu'elles pénétrent plus promptement dans les vaiſſeaux. Il eſt donc à propos d'en faire prendre plus abondamment le matin à jeun que l'après dîné; j'en ai déjà expliqué la raiſon à l'article du Priapiſme.

Le degré de fraîcheur qu'il faut leur donner, doit être proportionné, comme celui des bains, au tempérament du ſujet, & au caractere de la maladie. Il en eſt qui doivent les prendre à la glace, & d'autres en qui ce degré de froid deviendroit per-

nicieux. J'ai traité une Dame ſujette à des coliques nerveuſes, qui ne trouvoit de ſoulagement que dans les boiſſons & les lavemens à la glace; l'uſage pendant ſix mois du lait de vache, rafraîchi à la glace, lui a procuré une parfaite guériſon.

L'eau pure, légere, & ayant toutes les qualités indiquées à la page 216, tient le premier rang, & fait la baſe des différentes boiſſons qu'on peut preſcrire : on lui donne, quand il eſt néceſſaire, des qualités adouciſſantes & ſavonneuſes, qui en facilitent ſa mixtion avec nos humeurs, en faiſant infuſer avec elle certaines ſubſtances mucilagineuſes ou gélatineuſes, comme l'orge, le riz, la fleur de mauve, la racine de guimauve, & pluſieurs autres végétaux ſemblables, le jeune poulet, le veau, & toutes les viandes de jeunes animaux, qui contiennent un ſuc gélatineux, doux & analogue à nos humeurs. On peut augmenter ſa propriété tonique par l'addition de certaines ſubſtances légérement aſtringentes ou auſteres, comme les acides végétaux, les acides minéraux dulcifiés, les martiaux & les terres bolaires, le cachou & le quinquina; on la rend ſtimulante par des aromatiques, tels que la cannelle, la menthe, le pouliot, &c. par les amers & les ſels neutres, comme la rhubarbe, l'abſinthe, la centaurée, le ſel de duobus, de glaubert,

de

de ſeignette, de nitre, &c. Les eaux minérales peuvent auſſi être employées avec ſuccès, & principalement celles qui ſont ferrugineuſes, comme celles de Forges, de Paſſy, de Vichi, de Saint-Alban, &c.

Lorſque par les remedes que je viens d'indiquer, les ſolides ont commencé à reprendre leur reſſort, que les humeurs viciées ont été corrigées, & que la fibre nerveuſe eſt devenue moins irritable, il eſt à propos d'achever la cure par l'uſage de ſtomachiques plus puiſſants, comme l'opiat indiqué à l'article du Priapiſme, p. 71, les vins d'Alicante, de Rota, de Malaga, pris à la doſe d'un demi-verre, immédiatement avant ou après le repas; (*a*) le vin ſtomachique compoſé de la maniere ſuivante :

℞ Agaric, Zédoaire, Fleur de ſoufre,	ana ʒij.
Aloës ſucotrin, Rhubarbe,	ana ʒvj.
Gentiane,	℥ß.
Safran oriental,	ʒij.
Vin de Malaga,	℔ij.
Eau-de-vie,	℔ß.
Sucre,	℔j.

(*a*) Une Dame, après avoir fait long-temps

Faites infuser, pendant huit jours au soleil ou sur la cendre chaude; la dose est depuis deux cuillerées jusqu'à quatre, le matin à jeun ou avant le repas. Ce vin ne conviendroit pas aux tempéraments secs & bilieux, mais c'est le meilleur stomachique qu'on puisse employer dans les tempéraments pituiteux & phlegmatiques, qui ont naturellement la fibre molle & relâchée; il aiguise les humeurs qui servent à la digestion, & excite, sans trop irriter, l'action des organes digestifs; passé dans le sang, il y ranime l'oscillation des vaisseaux, & contribue par-là à favoriser l'élaboration que doit subir le chyle, pour être converti en humeur propre à notre entretien.

Il faut aider tous ces remedes généraux d'un régime analogue à l'état des forces centrales, c'est-à-dire, proportionner la qualité & la quantité des aliments aux forces des organes de la digestion. On commence par prescrire les plus légers, afin de ne pas irriter l'estomac, alors très-sensible, qui ne sauroit supporter des aliments pesants sans en être fatigué. Si les pre-

---

usage de l'eau de poulet, du petit lait & des bains, prit un dévoiement qu'elle garda très-long-temps; l'usage du vin d'Alicante, que je lui conseillai, de la maniere indiquée ci-dessus, la guérit parfaitement.

mieres voies pêchent par trop de relâchement, on ordonne des aliments secs, comme les viandes rôties d'animaux qui ont déjà pris tout leur accroissement ; tels que le bœuf, le mouton, le poulet, le pigeon; le pain cuit deux fois, les potages avec le pain grillé & point mittonné; les herbages atténuants, tels que l'artichaut, le céleri, le persil, la pastenade, l'asperge, &c. un bon vin vieux, bien trempé d'eau pour boisson ordinaire : on peut en prendre à chaque repas un demi-verre pur.

Quand les premieres voies pêchent par trop de tension & de sécheresse, les aliments doivent être humectants; pour cela on prescrit les viandes des jeunes animaux, plutôt bouillies que rôties, comme le veau, le jeune poulet, le jeune pigeon; les herbages émollients, comme la laitue, l'épinard, la chicorée, la poirée; &c. les fruits mûrs, qui contiennent beaucoup de sucs doux & savonneux, propres à détremper le sang & à le rendre plus coulant; comme la cerise, la poire, la pomme, l'orange, quand rien ne contr'indique les acides légers, &c. les potages mittonnés avec le pain, le riz, la semoule, le vermicelli, le salep & le sagou; le lait de vache, de chevre, de brebis, d'ânesse; l'eau pure est la boisson la plus convenable.

A mesure que l'estomac se fortifie, on

prescrit au malade une nourriture plus abondante & moins délicate, car il est à-propos de l'accoutumer peu-à-peu au régime des personnes en santé, sans quoi on l'entretiendroit dans une délicatesse qui l'exposeroit à de continuelles rechûtes.

Ce traité seroit imparfait, s'il se bornoit à des préceptes généraux sur la cure des vapeurs, qui est une maladie aussi variée dans la différence de ses indications, qu'elle l'est dans la multiplicité de ses symptomes & de ses accidents.

Pour en suivre plus exactement les variétés, je dois rappeller les différentes causes éloignées qui peuvent la faire naître, afin d'indiquer le traitement particulier qu'il convient d'employer pour rétablir le désordre qu'elles ont causé.

Quand l'affection hypocondriaque tire son origine d'une simple délicatesse du genre nerveux, voyez page 205, il faut chercher à le rafermir par l'exercice, qui est dans cet état le remede le plus avantageux, & le seul capable de fortifier d'une maniere constante, toute l'habitude du corps.

Ce même remede sera prescrit contre les vapeurs qui naissent de l'habitude à une vie molle, oisive & sédentaire.

Lorsque c'est l'abus des aliments qui a donné lieu à l'affection hypocondriaque, il faut examiner, si cet abus procede de

la qualité ou la quantité; il eſt des ſujets qui mangent copieuſement, ſans faire beaucoup d'exercice, ce qui devient très-contraire à la digeſtion des aliments dans les premieres voies, & à l'élaboration du chyle paſſé dans le ſang. D'où il réſulte l'affoibliſſement de l'eſtomac, toujours ſurchargé, & celui des vaiſſeaux, qui, recevant une trop grande quantité de chyle, ſans que leur action ſoit aidée par le mouvement que procure l'exercice, s'en trouvent diſtendus & leur reſſort en eſt forcé. Ces perſonnes deviennent ſujettes à des gonflements d'eſtomac, à des vents, des borboriſmes, des peſanteurs à la tête, des mal-aiſes, dans le temps que s'opere la ſeconde digeſtion, c'eſt-à-dire, dans le temps que le chyle, mêlé avec le ſang, ſe convertit, par l'action des vaiſſeaux, en la ſubſtance propre de nos liqueurs. Il ſe forme chez elles beaucoup d'humeurs crues qui s'embarraſſent dans les viſceres où la circulation eſt naturellement lente, comme dans le foie, la rate, le pancréas, le méſentere & dans tous les endroits glanduleux, dont le tiſſu composé de petits vaiſſeaux entortillés, exige beaucoup de ténuité & de fluidité dans l'humeur qui les parcourt, ſans quoi elle y ſéjourne facilement & y forme des engorgements qui ſont ſuivis de mille accidents.

C'eſt preſque dans cette ſeule cauſe de l'affection hypocondriaque, où les purgatifs ſont indiqués; ils doivent toujours précéder les autres remedes, pour débarraſſer les premieres voies des ſaburres dont elles ſont farcies; il faut enſuite, par les remedes toniques indiqués à l'article des remedes généraux, p. 295 & ſuiv. fortifier l'eſtomac affoibli, & accoutumer peu-à-peu le malade à être plus ſobre dans ſes repas, en lui preſcrivant d'en augmenter plutôt le nombre, s'il ne peut réſiſter à ſon appétit, afin qu'il ne ſurcharge jamais les organes de la digeſtion.

Certaines perſonnes, dans la crainte mal-entendue de fatiguer leur eſtomac par des aliments indigeſtes & trop peſants, ou de contracter trop d'âcreté dans le ſang, s'habituent à une nourriture légere & deſtituée de tout apprêt ſavoureux, tels que ceux qu'on eſt obligé de preſcrire aux convaleſcents, en qui les organes de la digeſtion ont été très-affoiblis par la maladie; l'eſtomac, faute de ſtimulant qui en ſollicite l'action & qui lui procure un exercice convenable, demeure dans une inaction qui ne peut manquer de le débiliter & de devenir en conſéquence, le principe de l'affection hypocondriaque, puiſque l'expérience nous prouve que l'exercice eſt abſolument néceſſaire pour procurer & entre-

tenir le ton & les forces de la fibre animale. Voyez page 285.

C'est en habituant peu-à-peu ces malades à une nourriture plus grossiere, & en corrigeant, par les toniques indiqués à l'article des remedes généraux, p. 295 & suiv. la foiblesse des premieres voies, qu'on vient à bout de détruire les mauvais effets qui résultent d'un pareil abus.

Si l'on voit des personnes, qui, par une attention trop scrupuleuse à se conserver la santé, évitent avec soin tout ce qu'elles imaginent pouvoir être nuisible, jusqu'à donner dans l'excès que nous venons d'annoncer; il s'en trouve aussi qui, sacrifiant tout au plaisir de contenter leur goût, s'accoutument à des aliments trop salés & trop épicés, qui irritent leur estomac, en dessechent la fibre & portent dans le sang beaucoup d'âcreté.

Les vapeurs qui naissent de cette cause, doivent être combattues par les boissons délayantes & adoucissantes, & par les remedes généraux, indiqués pour détendre & ramollir les solides desséchés & trop rigides. Voyez pages 289 & 292.

On a vu, p. 213 & suiv. les mauvais effets que pouvoit causer l'abus des boissons. Le plus commun est celui des liqueurs fermentées ou spiritueuses; j'ai déjà fait voir le dérangement qu'elles étoient capables

de produire dans l'économie animale & principalement dans les premières voies.

Quand leur abus devient la cause des vapeurs, il faut combattre les différents vices qu'il a causés, tant sur les solides que sur les fluides, 1°. par la privation de ces pernicieuses boissons (*a*).

2°. Par l'usage des délayants, adoucissants & émollients, tant extérieurement au moyen des bains tiedes, qu'intérieurement par les boissons prescrites, p. 289 & 292. Ces remedes sont les seuls qui conviennent à ce genre de vapeurs. Les purgatifs & tous les stimulants, doivent être proscrits comme des poisons trés-dangereux, qui ne manquent jamais de faire périr ceux à qui on a l'imprudence de les prescrire dans cet état. J'en ai eu un exemple bien frappant. Deux fideles amis de bouteille, qui, depuis plusieurs années, faisoient chaque jour ensemble des débauches excessives dans le vin, tomberent presque en même temps dans une langueur mélancolique, très-grave.

(*a*) Il seroit cependant dangereux d'en interdire tout-à-coup l'usage aux personnes qui y sont habituées depuis long-temps, parce qu'il pourroit s'ensuivre un affaissement trop subit dans les solides accoutumés à l'aiguillon de ces liqueurs; il est plus prudent de les conduire peu-à-peu à cette privation, en retranchant de temps en temps de la quantité qu'on leur a d'abord permise.

Celui qui implora le premier les ſecours de la médecine, s'adreſſa à un Médecin, qui crut reconnoître dans les ſymptomes de ſa maladie, des indications qui exigeoient les évacuants : (*a*) il lui fit prendre en conſéquence beaucoup d'émétiques & de purgatifs. Les potions cordiales, les opiats ſtomachiques, les confections & les liqueurs ſpiritueuſes de toutes les eſpeces, furent pareillement prodiguées. La maladie augmenta ſenſiblement, mais le Médecin, loin de reconnoître ſon erreur, ſuivit opi-

(*a*) Les buveurs ſont aſſez ſujets à éprouver, le matin, des maux de cœur, & des envies de vomir; ils ont ſouvent la bouche pâteuſe & la langue chargée, ce qui ſembleroit indiquer les remedes évacuants; mais quand on fait réflexion à l'état de leur eſtomac, dont les fibres ont été durcies & deſſéchées par le vin; qu'on conſidere celui des humeurs, qui ont été coagulées par cette même liqueur, on concevra aiſément que les purgatifs qui ne peuvent manquer d'augmenter le mauvais état des ſolides, par leur qualité trop irritante, n'auront qu'une action très-imparfaite ſur les humeurs & n'en pourront évacuer que la partie la plus fluide, ce qui les rendra encore plus épaiſſes, plus tenaces, & augmentera par conſéquent les accidents. Les délayants, au contraire, en humectant la fibre durcie & deſſéchée, détrempent les humeurs, épaiſſies, leur rendent la fluidité qui diſpoſe celles qui doivent être évacuées à paſſer facilement par les organes excrétoires, & favoriſe la circulation des autres.

niâtrément le même ſyſtême, qui conduiſit en trois mois ſon malade au tombeau. L'autre, qui n'avoit encore fait aucun remede, frappé de cette mort, vint me conſulter, & ſur l'explication que je lui donnai des mauvais effets que devoient produire dans ſon état, les remedes meurtriers dont ſon ami avoit été la victime, il ſe détermina à ſuivre docilement mes conſeils. Je lui fis prendre pendant un mois, des bains légérement tiedes; je le mis à l'eau de poulet & au petit lait, dont il prenoit deux fois par jour un demi-ſetier; je lui permettois de temps en temps un demi-verre de vin pur, après ſon repas; je lui fis enſuite prendre, pendant un mois, les bains froids. Ce traitement, ſans le ſecours d'aucuns purgatifs, ni d'autres remedes, le rétablit parfaitement; il jouit aujourd'hui d'une ſanté dont il connoît ſi bien le prix, qu'il s'eſt interdit l'uſage de toutes liqueurs fermentées.

Les perſonnes qui ſe ſont accoutumées à boire chaud, celles qui font ſouvent uſage de ces différentes infuſions, tantôt pour adoucir la poitrine, tantôt pour abattre de prétendues fumées de l'eſtomac, ou précipiter une digeſtion trop lente, tantôt pour ſe procurer une tranſpiration plus abondante, &c. tombent infailliblement dans l'affection hypocondriaque, par la foibleſſe que contractent chez elles les organes

de la digeſtion, que l'abus de ces boiſſons chaudes ne peut manquer de relâcher. Les remedes qui conviennent à cet état, ſont tous contraires à ceux que je viens d'indiquer dans l'article précédent. (*a*) C'eſt principalement dans ces ſujets qu'on emploie, avec ſuccès les toniques les plus puiſſants, tels que l'opiat indiqué, page 171. le vin ſtomachique, page 295. & tous ceux qu'on trouve à l'article des remedes généraux propres à relever le ton & la force des ſolides. Il faut auſſi leur preſcrire un régime ſec, en viandes rôties ou cuites ſur le gril, herbages atténuants, comme l'artichaut, le céleri, l'aſperge, &c. une boiſſon froide d'eau pure, aiguiſée avec un quart de bon vin vieux; leur faire prendre le matin à jeun un demi-verre de vin d'Alicante, dans lequel ils tremperont une croûte de pain grillé; leur preſcrire un exercice modéré, & leur interdire toutes boiſſons chaudes, de quelque nature qu'elles puiſſent être.

De toutes les cauſes de l'affection hypocondriaque, celles qui affectent immédiatement le ſens intérieur, ſont les plus dangereuſes, parce que leur impreſſion ſur cet

(*a*) Ce qui démontre bien ſenſiblement l'ignorance de ceux qui prétendent guérir, avec le même remede & la même méthode, toutes les maladies vaporeuſes.

organe délicat, ne se détruit que difficilement, ce qui fait que lorsque les passions ont été la cause des vapeurs, on éprouve les plus grandes difficultés à guérir cette maladie, sur-tout quand ces passions ont long-temps affecté le sens intérieur; il se trouve alors réduit dans un état si languissant, qu'il demeure incapable d'aucune réaction sur les autres organes qui participent bientôt à sa foiblesse.

J'ai vu cet état dans son dernier période, chez un homme de quarante ans, qui avoit été successivement agité par différentes passions toutes poussées à l'excès. Après avoir mené pendant long-temps une vie très-turbulente, & avoir joué dans le monde un rôle distingué, un revers imprévu de fortune le tira tout-à-coup du tourbillon où il se trouvoit plongé. Privé de toutes les occupations & de tous les plaisirs qui servoient encore d'aiguillon à ses sens émoussés, & réduit à une vie particuliere, tout devint pour lui d'une si grande indifférence, qu'aucun sujet de plaisir ni de chagrin n'étoit plus capable de réveiller dans son ame la moindre affection. Livré à une morne mélancolie, il paroissoit à peine sentir son existence; on lui voyoit oublier les choses les plus communes & les plus essentielles de la vie.

La machine ne put pas supporter long-

temps cette inaction du ſens intrieur; tous ſes organes tomberent bientôt dans une ſi grande foibleſſe, que leurs fonctions furent totalement dérangées; les premieres voies ſe refuſerent à la digeſtion, la reſpiration devint difficile, les viſceres du bas-ventre s'obſtruerent; il périt enfin au bout de ſix mois, dans un ictere univerſel.

Il n'eſt pas rare de voir de pareils exemples dans les perſonnes qui habitent les grandes Villes. Expoſées à des viciſſitudes, qui changent quelquefois en un inſtant leur maniere d'être, & leurs habitudes, elles paſſent ſucceſſivement du ſein des plaiſirs dans l'abyme des chagrins les plus cuiſants. Le ſens intérieur fatigué par l'impreſſion réitérée d'une foule de paſſions, dont elles ont été le jouet, tombe dans une foibleſſe qui le rend incapable de cette réaction réguliere que nous avons fait voir ſi néceſſaire pour réveiller l'action, & entretenir le ton des autres organes: d'où il réſulte un déſordre général dans l'économie animale.

J'ai obſervé que beaucoup de maladies, tant aiguës que chroniques, tirent ſouvent leur origine d'une pareille cauſe à laquelle on fait ordinairement trop peu d'attention.

Souvent on voit réſiſter une maladie aux remedes les mieux indiqués, ſans pouvoir reconnoître aucune cauſe Phyſique de ſon

opiniâtreté. Il faut alors faire attention à l'état moral du malade; examiner si son ame n'est point affectée de quelques passions qui entretiennent le désordre de l'économie animale, & troublent l'effet des remedes. Erasistrate, célebre Médecin de Seleucus Nicanor, sut bien deviner que la langueur d'Antiochus fils de ce Prince étoit entretenue par la violente passion qu'il avoit conçue pour sa belle-mere.

On entreprendroit donc en vain de guérir les maladies qui ont été causées par l'excès des passions, si aux remedes Physiques on ne joignoit pas ceux que la morale peut nous fournir, pour rendre à l'ame la tranquillité que les passions lui ont enlevée; ils consistent à distraire le malade de ses passions dominantes, 1°. en le retirant, s'il est possible, de la position qui les a fait naître; 2°. en lui rappellant les vertus propres à les combattre; 3°. en lui inspirant un sentiment philosophique, qui lui apprenne à supporter les calamités attachées à l'humanité avec cette constance qui en adoucit l'amertume & en allege le fardeau. Lorsqu'il est possible de remplir l'objet de ses desirs, de lui rendre la perte qu'il a faite, de satisfaire sa haine par la vengeance, son amour, par le retour ou la possession de celle qu'il aime; tous ces moyens portent encore un secours plus prompt & plus ef-

ficace que les précédents. On rapporte qu'une Demoiſelle près de ſe marier avec un homme qu'elle aimoit éperduement, demeura ſans mouvement, & dans un vrai état cataleptique, au moment qu'on lui apprit que ſon mariage n'auroit pas lieu ; rien ne put la tirer de cet état, que la nouvelle qu'on lui donna qu'elle alloit épouſer ſon amant. Quand on eſt venu à bout de tranquilliſer l'eſprit de ſon malade, on peut alors eſpérer que les remedes phyſiques ſeront ſuivis d'un plus heureux ſuccès.

Dans l'affection hypocondriaque dont il eſt ici queſtion, on ſuivra la méthode indiquée à l'article des remedes généraux, parmi leſquels ceux qui ſont propres à rétablir le ton des ſolides ſeront choiſis préférablement aux autres ; c'eſt-à-dire, les bains & les boiſſons froides, les ſtomachiques, & ſpécialement l'exercice du cheval.

Quand l'affection hypocondriaque a été cauſée par une trop grande application à l'étude, comme c'eſt ſur le ſens intérieur que cette cauſe exerce toute ſon action ; qu'elle produit dans cet organe les mêmes effets que les paſſions ; que la foibleſſe & le relâchement de ſon reſſort en ſont auſſi le réſultat ; il faut employer les mêmes remedes que ceux indiqués dans l'article précédent.

Les vapeurs qui naissent de l'usage immodéré du coït, se guérissent par les remedes propres à rétablir le ton des forces centrales, que cet exercice a détruit; ils ont été indiqués à l'article du Priapisme, & à celui des remedes généraux. Je dois observer que, comme l'évacuation trop abondante de la matiere séminale, prive la machine de la plus pure & la plus précieuse de nos humeurs, de celle qui contribue le plus à l'entretien de nos solides, & à celui de l'élasticité organique de la fibre nerveuse; il faut chercher à la réparer par des nourritures analeptiques, qui fournissent beaucoup de sucs nutritifs déjà élaborés, tels que les sucs gélatineux tirés des vieux animaux, comme le bœuf, le mouton, & spécialement le vieux coq. Le lait fournit aussi un aliment très-salutaire, c'est un chyle déjà tout formé, très-propre à rétablir promptement nos pertes de substance. Je l'ai fait prendre dans cette occasion avec beaucoup de succès. Il est même quelquefois nécessaire de le prescrire pour toute nourriture, lorsque la foiblesse des premieres voies ne leur permet pas de digérer les sucs qu'on retire de la viande, lesquels dégénerent alors en corruption.

J'ai compté au nombre des causes éloignées des vapeurs, le dérangement des évacuations naturelles, dont les principales

ſont la tranſpiration, l'urine, le flux menſtruel, les matieres ſtercorales, &c. On a vu les déſordres que cauſent dans l'économie animale leur dérangement. Comme l'équilibre entre les ſolides & les fluides, qui conſtitue l'état parfait de ſanté, dépend principalement de la régularité de ces excrétions, on ne doit rien négliger pour l'entretenir & la conſerver.

En général, on remarque que les perſonnes robuſtes, accoutumées au travail & à l'exercice, ont la tranſpiration inſenſible plus abondante que les perſonnes délicates, & que celles qui menent une vie ſédentaire, parce que cette excrétion qui ne s'opere que par l'extrêmité des petits vaiſſeaux capillaires de la peau, qui ſont de tous les vaiſſeaux du corps les plus éloignés du centre du mouvement, exige dans les ſolides beaucoup de force & de vigueur, pour porter réguliérement juſque dans ces petits vaiſſeaux capillaires, l'humeur qui doit s'y échapper. Lorſque cette force & cette vigueur viennent à ſe rallentir, la tranſpiration diminue, & alors les autres voies excrétoires ſont obligées de ſuppléer à ſon défaut : c'eſt pourquoi les perſonnes délicates qui font peu d'exercice, urinent ordinairement beaucoup; que les femmes ſédentaires ont le flux menſtruel plus abondant; qu'elles ſont aſſez ordinairement ſujettes à

des évacuations contre nature, les naturelles étant ſouvent inſuffiſantes pour ſuppléer au défaut de la tranſpiration. Le flux hémorrhoïdal, les fleurs blanches, les hémorrhagies qui ſurviennent à différentes parties, ſont autant d'évacuations extraordinaires qui déchargent le ſang des humeurs accumulées, par la diminution des excrétions naturelles. On auroit donc tort de regarder le flux hémorrhoïdal comme un ſigne de ſanté, puiſqu'au contraire il en eſt un de foibleſſe qui annonce que les excrétions naturelles ne ſe font pas réguliérement; il peut, il eſt vrai, devenir néceſſaire dans les tempéraments foibles, parce que ſuppléant au défaut de ces excrétions, il contribue à maintenir l'équilibre entre les ſolides & les fluides; c'eſt ce qui le rend très-avantageux dans l'affection hypocondriaque, parce qu'il débarraſſe la veine porte du ſang qui s'y accumule, & qui cauſe des accidents très-graves.

Les remedes capables de fortifier les ſolides, de ranimer leur action, & de rendre au ſang ſa fluidité naturelle, comme l'exercice, les bains froids, les boiſſons froides, délayantes & adouciſſantes, les ſtomachiques, &c. ſont tous propres à rétablir les excrétions dérangées, parce que, comme je viens de le prouver, leur déſordre vient toujours d'une foibleſſe générale

ou particuliere des organes excrétoires.

Il n'eſt pas rare de voir l'obſtruction des différents viſceres du bas-ventre, devenir la cauſe de l'affection hypocondriaque. Je dis plus, elle en doit toujours être une ſuite néceſſaire, parce que les viſceres de cette région ne peuvent être obſtrués ſans gêner l'action des forces centrales, & donner lieu en conſéquence à l'affection hypocondriaque.

La machine animale eſt un compoſé de vaiſſeaux, diviſés & multipliés à l'infini, dans leſquels circulent des fluides, dont une partie doit s'échapper à travers l'extrêmité de certains vaiſſeaux qu'on nomme excrétoires, qui la tranſmettent hors de la circulation générale, & l'autre doit revenir au centre commun, d'où elle eſt partie. Cette méchanique ne peut avoir lieu que dans des conduits libres, dont le diametre ſoit proportionné à la groſſeur des globules qui conſtituent le fluide qui doit les parcourir ; il faut de plus une action qui pouſſe avec une certaine force ces fluides du centre à la circonférence, tandis que des voies libres & ſans réſiſtance, leur ſont ouvertes pour faciliter leur retour. Ces trois conditions indiſpenſables à la circulation du ſang, ne ſe trouvant pas toujours dans la diſpoſition la plus favorable, il peut ſurvenir des embarras, qui, ſelon la nature, la force

& la durée de l'obſtacle, deviennent plus ou moins grands, & plus ou moins difficiles à détruire.

Ces embarras dans la circulation ne peuvent ſe former que par degré. Dans le premier, le mouvement des liqueurs eſt ſimplement ralenti; dans le ſecond, ces liqueurs s'accumulent & diſtendent les vaiſſeaux qui les contiennent; dans le troiſieme, elles s'épaiſſiſſent, & privées des parties les plus fluides qui ſe ſont diſſipées, elles n'ont preſque plus de mouvement; dans le quatrieme, elles ſont tout-à-fait coagulées, & ne forment plus avec les vaiſſeaux qu'un ſeul & même corps; c'eſt ce que les Auteurs expriment ſous le nom de ſtagnation, d'engorgement, d'obſtruction & d'induration.

Il eſt aiſé de voir que la difficulté de détruire ces embarras dans la circulation, dépend, 1°. de ſes degrés. (La ſtagnation & l'engorgement réſiſtera moins que l'obſtruction & l'induration.) 2°. De la cauſe qui la fait naître. (Celui qui aura été formé par un mouvement trop languiſſant de la circulation, ſera plus aiſé à diſſiper que celui qui auroit été produit par l'oblitération des vaiſſeaux, ou par la coagulation des humeurs.) 3°. De la nature de la partie dans laquelle l'embarras s'eſt formé. (On détruira plus difficilement celui qui a ſon ſiege dans un endroit compoſé de vaiſſeaux

peu élaſtiques, qui n'ayant qu'un mouvement foible & lent, laiſſent aiſément croupir les liqueurs qui s'y portent; tels ſont ceux de différents viſceres du bas-ventre, & de tout le ſyſtême glanduleux.) L'embarras au contraire qui ſurvient dans une partie d'un tiſſu ferme, en qui les vaiſſeaux jouiſſent d'un ton & d'un mouvement plus actifs, cédera plus facilement, parce que ce mouvement qu'il eſt aiſé d'animer, peut venir à bout de forcer ou de détruire l'obſtacle qui forme cet embarras.

On voit par-là combien il eſt intéreſſant de s'oppoſer de bonne heure aux progrès des embarras qui ſe forment dans la circulation; mais malheureuſement les commencements en ſont peu ſenſibles. Le mal empire ſourdement, & touche quelquefois à ſon dernier période, avant de s'être déclaré par des ſignes capables de le faire reconnoître, ſur-tout lorſqu'il a ſon ſiege dans des parties intérieures, qui ſe dérobent facilement à l'examen du tact & de la vue, telles ſont la plupart des obſtructions des viſceres du bas-ventre. On ne peut alors les reconnoître que par le trouble qu'elles occaſionnent dans l'économie animale, & plus particuliérement par les dérangements qu'on remarque dans les fonctions de l'organe obſtrué.

Si par exemple une perſonne ſe plaint

depuis long-temps de douleur dans le ventre; qu'elle ſoit continuellement fatiguée par des dégoûts, des indigeſtions, des vomiſſements, des vents, des borborifmes, &c. que les remedes, loin de procurer quelques ſoulagements à ſes maux, paroiſſent les augmenter; que de plus ſon pouls ſoit vif & fréquent, ſans qu'on remarque plus de chaleur qu'à l'ordinaire, on a dès-lors lieu de préſumer quelques obſtructions dans l'eſtomac, les inteſtins, ou quelques autres parties voiſines.

L'affection hypocondriaque, qui tire ſon origine d'une pareille cauſe, eſt difficile à guérir, parce que ſa cure dépend de celle des obſtructions, qui le plus ſouvent ſont incurables, ſur-tout quand elles ſont parvenues à leur dernier degré; parce que la plupart des remedes fondants, que l'Art indique pour guérir les obſtructions, ſont trop irritants, & par conſéquent contraires à l'affection hypocondriaque, qui ne demande que des calmants & des adouciſſants; parce que le vice qui les a cauſées eſt ſouvent de nature à réſiſter à tous les remedes connus, tel que le vice ſcrophuleux & le cancereux. Quand les obſtructions ne ſont point parvenues à leur dernier degré, & que leur cauſe dépend d'un ſimple épaiſſiſſement de la lymphe, que l'action trop languiſſante des vaiſſeaux a laiſſé crou-

pir dans la partie, on a lieu d'eſpérer que par l'uſage des délayants, de légers fondants, & de doux apéritifs, on viendra à bout de rendre à l'humeur la fluidité qu'elle a perdue, tandis que par les toniques indiqués à l'article des remedes généraux, le ton & le mouvement des vaiſſeaux ranimés, les obligera à ſuivre les voies de la circulation.

Les frictions douces, & ſouvent répétées ſur le bas-ventre, contribuent beaucoup à faciliter la cure des obſtructions, de même que les fomentations chaudes.

Les frictions raniment la circulation, atténuent les humeurs épaiſſies, & ouvrent à la matiere embarraſſée des pores par leſquels elle peut s'échapper, ce qui ne ſauroit cependant avoir lieu que dans les obſtructions qui ſont peu éloignées de la peau.

Les fomentations ramolliſſent le tiſſu des vaiſſeaux, détrempent la matiere qui forme l'obſtruction, & lui donnent de la fluidité ; il faut les appliquer deux fois par jour, & les continuer chaque fois pendant deux heures; on peut les faire avec de l'eau ſimple, au moyen d'une flannelle un peu épaiſſe, ou avec une décoction de quelques plantes réſolutives, comme la matricaire, l'armoiſe, la camomille, la ciguë, ou avec une légere leſſive de cendre de ſarment,

Quant aux remedes internes, j'ai dit qu'ils doivent être délayants, afin de détremper les humeurs, & de leur fournir un véhicule qui en facilite la circulation; ils doivent aussi être atténuants, afin de diviser leurs parties grossieres & trop rapprochées. L'eau pure, l'eau de poulet, le petit lait, seront pour cela employés avec succès; on pourra aiguiser ces boissons par quelques sels, tels que celui de duobus, la terre foliée de tartre, qui est un très-bon fondant de la lymphe, le sel polychreste, & la tartre soluble; on aura aussi recours aux eaux minérales ferrugineuses. J'ai vu parfaitement réussir celles de la Motte. Nous avons encore les pillules de savon, celles de ciguë, la panacée, & plusieurs autres préparations mercurielles, dont l'usage toujours suspect doit être dirigé avec la plus grande prudence. Les émétiques & les purgatifs, après que les humeurs ont bien été détrempées, & les solides humectés par les remedes précédents, peuvent exciter dans les premieres voies des secousses & des mouvements qui rétablissent le cours des liqueurs dans les visceres obstrués; mais il faut aussi savoir que, si les obstructions sont de nature à résister à leur effort, ils ne serviront qu'à augmenter les accidents, & à les rendre plus considérables. On oublieroit le remede le plus efficace, si on ne recommandoit pas

aux

aux malades un exercice modéré, & ſpécialement celui du cheval.

Une Dame portoit depuis trois ans une tumeur au côté gauche, vers la région de la rate. Cette tumeur avoit déjà acquis le volume d'un gros œuf, lorſqu'elle s'en apperçut pour la premiere fois; mais comme elle n'en ſouffroit aucune incommodité, elle négligea d'abord de faire des remedes : cependant le volume de cette tumeur augmentant toujours, elle commença à prendre quelques inquiétudes; je fus prié de l'examiner. Elle étoit alors de la groſſeur d'un poing, très-dure au tact, & je jugeai qu'elle avoit ſon ſiege dans la rate. Je n'héſitai pas de lui faire ſentir les conſéquences de ſa maladie, par les dangereuſes ſuites qu'elle pouvoit avoir, quoiqu'alors elle n'en fût nullement incommodée, ce qui la détermina à faire les remedes que je lui conſeillai.

Je lui preſcrivis le petit lait, à la doſe d'une pinte par jour, dans lequel je faiſois fondre deux gros de terre foliée de tartre, elle le prenoit en quatre verrées, deux le matin à jeun, & deux le ſoir, quatre heures après ſon dîné; ſa boiſſon ordinaire étoit une tiſane faite avec une demi-once de racine de patience, & autant de celle de panicaut ſur deux pots d'eau. On lui faiſoit deux fois par jour, des fomentations avec une

flannelle, trempée dans une leſſive de cendre de ſarment; ces fomentations étoient toujours précédées d'une légere friction avec un linge chaud.

Ces premiers remedes, qui durerent un mois, réduiſirent d'abord la tumeur au tiers de ſa groſſeur; la belle ſaiſon qui ſurvint me détermina à lui faire prendre les bains pendant un mois, après l'avoir fait vomir & purger deux fois; elle prit enſuite pendant quinze jours, les eaux de la Motte; la tumeur diminua encore ſenſiblement; j'en achevai enfin la guériſon parfaite, par les pilules ſuivantes: Prenez Æthiops martial demi-once, ſavon blanc trois onces, rhubarbe en poudre deux onces, gomme ammoniac deux onces; faites, avec ſuffiſante quantité de ſirop des cinq racines apéritives, une maſſe qui ſera diviſée en pilules de la groſſeur d'un pois, dont la doſe eſt depuis douze juſqu'à vingt-quatre & trente-ſix grains. Cette Dame, après avoir uſé pendant un mois de ces pilules à la doſe de vingt-quatre grains par jour, eut quelques démangeaiſons par le corps, qui furent cauſées par de petits boutons qui paroiſſoient à peine; je lui conſeillai quelques bains qui la délivrerent de cette légere incommodité; la tumeur fut entiérement diſſipée, & depuis cinq ans elle n'a plus reparu.

CHAPITRE VII.

De l'Apoplexie.

JE finirai ce traité par l'hiſtoire de deux maladies analogues aux affections du genre nerveux, qui ſont l'apoplexie & le cauchemar.

L'apoplexie eſt une maladie dans laquelle le ſujet perd la faculté des ſens & des mouvements volontaires, ne conſervant que ceux qui ſont abſolument néceſſaires à la vie, tels que le mouvement du cœur & des arteres, d'où dépend la circulation du ſang, & celui de la poitrine, qui opere la reſpiration; mais comme ce dernier eſt un mouvement mixte, c'eſt-à-dire, qui tient du mouvement volontaire & du mouvement vital, la reſpiration ſe trouve dans l'apoplexie difficile & très-gênée; elle eſt toujours accompagnée d'un râlement conſidérable, qu'on nomme ſterteur, ce qui diſtingue l'apoplexie des autres maladies ſoporeuſes, avec leſquelles elle a d'ailleurs beaucoup de rapport, mais qui ne rendent point la reſpiration ſi laborieuſe. Elle differe auſſi de la catalepſie par le relâchement de tous les membres, qui, dans la

catalepſie ſont ordinairement roides, & en état de conſerver l'attitude qu'on leur fait prendre.

Nous n'avons encore qu'une théorie fort imparfaite, ſur la cauſe prochaine de l'apoplexie, cependant cette maladie qui ſemble être aujourd'hui plus fréquente qu'autrefois, devient à l'eſpece humaine un fléau des plus redoutables; ſes accidents preſque toujours imprévus, portent en un inſtant dans l'économie animale de ſi fortes atteintes, qu'il reſte à l'art peu de reſſource pour rétablir le déſordre qu'elles y ont cauſé; la mort le plus ſouvent, ſinon une paralyſie de tout le corps, ou du moins de quelques-unes de ſes parties, ſont immanquablement la ſuite de cette dangereuſe maladie.

Quel regret pour le Médecin, de n'avoir en ſon pouvoir que de foibles armes à oppoſer contre un ennemi auſſi cruel de l'humanité! Avec quelle ardeur ne doit-il pas ſe livrer à la recherche de nouvelles découvertes, capables de le guider plus ſûrement, ſoit dans la cure de l'apoplexie, ſoit dans les moyens de la prévenir.

Animé par un motif auſſi puiſſant, je n'ai rien négligé pour acquérir de nouvelles connoiſſances ſur cette maladie.

D'abord nous ne ſaurions douter que la cauſe prochaine de l'apoplexie, n'ait ſon

ſiege dans le cerveau, puiſque l'anéantiſſement de toutes les fonctions qui dépendent de cet organe en ſont les principaux ſymptomes.

Si nous conſidérons la ſubſtance du cerveau, nous la reconnoîtrons la plus molle des ſolides de l'animal, la plus diſpoſée par ſa texture à l'affaiſſement & à l'engorgement. Ce viſcere ne ſauroit donc ſoutenir l'impulſion du ſang, telle qu'elle s'exerce dans les autres parties: auſſi la nature a ſagement oppoſé des obſtacles au mouvement du ſang, qui ſe porte à la tête, en préſentant à ce fluide avant qu'il parvienne dans cet organe, pluſieurs détours à parcourir qui en ralentiſſent la force & la vîteſſe [illegible]

Nous obſerverons encore que la maſſe du cerveau eſt plus conſidérable dans l'homme, que dans aucune eſpece d'animaux, ce qui le rend plus ſujet qu'eux à l'apoplexie; auſſi cette maladie ſe remarque-t-elle rarement dans la brute.

En conſultant les obſervations cadavériques, nous apprenons qu'il eſt des ſujets morts apoplectiques, en qui on a trouvé les vaiſſeaux du cerveau très-engorgés, & d'autres, en qui ce viſcere n'a du tout point paru engorgé, ni avoir ſouffert aucune altération ſenſible. Villis nous en cite quelques exemples, & j'ai moi-même vérifié

ce fait, ſur un ſujet qui mourut, le ſeptieme jour, d'une apoplexie qu'on avoit regardée comme ſéreuſe.

L'apoplexie, dans laquelle le cerveau ne ſouffre aucun engorgement, ne peut être produite que par l'affaiſſement de cet organe, & je me crois autoriſé à penſer que l'apoplexie, que les auteurs ont juſqu'à préſent nommée ſéreuſe, pour la diſtinguer de celle qui offre un engorgement ſenſible dans le cerveau, & qu'ils ont nommée ſanguine, n'eſt cauſée que par l'affaiſſement du cerveau.

Il ſeroit donc plus naturel de diviſer cette maladie en apoplexie par engorgement, & apoplexie par affaiſſement. Cette derniere eſt ſans doute, moins commune que la premiere; mais elle doit être bien plus dangereuſe, parce que, comme je l'ai fait voir, dans l'article de l'épilepſie, il eſt très-difficile de rendre à la fibre délicate du cerveau le reſſort qu'elle a une fois perdu.

On peut regarder l'agonie comme une apoplexie par affaiſſement. Dans les derniers moments de la vie, tous les organes perdent peu-à-peu leur reſſort; mais l'action du cerveau, dont la ſubſtance eſt plus molle, ſe détruit entiérement, quelque temps avant que les organes qui entretiennent le mouvement vital, ſoient réduits

dans le même état. Le ſujet préſente alors tous les ſymptomes de l'apoplexie, tels que la reſpiration laborieuſe, avec râlement, la privation des ſens, & l'abolition des mouvements volontaires.

Les cauſes prédiſpoſantes de l'apoplexie, qu'il ſeroit très-intéreſſant de reconnoître, ſont peu ſenſibles. On voit ſouvent ſurvenir tout-à-coup cette maladie, ſans qu'aucun ſigne avant-coureur ait indiqué ſon approche; quelquefois cependant elle eſt annoncée par des étourdiſſements, & des vertiges.

On prétend que les perſonnes qui ont le cou court, qui ſont d'un tempérament replet & qui mangent beaucoup, ſont plus ſujettes que les autres à l'apoplexie; cependant, il n'eſt pas rare de voir des hommes d'une conſtitution toute contraire, périr de cette maladie.

En général elle eſt plus commune parmi les perſonnes ſédentaires, qui vivent d'aliments trop nourriſſants, qui font abus des boiſſons ſpiritueuſes, qui ſe livrent à l'excès de certaines paſſions, comme celui de la colere, du chagrin ou de la joie, qui s'énervent par les veilles & les plaiſirs de l'amour, que parmi celles, en qui un exercice habituel, une vie ſobre, & des paſſions modérées concourent à fortifier tous les organes.

Nous recevons auſſi de nos parents le

malheureux germe de cette maladie, on lui a vu moissonner des familles entieres en passant du pere au fils, jusqu'aux arriere-petits-fils.

Elle survient quelquefois dans d'autres maladies, comme les fievres malignes, la goutte, le scorbut, plusieurs maladies soporeuses, l'épilepsie, la catalepsie, & l'ivresse; je l'ai vu survenir dans une hydropisie du bas-ventre; (*a*) les femmes

(*a*) Je fus appellé auprès d'une Dame qui venoit de faire plusieurs remedes pour une maladie dont on avoit jusqu'alors peu connu le caractere; le dernier Médecin à qui elle s'étoit confiée, ayant cru trouver dans les bains, le véritable remede à sa maladie, qui présentoit cependant une indication toute contraire, les lui fit prendre plusieurs mois, pendant lesquels la maladie alla toujours en empirant, & dégénéra enfin en hydropisie: ce que le Médecin ne reconnut point, ou feignit du moins de ne pas reconnoître, crainte de s'exposer au reproche si mérité, d'avoir fait baigner une hydropique: & auquel il eut soin de se soustraire par son départ.

Lorsque je palpai le ventre de cette Dame, qui étoit extraordinairement tendu, j'y reconnus une fluctuation très-sensible qui annonçoit une très-grande quantité d'eau, dans la capacité du bas-ventre; je lui annonçai, à son grand étonnement & à celui de toutes les personnes qui étoient auprès d'elle, qu'elle étoit hydropique, & que la ponction étoit le remede le plus prompt & le plus efficace qu'on pût employer. Pour la déterminer, je cherchai à lui faire envisager les dangers qu'elle cou-

en couche y sont aussi sujettes ; dans les unes l'apoplexie survient pendant le travail de l'enfantement, & alors elle est l'effet des efforts trop violents qu'excite un accouchement laborieux. Le sang fortement exprimé par l'action de tous les muscles du corps, qui sont dans ces moments en contraction, se porte en plus grande quantité au cerveau, où il trouve moins de résistance, & y occasionne un engorgement apoplectique. Dans d'autres, l'apoplexie ne survient que quelques jours après

---

roit en retardant cette opération, & je lui représentai que la grande tension de son ventre gênoit beaucoup la circulation, & qu'il en pourroit résulter plusieurs accidents fâcheux ; mais j'eus le malheur de ne pouvoir la persuader. Quinze jours après, elle eut une attaque d'apoplexie, qui ne fut causée que par les obstacles que la tension démesurée de son ventre opposoit à la circulation : il fallut alors en venir promptement à la ponction, qu'elle a depuis soufferte, en moins de quatre ans, trente-cinq à trente-six fois ; elle est restée paralytique d'un bras & d'une jambe. N'est-il pas clair que, si on lui eût fait la ponction, dans le temps que je la proposai, elle n'eût pas essuyé cette attaque d'apoplexie, puisque depuis elle n'a eu aucune rechûte ? Cette Dame auroit aujourd'hui l'avantage de pouvoir se servir aisément de tous ses membres, au lieu qu'elle a un bras & une jambe paralytiques. D'ailleurs, sa santé que l'attaque d'apoplexie n'a pas peu contribué à affoiblir, seroit bien moins languissante qu'elle ne l'est à présent.

l'accouchement, & alors elle est causée par un dépôt laiteux qui se forme dans le cerveau.

Le pronostic de l'apoplexie se tire de la violence de ses accidents & de la nature de sa cause prochaine. Ceux qui respirent moins difficilement, & qui conservent quelque sensibilité dans les organes de la digestion, en qui, par conséquent l'action de l'estomac peut encore être sollicitée par des remedes stimulants, présentent beaucoup d'espérance pour leur rétablissement. Rarement cependant on les rappelle de cet état à celui d'une parfaite santé; ils restent presque toujours paralytiques de la moitié du corps, ou du moins de quelques parties.

Ceux en qui la respiration est très-laborieuse, qui ne conservent aucune sensibilité dans les organes de la digestion, ne présentent à l'art aucune ressource pour les rappeller à la vie.

L'apoplexie par affaissement est plus dangereuse que celle par engorgement.

On voit des sujets qui ont survécu à plusieurs attaques d'apoplexie; cependant on ne doit regarder comme véritable apoplexie, que celle qui est suivie de paralysie, & alors il est rare qu'elle saisisse souvent le même sujet, sans le faire périr. L'apoplexie que Villis nomme habituelle,

dont les accès fréquents ne causent, après le paroxisme, aucune paralysie, doit être rangée dans la classe de l'épilepsie.

On seroit embarrassé de rendre raison, pourquoi les enfants sont moins sujets à l'apoplexie que les personnes âgées. La délicatesse de leur cerveau sembleroit au contraire devoir rendre parmi eux cette maladie plus fréquente qu'à tout autre âge; ne seroit-ce point la grande mobilité de leur genre nerveux qui les met à l'abri de cette maladie, en tenant tous les organes dans une disposition contraire à l'affaissement, qu'on remarque dans l'apoplexie? Cette constitution les rend plus sujets aux affections qui développent la mobilité du genre nerveux, & en augmentent l'action, telles que l'épilepsie & les convulsions.

Nous venons de reconnoître deux causes prochaines de l'apoplexie; savoir, l'affaissement & l'engorgement du cerveau: mais les causes prédisposantes n'agissent pas toujours immédiatement sur ce viscere.

J'ai remarqué que l'affaissement du cerveau est souvent occasionné par la foiblesse des forces centrales, desquelles forces j'ai fait voir que dépendoient celles de tous les autres organes, & principalement celles du cerveau. Cette foiblesse dans les forces centrales, est annoncée dans le plus grand nombre des apoplectiques, par un gon-

flement de l'estomac & de tout le canal intestinal, dont le ressort anéanti n'est plus en état de résister à la distention de l'air, qui se raréfie dans les premieres voies, & les gonfle au point de faire paroître la peau du ventre aussi tendue que celle d'un tambour.

Dans les personnes qui ont des dispositions à l'apoplexie, l'attaque se déclare assez ordinairement après un repas copieux, lorsque le ressort de l'estomac, forcé par le poids des aliments vient à se détruire tout-à-coup; le cerveau qui tombe bientôt dans le même état, donne lieu à l'apoplexie par affaissement, qui se reconnoît à la pâleur du malade, à la foiblesse, à la mollesse & à l'irrégularité de son pouls.

Si au contraire l'estomac surchargé d'aliments, au lieu de perdre son ressort, en souffre une irritation qui en augmente considérablement la tension, le ressort central alors trop bandé, ne pouvant plus céder à l'action du cerveau, & gênant en même temps le retour du sang de la circonférence au centre, causera dans le cerveau un engorgement qui déterminera l'apoplexie qu'on nomme sanguine; c'est-à-dire, l'apoplexie par engorgement; qui s'annonce par la rougeur du visage, de la conjonctive, & par la force & la dureté du pouls.

D'après ces réflexions sur l'apoplexie, la

méthode curative qui va être indiquée, doit être fondée sur des principes moins vagues & plus certains. Il faut d'abord avoir égard à la nature de sa cause prochaine, en s'assurant par les signes qui viennent d'être décrits si l'apoplexie est causée par la foiblesse des fibres du cerveau, ou par l'engorgement de ce viscere.

Dans le premier cas, l'indication qui se présente à remplir est de ranimer le ressort affoibli du cerveau. Il faut pour cela employer les remedes capables d'exciter & de réveiller l'action de cet organe; & comme les sens extérieurs ont avec le cerveau une communication immédiate, ce sera par leur canal que nous chercherons à lui faire éprouver l'action de ces remedes.

On excitera d'abord le sens du toucher, en pinçant, en piquant, & même en brûlant légérement la peau, en appliquant les vésicatoires, les ventouses scarifiées, &c.

On excitera le sens de l'odorat par les eaux de senteur les plus fortes, comme l'eau de Luce, l'esprit de sel ammoniac, l'esprit aromatique huileux de Sylvius, par de puissants sternutatoires, tels que la poudre de bétoine de muguet d'euphorbe, de marjolaine, &c. On mettra sur la langue des sels & des substances âcres & cuisantes, telles que le sel ammoniac, la poudre de pyrethre, de poivre, de moutarde, &c.

On cherchera à réveiller le malade en lui parlant haut, en faisant du bruit auprès de lui, & en l'agitant de différentes manieres, observant de le tenir toujours devant le jour ou la lumiere, afin que tous les sens soient en même temps mis en action.

Dans mes recherches sur les vrais principes de l'animalité, j'ai fait voir que le ton de toutes les parties dépend de celui qui réside dans le centre de la machine, & que l'estomac qui est un des principaux agents de ces forces épigastriques, que j'ai nommées forces centrales, conserve avec le sens intérieur un commerce de réaction qui fait presque toujours participer l'un aux affections de l'autre. On cherchera donc à ranimer & à exciter vivement l'action de ce viscere, par des remedes toniques & stimulants. Cette voie étant une des plus sûres pour porter au cerveau les secousses qu'il est à propos de lui communiquer dans l'état d'affaissement où il se trouve alors.

L'émétique à une dose un peu forte, dans un véhicule assez actif, pour réveiller la sensibilité de la fibre nerveuse de l'estomac, comme le lilium, l'elixir de Garrus, celui de propriété, quelques gouttes d'esprit volatil de sel ammoniac, rempliront parfaitement cette indication. On prendra, par exemple, le double de la dose ordinaire de tartre émétique, c'est-à-dire, six à huit grains,

s'il a été fait avec le verre d'antimoine; & à seize à vingt grains, s'il a été fait avec le foie d'antimoine, une once & demie d'eau thériacale, dix à douze gouttes de lilium, vingt ou trente gouttes d'elixir de propriété, ou de Garrus, cinq ou six gouttes d'esprit de sel ammoniac, dont on composera une potion émétique, qu'on fera prendre au malade en une seule dose. (*a*) On aidera le vomissement, qui souvent est très-difficile à exciter, par rapport au peu de sensibilité que conservent dans l'apoplexie les membranes de l'estomac, en chatouillant le fond de la gorge avec le bout d'une plume, ou la tête d'un poireau.

La saignée dans cette espece d'apoplexie, ne peut être que mortelle; on s'abstiendra donc de la pratiquer.

Il est encore un remede très-propre à solliciter le ton & l'action des premieres voies, qui est d'introduire dans les intestins de la fumée de tabac, par le moyen d'un chalumeau. Les lavements âcres, avec le vin émétique, ou avec une décoction de

---

(*a*) Quoique le lilium, qui contient beaucoup de sel alkali, ainsi que l'esprit de sel ammoniac, paroisse devoir décomposer le tartre émétique, qui est un sel formé par l'union de la crême de tartre avec l'antimoine, l'expérience cependant nous apprend que ce remede ne perd point sa qualité émétique par leur combinaison.

tabac, peuvent auſſi produire de bons effets.

Quand par ces moyens on a eu le bonheur de détruire les accidents les plus dangereux de l'apoplexie ; que le malade commence à reprendre un peu ſa connoiſſance, & que la reſpiration eſt devenue plus aiſée, on commence à diminuer l'activité des remedes ci-deſſus. On ſupprime l'émétique de la potion preſcrite ; on retranche auſſi de la doſe des elixirs, & on y ajoute des eaux céphaliques, comme celle de bétoine, de tilleul, de muguet ; on fait prendre cette potion par cuillerée, de demi-heure en demi-heure, en plaçant dans les intervalles, des bouillons peu copieux, mais forts, que l'on fait avec le bœuf, le mouton, & un vieux coq, un peu de girofle & de cannelle, toujours dans l'intention de fortifier l'eſtomac qui eſt très-languiſſant.

Quand enfin le malade eſt entiérement hors de danger, ſi, comme c'eſt l'ordinaire, il reſte paralytique, on lui fait les remedes que j'ai indiqués à l'article de la paralyſie. On tâche enſuite de fortifier le cerveau du malade, en lui preſcrivant de ſe frotter tous les jours la tête avec de l'eau-de-vie camphrée, ou même avec de la ſimple eau fraîche, rien ne convenant mieux pour fortifier le cerveau, que de rafraîchir ſouvent la tête. C'eſt un précepte d'Hippocrate peu

ſuivi au grand préjudice de bien des gens qui, croyant ſe ſouſtraire aux fluxions & aux rhumes, ſe tiennent la tête bien couverte & bien chaude, tandis que cette imprudente précaution les rend au contraire très-ſujets à ces maladies. Tels ſont les remedes qui conviennent dans l'apoplexie par affaiſſement. Il nous reſte à preſcrire ceux qu'exige l'apoplexie par engorgement.

Comme dans celle-ci l'action du cerveau ſe trouve anéantie, moins par la perte de ſon reſſort, que par la preſſion que cauſe dans cet organe l'engorgement de ſes vaiſſeaux, il faut employer tous les moyens capables de détruire cet engorgement.

Ils conſiſtent, 1°. à détruire les obſtacles qui ſe ſont oppoſés au retour du ſang de la tête. 2°. A diminuer l'impétuoſité de celui qui ſe porte dans cet organe, & enfin à rétablir le reſſort que la diſtention des vaiſſeaux a fait perdre à la fibre de leur parois.

Pour remplir la premiere indication, on examinera quelle eſpece de cauſe a donné lieu à l'engorgement. Si on a lieu de ſoupçonner que ce ſoit une ſimple pléthore, d'abondantes ſaignées ſeront le remede le plus efficace.

Si cet engorgement a été l'effet de la turgeſcence des premieres voies, cauſée,

comme je l'ai dit plus haut, par le poids des aliments pris en trop grande quantité, il faut par les évacuants décharger l'estomac de ce fardeau pernicieux; l'émétique sera pour cet effet le remede le plus sûr & le plus prompt. Cette indication remplie, il restera celle de procurer le dégorgement des vaisseaux du cerveau, à laquelle on satisfera par les saignées locales, telles que celles de l'artere temporale, de la veine jugulaire, les ventouses scarifiées, appliquées en plusieurs endroits des épaules, les bains & les saignées de pied, &c.

L'expérience m'a encore indiqué un moyen que je crois devoir proposer. Si on saisit un chien par les deux pieds de derriere, & qu'on le fasse vivement tourner comme une fronde, il tombe bientôt sans mouvement, dans un état qui peut être comparé à celui de l'apoplexie. Le mouvement centrifuge, que l'on communique par ce moyen aux fluides de l'animal, porte le sang en abondance & avec force dans les vaisseaux du cerveau, où il forme un engorgement apoplectique. On le fait bientôt revenir de cet état, si on le reprend par les oreilles, & que dans cette attitude on le fasse tourner comme on l'a fait précédemment, en le tenant par les pieds de derriere; le mouvement centrifuge qui s'exerce alors de la tête vers les extrêmités, dégage prompte-

ment le cerveau, & détruit ſon engorgement.

Cette expérience ne nous indique-t-elle pas qu'on pourroit tirer dans l'apoplexie par engorgement, le même avantage que celui qu'un pareil moyen procure à l'animal dont nous venons de parler. Il ne s'agiroit pour cela que d'appliquer le malade à une machine qui ſeroit faite en forme de roue tournante ſur ſon pivot, de maniere que la tête du malade fût placée vers le centre de la roue, & ſes pieds vers la circonférence. En faiſant tourner vivement cette roue, on communiqueroit au ſang un mouvement centrifuge qui le porteroit vers les extrêmités, & qui dégageroit par ce moyen les vaiſſeaux du cerveau.

Cette machine dont la fabrique ne ſeroit ni difficile ni diſpendieuſe, fourniroit peut-être un moyen de rappeller à la vie bien des perſonnes que tous les ſecours de la Médecine n'ont juſqu'à préſent pu ſauver. Il ſuffiroit d'en conſtruire un certain nombre dans chaque Ville, pour être enſuite tranſportées chez les malades, lorſqu'ils auroient beſoin de ce ſecours.

J'ai indiqué dans la cure de l'apoplexie par affaiſſement, les remedes qu'il convient d'employer, pour rétablir enſuite le reſſort affoibli du cerveau.

L'apoplexie qui ſurvient dans quelques

autres maladies, comme les fievres malignes, la goutte, le ſcorbut, les dartres rentrées, les maladies ſoporeuſes, l'épilepſie, la catalepſie & l'ivreſſe, n'exige pas dans ce moment un autre traitement que celui que je viens d'indiquer; il faut ſeulement avoir égard à ſa cauſe prochaine, c'eſt-à-dire, examiner ſi c'eſt une apoplexie par affaiſſement ou par engorgement, afin d'appliquer les remedes qui conviennent à chacune.

Les accidents de l'apoplexie ſont toujours trop urgents, pour laiſſer le temps d'employer alors les remedes propres à la maladie avec laquelle elle ſe trouve compliquée; mais lorſqu'ils ſont détruits, on doit la traiter ſelon la méthode qu'elle exige.

L'apoplexie qui attaque les femmes en couche, demande auſſi les mêmes ſecours. Celle qui eſt cauſée par le travail de l'enfantement, eſt preſque toujours mortelle, ſi on ne la prévient par de promptes ſaignées. Celle qui eſt l'effet d'un dépôt laiteux dans le cerveau, ne laiſſe jamais aucun eſpoir de guériſon, à moins qu'avant que le dépôt ſoit entiérement formé, une métaſtaſe heureuſe ne tranſporte l'humeur ſur quelqu'autre partie moins eſſentielle à la vie.

En général, l'apoplexie eſt une maladie dont les accidents ſont ſi dangereux, qu'on

ne ſauroit trop prendre de précaution pour en éviter les attaques. Ceux donc qui, par les ſignes que j'ai déjà indiqués, ont lieu de la redouter ou d'en craindre le retour, doivent ſcrupuleuſement obſerver un régime qui tende à corriger le vice qui les expoſe à cette maladie.

Si c'eſt une foibleſſe de la fibre du cerveau, qui menace de le laiſſer tomber dans l'affaiſſement, il faut d'abord éviter tout ce qui eſt capable d'augmenter ou d'entretenir cette foibleſſe, comme les vives paſſions qui agitent trop le ſens intérieur; il faut ſurtout éviter celles qui ſuſpendent l'action de cet organe, par l'impreſſion déſagréable qu'elles lui cauſent, telles ſont le chagrin, l'envie & la jalouſie. On ne ſauroit trop ſe perſuader combien les paſſions influent ſur le méchaniſme animal, par leurs bons ou mauvais effets.

Il faut renoncer à l'étude des ſciences qui exigent trop d'application. En un mot, il eſt à propos de beaucoup ménager l'exercice de l'ame, pour ſe livrer tout entier à celui du corps, qui, comme je l'ai fait voir, fortifie la fibre animale, & favoriſe les fonctions de tous les organes: auſſi l'apoplexie eſt-elle une maladie rare parmi les habitants de la campagne; & ceux dont l'état les oblige à un exercice habituel, en ſont à coup ſûr exempts.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur le régime ; on peut conſulter ce que j'ai dit à ce ſujet dans la cure des vapeurs. J'ai auſſi indiqué dans le même endroit tout ce qu'on devoit faire pour fortifier l'eſtomac, dont la foibleſſe devient ſouvent la cauſe de l'apoplexie.

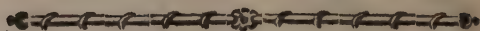
Il me reſte à prévenir les perſonnes qui ont lieu de redouter cette maladie, de ne manger jamais beaucoup à la fois, & ſurtout le ſoir ; de choiſir les aliments les plus légers, de ſe tenir, comme je l'ai déjà dit, la tête peu couverte, de la rafraîchir de temps en temps, en la frottant avec de l'eau fraîche toute pure, ou mêlée avec un tiers d'eau-de-vie camphrée.

Les ſujets replets, en qui toutes les humeurs ſemblent ſe convertir en ſuc nourricier, qui ordinairement ont un ſang fort épais, doivent prendre, tous les Printemps une tiſane ſudorifique, pour atténuer les humeurs, fouetter le ſang, & en faciliter la circulation. La tiſane ſuivante leur conviendra parfaitement. Prenez ſalſpareille, eſquine, de chacune une once & demie, gayac rapé, une once; racines de bardane, d'enula campana, & de raifort ſauvage, de chacune une once & demie ; faites bouillir le tout dans trois pots d'eau, obſervant de bien couvrir le vaſe ; mettez alors un morceau de régliſſe; & au bout d'un quart

d'heure, retirez le vaſe du feu, coulez la liqueur, & y ajoutez trois onces d'eau de bétoine, & autant de celle de muguet. La doſe eſt de deux verres le matin à jeun, à un quart d'heure d'intervalle l'un de l'autre, & deux verres le ſoir, trois heures après le dîné.

Ces perſonnes doivent auſſi ſe purger de temps en temps; mais il ſeroit mieux que l'exercice ſuppléât aux évacuations artificielles qu'on ne procure jamais ſans affoiblir les premieres voies.





CHAPITRE VIII.

Du Cauchemar.

LE cauchemar eſt une maladie, dont les accès ne ſurviennent que dans le temps où l'on eſt livré au ſommeil, & le plus ſouvent, dans le moment où l'on commence à s'endormir. Ses ſymptomes ſont un ſentiment incommode de peſanteur ſur la poitrine qui gêne la reſpiration, de maniere qu'on croit être preſſé par un fardeau que l'imagination repréſente ordinairement ſous la forme d'un homme, d'un chat, d'un chien, ou de quelques autres objets, mais qui ſont toujours de ceux que le malade hait, craint ou répugne. Il voudroit ſe débarraſſer de ce fardeau & ne peut en venir à bout; quelquefois il imagine être attaqué par des voleurs qu'il ne peut fuir, ou être aux priſes avec un ennemi, contre lequel il ne peut ſe défendre; il voudroit crier, mais la voix lui manque; il voudroit courir, mais il lui ſemble qu'au lieu d'avancer, il recule; enfin ſa frayeur augmentant de plus en plus, il ſe réveille tout tremblant & dans une agitation dont il eſt ſurpris, ne trouvant rien de réel auprès de

lui

lui, qui ait pu lui causer cet état, & dès qu'il est parfaitement éveillé, tous les accidents du cauchemar se trouvent entiérement dissipés.

Si on examine une personne attaquée du cauchemar, on la voit oppressée, le visage animé, les membres quelquefois agités par de légers mouvements convulsifs, quelquefois au contraire, roides, sans mouvement & dans une espece de spasme; cet état approche un peu de celui de l'épilepsie. Aussi Galien l'a-t-il regardé comme un léger accès de cette maladie. Nous en rechercherons donc la cause prochaine dans le cerveau, que nous avons dit être le siege de celle de l'épilepsie.

Le sens intérieur, dans le sommeil, n'étant plus exercé par l'action des sens extérieurs, perd le ton que cette action lui communiquoit, devient plus foible & en conséquence susceptible d'être agité par une cause plus légere. Il suffit alors pour déterminer cette agitation, qu'une idée désagréable se retrace à l'imagination, ou que quelques dérangements dans l'économie animale causent dans le sens intérieur une sensation fâcheuse. L'état de foiblesse où se trouve cet organe, ne permettant pas à l'ame de faire les comparaisons d'où naît le jugement vrai & sain des choses sensibles, elle rapporte à des objets fantastiques

ce que dans le réveil, elle rapporteroit à sa véritable cause.

On ne sera pas surpris, qu'une idée désagréable qui agite le sens intérieur, puisse causer dans notre machine les accidents que nous venons de remarquer dans le cauchemar, quand on fera réflexion à ceux qui naissent d'une grande frayeur ou d'un vif chagrin, qui, comme on le sait, causent des oppressions, des tremblements, des pamoisons, & des syncopes.

Les causes prédisposantes du cauchemar sont une trop grande délicatesse dans la fibre du cerveau, ou dans les forces centrales. Nous remarquons que les personnes vaporeuses, & celles qui ont été affoiblies par quelques maladies, y sont plus sujettes que les personnes robustes & d'une santé solide.

Le poids des aliments dans l'estomac, détermine ordinairement l'accès du cauchemar, comme nous avons fait voir qu'il pouvoit occasionner celui de l'épilepsie & de l'apoplexie, & cela par le même méchanisme que je viens d'expliquer à l'article de cette derniere maladie.

C'est par cette raison que ceux qui se couchent peu de temps après leur souper, & qui dorment couchés sur le dos, lorsque d'ailleurs ils sont dans les dispositions que je viens d'annoncer, ne manquent

guere d'éprouver le cauchemar, parce que dans cette attitude, le poids des aliments se porte contre le diaphragme & gêne la respiration; ils passent aussi plus difficilement de l'estomac dans les intestins, & séjournent par conséquent plus long-temps dans ce viscere; l'air qui se dégage de ces aliments distend les parois de l'estomac, ce qui augmente sa pression contre le diaphragme.

J'ai vu des personnes sujettes au cauchemar & qui s'en exemptoient, en prenant après leur souper, un verre de liqueur, ce qui en prévenoit l'attaque, par le ton que cette liqueur communiquoit à l'estomac. Je ne conseillerois cependant pas un pareil moyen qui peut devenir nuisible, par les raisons que j'ai détaillées à l'article des vapeurs, pag. 214 & suivantes.

Le cauchemar est une maladie peu dangereuse par elle-même, puisque nous avons vu qu'elle n'a lieu que dans le sommeil; & que le réveil en dissipe entiérement les accidents. Quelques précautions dans le régime suffisent pour la guérir, telles que celles de manger peu le soir, & des aliments légers, d'éviter de se coucher sur le dos. L'attitude la plus favorable pour faciliter la digestion pendant le sommeil, est d'être couché sur le côté droit; les aliments dans cette attitude, passent facilement par le

pilore à mesure que l'élaboration qu'ils subissent dans ce premier organe de la digestion les a convertis en une pâte propre à passer par cette ouverture.

Cependant, lorsque le cauchemar devient habituel, que ses accès sont longs, & ne se dissipent que difficilement, qu'ils subsistent même encore après le réveil, il ne faut pas alors négliger cette maladie, qu'on a vu quelquefois dégénérer en vraie épilepsie (*a*).

Les remedes qu'il convient de prescrire dans ce dernier cas, sont les mêmes que ceux que j'ai indiqués pour prévenir les attaques de l'apoplexie, dont la cause prédisposante gît dans l'estomac. On trouve aussi dans le traitement des vapeurs, des préceptes salutaires à cette maladie que nous savons être commune aux vaporeux.

(*a*) J'ai actuellement un exemple sous les yeux, d'un enfant de douze à treize ans, en qui les accès de cauchemar, auxquels il est sujet, depuis une couple d'années, commencent à dégénérer en épilepsie; il n'éprouvoit d'abord les accidents de cette maladie que dans le sommeil; depuis quelque temps il en a pendant la veille; ils ne vont pas encore jusqu'à lui faire entiérement perdre connoissance. Il raconte, qu'au moment que l'accès le saisit, il se présente devant lui un objet hideux, qu'il dit être le démon, qui lui cause une si grande frayeur, qu'à l'instant il se trouve si agité & si étourdi, qu'il se reconnoît à peine.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES ET MATIERES

Contenues dans cet Ouvrage.

Fin de la Table.

ERRATA.

PAGE xxxv, *lig.* 1, Derniers, *lisez* Dernieres.
Page 17, *lig.* 3, Garin, *lisez* Garain.
Page 28, *lig.* 20, Il sera, *lisez* Il ne soit.
Page 32, *lig.* 4, les Nerfs ont acquis, *lisez* les Nerfs du mouvement.
Page 58, *lig.* 12, Intérieures, *lisez* Inférieures.
Page 72, Chapitre V, *lisez* Chapitre XV.
Page 77, *lig* 1, Celle, *lisez* Celles.
Dans la note au bas de la Page 79, *ligne* 2, voulant, *lisez* vouloient.
Page 225, *lig.* 21, De deux huitiemes, *lisez* De trois huitiemes.
Page 126, *lig.* 13, Sa qualité, *lisez* De sa qualité.
Page 255, *lig.* 4, 3°, *lisez* 2°.

APPROBATIONS.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit ayant pour titre : *Traité des Maladies des Nerfs*, & je n'y ai rien vu qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Lyon, le 5 Août 1769. DE PULLIGNIEU.

J'AI lu un Ouvrage intitulé : *Traité des Maladies des Nerfs*; je penſe que ſon impreſſion ſera utile au Public : pluſieurs matieres y ſont traitées avec des vues ſaines & nouvelles. La cauſe prochaine des vapeurs que l'Auteur indique me paroît plus naturelle que celle que différents Auteurs ont aſſignée juſqu'à préſent à cette maladie. A Lyon, ce 5 Août 1769. BRAC, Docteur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier, Profeſſeur agrégé au College des Médecins de Lyon, Médecin du Roi.

PRIVILEGE GÉNÉRAL.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sieur PRESSAVIN, Chirurgien Gradué de Lyon, nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage intitulé *Traité des Maladies des Nerfs*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis

& permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *ſix années* conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes : faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque pretexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilege ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU ; le tout à

peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers, Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le Mercredi treizieme jour du mois de Septembre l'an de grace mil sept cent soixante-neuf, & de notre Regne le cinquante-quatrieme. Par le Roi en son Conseil. *Signé* LE BEGUE.

Registré sur le registre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 747, fol. 28. conformément au Réglement de 1723. qui fait défense, art. 41 à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns livres pour les vendre en leur noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf exemplaires, prescrits par l'art. 108 du même Réglement. A Paris, ce 30 Octobre 1769. Signé BRIASSON, Syndic.

J'Ai cédé à Madame la Veuve Reguilliat, Libraire à Lyon, le Privilege par moi obtenu, le treizieme du mois de Septembre mil sept cent soixante-neuf, pour l'impression du livre intitulé : *Traité des Maladies des Nerfs*, pour en jouir suivant les conventions passées entre nous. A Lyon, le 12 Décembre mil sept cent soixante-neuf.

PRESSAVIN,
Chirurgien gradué.